

Poèmes (Jules Verne)

Jules Verne



manuscrits autographes, 1847

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Premier Carnet

- I. [Douleur](#)
- II. [L'Amour et l'Amitié](#)
- III. [Pour une mère](#)
- IV. [Le Superbe Cortège](#)
- V. [Chant des Barricades](#)
- VI. [Lorsque la douce nuit](#)
- VII. [La Nuit, à cet instant](#)
- VIII. [Mon dieu, puisque la nuit](#)
- IX. [Conseils à un ami](#)
- X. [La Cloche du soir](#)
- XI. [Existe-t-il sur terre](#)
- XII. [Sur deux nobles cercueils](#)
- XIII. [Connaissez-vous mon Andalouse](#)
- XIV. [En l'âme, il est souvent de mortelles douleurs](#)
- XV. [J'aime ces doux oiseaux](#)
- XVI. [Lorsque l'hiver arrive](#)
- XVII. [Voyageur fatigué](#)
- XVIII. [Compliments](#)
- XIX. [Chanson](#)
- XX. [Jeunes enfants de Dieu](#)
- XXI. [Au général Cambronne](#)
- XXII. [La Jeune Fille](#) (Sonnet)

- XXIII. [Bonheur domestique](#) (Sonnet)
XXIV. [Quand par le dur hiver](#) (Sonnet)
XXV. [Catinetta mia](#) (Sonnet)
XXVI. [Vous êtes jeune et belle](#) (Sonnet)
XXVII. [Oui, croyez-moi, m'amie](#) (Sonnet)
XXVIII. [Comme la jeune vigne](#)
XXIX. [La Vie](#)
[Triolets](#)
[À la morphine](#)
[John Playne](#)
[Le Coq](#)
[Nox](#)
[Feu Follet](#)
Triolets (20 à 52)
[Au marquis Gravina, Rome](#)

Second Carnet

- I. [Hésitation](#)
II. [Paraphrase du psaume 129](#)
III. [Damoiselle et Damoiseau](#) (Ballade)
IV. [Acrostiche](#)
V. [J'ai donc mal entendu](#)
VI. [Le Cancan](#) (Sonnet)
VII. [L'Attente du Simoun](#) (Ballade)
VIII. [Jupiter et Leda](#)
IX. [La Vapeur](#) (Sonnet)
X. [L'oméopathie](#) (Sonnet)
XI. [La fille de l'air](#)
XII. [L'attente](#) (Villanelle)
XIII. [Ma douce amante, pourquoi](#)
XIV. [Le Silence dans une église](#) (Sonnet)

- XV. [La sixième ville de France](#) (Sonnet)
XVI. [Plutus premier, roi de France](#) (Sonnet)
XVII. [Ton esprit qui désarme](#)
XVIII. [Rondeau redoublé](#)
XIX. [Naissance de la Corruption](#)
XX. [Le cabinet du 29 octobre](#) (Chanson)
XXI. [Tu dis que mon amour s'efface](#)
XXII. [Je te vois tout en larmes](#)
XXIII. [Quel aveugle !](#)
XXIV. [À la potence](#) (Rondeau)
XXV. [Affaire Praslin](#) (Sonnet)
XXVI. [Un bien vieil habit](#) (Chanson)
XXVII. [Lay](#)
XXVIII. [Le monde n'est qu'un grand billard](#)
XXIX. [Chanson de gabiers](#) (à Paul)
XXX. [Le Pouvoir maintenant regrette](#)
XXXI. [L'orpheline au couvent](#)
XXXII. [Le Chien fidèle aboyé](#)
XXXIII. [La Mort](#) (Sonnet)
XXXIV. [Le Koran](#)
XXXV. [On voit dans le Koran](#) (Sonnet)
XXXVI. [Chatterton](#) (Élegie)
XXXVII. [L'Hôpital](#) (Sonnet)
XXXVIII. [La Lune](#) (Sonnet)
XXXIX. [L'Adieu](#)
XL. [Herminie, Herminie !](#) (Sonnet)
XLI. [Le Jeudi saint à Ténèbres](#)
XLII. [Madame C...](#)
XLIII. [M' a beaucoup d'enfants](#)
XLIV. [La Nuit](#)
XLV. [À l'hôpital](#) (Rondeau)
XLVI. [Ô toi que mon amour](#)
XLVII. [Tempête et calme](#)

XLVIII. [Le Génie](#) (Sonnet)

XLIX. [Parodie](#)

XLIX. [Chanson d'argot](#)

XLX. [Quel cerveau !](#)

I

Douleur.

*Agar s'éloigna d'Ismaël d'un trait d'arc, et
s'assit vis à vis, en disant : « Je ne verrai
point mourir mon enfant. »*

— *Genèse, Ch. 21, V. 16.* —

Oh ! laissez-moi !

Mon cœur me fait bien mal ! un peu de solitude !

Le voyage est bien long, et le chemin bien rude !

À l'humble sujet comme au roi !

Oh ! laissez-moi !

Laissez-moi tomber seul en heurtant les racines,

Et seul, me déchirer aux ardentes épines,

Oh ! laissez-moi !

Oh ! laissez-moi !

Car l'organe du mal, car Satan m'accompagne,

Et dans son vol brûlant traverse la campagne.

Il a pris mon âme et ma foi !

Oh ! laissez-moi !

Qu'aurais-je à faire ici d'inutiles services !

Laissez-moi, seul, tomber aux rocs des précipices, [\[1\]](#)

Oh ! laissez-moi !

Oh ! laissez-moi !

Car j'ai rage et colère, et dans le fond de l'âme,

J'ai là, plus de douleur que n'a la pauvre femme

Au glas glacial du beffroi.

Oh ! laissez-moi !

Un infernal penser me déchire la tête,

J'ai là plus de fureur que la mer de tempête,

Oh ! laissez-moi !

Oh ! laissez-moi !

La lionne rugit, quand sa cruelle engeance
Sous les coups des chasseurs a subi la vengeance,
Elle emplît l'air de son effroi !

Oh ! laissez-moi !

Plus tranquille, et plus triste en sa calme tristesse,
La colombe maudit le destin qui l'opprime,

Oh ! laissez-moi !

Oh ! laissez-moi !

Au désert, la gazelle exhale pleurs et plainte ;
Le sang de la douleur l'a jusqu'au cœur atteinte ;
Le désert entend son émoi !

Oh ! laissez-moi !

La tigresse a perdu ses petits. Sa colère
Ébranle terre et cieux !... moi... ! j'ai perdu ma mère ! ! !

Oh ! laissez-moi !

1. [↑](#) Note Wikisource : La partie après cette note est manquante sur le manuscrit.

II

Savez-vous ce qu'est l'amitié ? demanda-t-il.

Oui, répondit l'Égyptienne ; c'est être frère et sœur, deux âmes qui se touchent sans se confondre : les deux doigts de la main.

Et l'amour ? poursuivit Gringoire.

Oh ! l'amour dit-elle, et sa voix tremblait, et son œil rayonnait. C'est être deux et n'être qu'un. Un homme et une femme qui se fondent en un ange. C'est le ciel.

— Victor Hugo. Notre-Dame de Paris. —

L'amour et l'amitié, deux sentiments de l'âme,
Expansion du cœur, mais contraires pourtant !
L'un calme, doux et pur, l'autre vif, tout de flamme,
Et se fuyant l'un l'autre ! — En sa course, le temps
Ne les trouva jamais régnant sur un seul être,
Car ils ne vivaient pas chacun de sa moitié :
Au cœur indivisible, il ne pourra que naître
L'amitié sans l'amour, l'amour sans l'amitié !

III

Pour une mère, au monde est-il si triste chose
Que de perdre en naissant,
Sa fille, ange du ciel, sa fille, tendre et rose,
Joli petit enfant !

Est-il plus triste chose au monde, que la mère !
Pour son enfant souffrir,
Et le voir s'envoler malgré pleurs et prière,
Le voir naître et mourir !

Mais est-ce là mourir ? car ton œil triste pleure
Est-ce là le tombeau ?
De la vie et la mort le ciel a sonné l'heure,
La tombe est un berceau !
Le frêle papillon n'a pas touché la terre,
Mais le bonheur et Dieu !
Son aile l'a mené, diaphane et légère,
S'effacer au ciel bleu.

Il est là-haut, près Dieu, jouant avec les anges,
Les Gentils Chérubins,
Enfants aux ailes d'or, et les joyeuses phalanges
Des tendres petits Saints.

Il est là-haut, près Dieu, car du sein de sa mère,
Être spirituel,
Dédaignant les malheurs et les maux de la terre,
Il est né pour le ciel.

Pauvre mère ! un enfant, n'est-ce pas là l'obole
Pour te récompenser ?

N'as-tu pas à guetter sa première parole,
Et son col à baiser ?

À ce penser aussi, ton âme s'accoutume
De respirer un jour
Le parfum d'un enfant, fleur faite d'amertume,
De souffrance et d'amour.

Pleure, il te faut pleurer ! les larmes refont l'âme,
Les pleurs viennent de Dieu !
Pleure ! ton pauvre enfant dans le ciel les réclame,
Comme un dernier adieu !

Pleure, et réjouis-toi ! ton enfant pour toi prie
Avec des mots pieux !
Ta fille, pauvre mère, elle était bien jolie !...
Elle prêta bien mieux !

IV

Le superbe cortège
Est un enterrement.
La foule qui l'assiège
Regarde amèrement.

Que Dieu grand bien leur fasse !
Pour ce funèbre apprêt !
C'est de première classe,
C'est de premier regret !

L'Église est toute noire,
Et son noir manteau,
Laisse l'âme se croire
Dans la nuit du tombeau.

La croix d'argent en tête,
Digne d'un dieu du ciel
Fière, comme à la fête
De Pâque ou de Noël.

Puis des enfants en foule,
Voués aux tristes sorts,
Dont le faible pas roule
Trente têtes de morts.

Et le bedeau, sa verge,
Les Suisses galonnés,
Le Chandelier, le cierge,
L'encens qui prend au nez,

L'enfant à la voix aigre,

Le large baryton,
Le ténor haut et maigre,
Le caverneux basson,

Et la funèbre étole,
Le funèbre encensoir,
Le rochet qui désole,
Le bréviaire noir,

Le dernier comme un maître
S'arrêtant sur le seuil,
De sa main le noir prêtre
Bénit le noir cercueil ;

Et la foule s'agite,
Et la clameur répond,
Et tout se précipite,
Et la clameur se fond,

Et dans le cimetière,
Le catafalque noir
Brise la branche amère
De l'if qui tremble au soir ;

Et dans l'humide terre,
Sans espoir de retour,
La ténébreuse bière
Tombe et rend un son sourd !

VI

Chant des Barricades.

Peuple français, ta main est juste et forte ;
Ton bras vengeur, de sa chaîne irrité,
Des grands, des rois a détruit la cohorte,
Des grands, des rois ; ils l'avaient insulté !
En vain sous toi, de lâches embuscades,
Et contre toi, des sbires entassés ;
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez.

Tes grands, tes rois de ton sang trop prodigues,
Te mitraillaient du haut de leurs palais ;
Mais tu rompis leurs inutiles digues,
Tu les battis de leurs propres boulets.
Toujours debout au feu de leurs brigades,
Par tes vivants, tes morts sont remplacés !
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez.

De tes pavés, levant la rude masse,
Tu les brandis, d'un poignet de géant.
Tes grands, tes rois que la frayeur terrasse
À ton aspect sont rentrés au néant.
De leurs palais inondant les façades,
Ta foule éteint leurs canons amorcés !
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez !

Le fol excès d'une ardente victoire

N'altéra pas ta noble probité
Et tu voulus conserver à l'histoire
De ton beau nom l'antique pureté.
Tu l'établis après tes escalades,
Sage gardien de trésors amassés !
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez !

Peuple français, d'un maître héréditaire,
Tu dédaignais le diadème usé ;
Il menaça — terrible en ta colère
Tu fais un pas ! — son trône est écrasé !
Qui te pourrait vaincre aux nobles croisades
Où tu te bats pour tes droits rabaissés.
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez !

Réjouis-toi, France, ton peuple est libre,
Il a gagné son honneur et sa foi ;
Réjouis-toi, comme aux rives du Tibre,
Romain de cœur, ton peuple est ton seul roi !
Peuple sublime, un jour tu te persuades,
Qu'il faut régner, et tes rois sont passés !
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez !

Réjouis-toi, ton sang te rend féconde !
Sous le drapeau de la fraternité,
Tes enfants-rois soulèveraient le monde
Pour conquérir l'honneur, la liberté !
Noble pays, près de leurs barricades,
Vainqueurs, tes fils se sont toujours dressés !
Peuple puissant, leurs vaines canonnades,
Pour te dompter, ne tonnent pas assez.

1848.

VI

Lorsque la douce nuit, comme une douce amante,
S'avance pas à pas, à la chute du jour,
S'avance dans le ciel, tendre, timide et lente,
Toute heureuse d'un fol amour ;

Lorsque les feux muets sortent du ciel propice,
Pointillent dans la nuit, discrets, étincelants,
Éparpillent au loin leurs gerbes d'artifices,
Dans les espaces purs et blancs ;

Quand le ciel amoureux au sein des rideaux sombres,
Tout chaud de ce soleil qui vient de l'embraser,
À la terre, pour lui pleine d'amour et d'ombres
S'unit dans un brûlant baiser ;

Quand se réfléchissant comme en un lac limpide,
L'étoile de l'azur, sur le sol transparent,
Allume au sein de l'herbe, une étoile timide,
Cette étoile du ver luisant ;

Quand aux brises du soir, la feuille frémissante,
À ce tendre contact a refermé son sein,
Et garde en s'endormant la fraîcheur odorante
Qui doit parfumer le matin ;

Quand sur le sombre azur, comme un triste fantôme,
Le cyprès de ce champ où finit la douleur,
Est là, plus triste et froid qu'un mystérieux psaume
Qui tombe sur un ton mineur ;

Lorsque courbant sa tête à des plaintes secrètes,

L'if, comme de grands bras agite ses rameaux,
Et tout mélancolique, en paroles muettes,
Cause bas avec les tombeaux ;

Quand au berceau de Dieu, sur la branche endormante,
L'oiseau paisible, heureux a trouvé le sommeil,
Quand le fil de la Vierge a regagné sa tente
En attendant quelque soleil ;

Quand la croix déployant dans sa forme incertaine,
Sur le chemin du ciel ses deux bras de douleurs,
Dans la nuit qui l'entoure en son humide haleine
Est ruisselante de pleurs ;

Quand toute la nature, et l'étoile de la pierre,
Et l'arbre du chemin, la croix du carrefour,
Se sont tous revêtus de l'ombre, du mystère,
Après les fatigues du jour ;

Quand tout nous parle au cœur, quand la tremblante femme,
A plus de volupté que de soleil le jour,
Oh ! viens, je te dirai tout ce que j'ai dans l'âme,
Tout ce que j'ai de tendre amour.

VII

La nuit, à cet instant, ou l'âme veille encore
Toute pensive, hélas ! du mal qui la dévore,
Au moment indécis, où maître du réveil
L'œil, pourtant, ne peut pas secouer le sommeil,
À l'heure où de la nuit et du jour qu'il simule
Entre l'âme et le corps tombe le crépuscule,
Où le cœur se reporte aux voluptés du jour,
Alors il fait sur lui quelque triste retour,
Du mal qui dans la nuit brise sa conscience,
Il comprend la terreur, comprend la pénitence,
Car lorsque le sommeil, visage de la mort,
Approche, dans le cœur s'agite le remord.

VIII

Mon dieu, puisque la nuit est si douce et si belle,
Puisqu'elle met au cœur tant d'élan et d'amour,
Prolongez sa douceur, et faites que le jour
Éteigne son soleil dans la nuit éternelle.

IX

Conseils à un ami.

*C'est la voix du Seigneur qui brise les
cèdres, car le Seigneur brisera les
cèdres du Liban.*

ps. 26.

Sonnet.

Vous qui, trop content de la noble figure
Que le ciel partial, savant décorateur,
Créa, pour défier le peintre et le sculpteur,
Couronnant à ravir votre belle tournure !

Ô vous qui, trop content de la cervelle pure
Que le ciel partial, savant distributeur,
Mit dans votre cerveau, comme met sans mesure
Des livres dans sa hotte, un ardent colporteur !

Allez, ne craignez rien, car la route est ouverte,
Le ciel vous est serein, et la prairie est verte,
De larmes, de regrets semez votre chemin !

Prenez garde pourtant, troussant votre moustache,
Que quelque bon mortel contre vous ne se fâche,
Et ne masque vos traits du revers de sa main.

À mon ami E. B.

X

La cloche du soir.

d'après un tableau Allemand

Sonnet.

La barque s'enfuyait sur l'onde fugitive ;
La nuit se prolongeant comme un paisible soir
À la lune du ciel pâle, méditative,
Prêtait un doux abri dans son vêtement noir ;

Dans le lointain brumeux une cloche plaintive
Soupire un son pieux au clocher du manoir ;
Le saint bruit vient passer à l'oreille attentive,
Comme une ombre que l'œil croit parfois entrevoir ;

À la pieuse voix la nacelle docile
Sur l'onde qui frémit s'arrête, puis vacille,
Et sur le flot dormant, sans l'éveiller, s'endort ;

Le nautonnier ému d'une main rude et digne
Courbe son front ridé, dévotement se signe...
Et la barque reprend sa marche vers le port.

XI

αναγκη !

(Notre Dame de Paris)

Existe-t-il sur terre une existence pire
Que celle du mortel ? qu'il veuille, qu'il désire,
Qu'il souffre, qu'il jouisse, à la nécessité
Il doit rapporter, — à la fatalité !
Il est le vain jouet des vents et de l'orage,
Qu'il soit juste ou méchant, qu'il soit fou, qu'il soit sage,
En dépit de lui-même, il suit son destin ! — Dieu
Inventa le pauvre homme afin de rire un peu !!

Deux routes à l'esprit ouvrent leur double voie
Mais leur ombre est profonde, et l'âme qui s'y noie
Ne peut pas supputer dans sa vaine équité
Si le sentier choisi doit être ou non quitté,
Si le fardeau trop lourd pour l'imprudente force
Écrasera le faible, et si la rude écorce
Qui couve dans sons sein la sève du vieux bois.
N'emprisonnera pas l'imprudent aux abois.
Voilà donc ici-bas quels sont les pauvres hommes,
Des êtres faibles, nus ! voilà ce que nous sommes !

Les deux chemins qu'il faut en débutant choisir
Se bifurquent, s'en vont comme va le désir ;
Tous deux sont, tout d'abord, couverte de frais ombrages,
Ils respirent la paix, la fuite des orages ;
Tous deux sont enchanteurs, tous deux en descendant
Entraînent sans effort le pas trop chancelant ;
Tous deux séduisent l'âme, et leur beauté rivale,
Semble indistinctement conforme à la morale.

Quoi de plus pittoresque à l'œil, à tous les sens
Que ces miracles d'or, que ces produits des temps,
Entassés en monceaux, défiant le génie
De les réunir tous dans le cours d'une vie,
Œuvre que le temps seul aux siècles éternels
Laisse tomber d'en haut aux infirmes mortels.
Là tout séduit les yeux ; à l'esprit imbécille
Comme à l'esprit savant, par le pente facile
Tout vous doit entraîner ; tout accès est ouvert ;
Le gazon, pour le grand, pour le petit, est vert !
Le bonheur est pour tous et chacun peut en prendre
Ce qu'il veut ; ce bonheur c'est facile à comprendre.
Ainsi ces deux chemins par de pareils rapports
invitent le pauvre homme à mesurer leurs bords.

Mais si l'on va plus loin, l'un conduit à la honte
Aux richesses aussi ; la course sera prompte
Le chemin est glissant ; le pied du voyageur
Aura bientôt atteint le champ du déshonneur.
N'allez pas croire, hélas ! que la route rebute
Qu'il faille à chaque instant recourir à la lutte,
Qu'on doive user sa vie, et déchirer ses mains
À ramper durement aux cailloux des chemins.
Non, non ; le temps est beau ; le soleil a de l'ombre
Le jour est doux au cœur ; des oasis sans nombre
viennent parfumer l'air de suaves parfums ;
Tous offrent le repos ; puis ailleurs quelques uns
Présentent de la vie et de ces douces choses
Le festin apprêté ; les lys blancs et les roses
Émaillent le tapis, que l'habile destin
Broda de tendres fleurs d'une savante main !
Tout est riant, heureux, et tout répand sur l'âme
Comme un air de plaisir, comme un secret dictame,
Qui vernit notre cœur et sa fragilité !
Mais qui par là détruit sa sensibilité !

Le voyage est fort court, et le terme s'approche,
Mais on ne sent plus rien ; on a le cœur de roche
Et l'on se trouve heureux ; et c'est là le bonheur,
Qui saisit l'âme entière, embrasse tout le cœur ;
D'ailleurs sur votre front de trop longues années
Comme à l'ouvrier las de ses tristes journées,
N'ont pas marqué leurs traits ; et l'ennui, le chagrin
Et les pleurs desséchants qui vous brûlent la main ;
Sur vos jeunes cheveux point de blanche couronne,
Celle qu'un Dieu puissant au sage vieillard donne ;
Aux larmes du malheur et de la pauvreté
Le corps joyeux, dispos, droit ne s'est pas vouté ;
Et le front dégarni n'a pas la sage ride
Signe de Dieu qui dit que sagesse y réside ;
Non les membres sont frais, et la joie est au cœur,
L'esprit limpide et droit, mais l'âme fait horreur !
Oui, l'âme fait horreur, car au mal elle s'aiguise
L'esprit est corrompu ; le mal le stygmatisé,
Et le marque au cachet du Satan de l'Enfer ;
Rien ne résonne en lui ! — ce n'est que matière !
Insensible à l'amour, aux pleurs, à la prière,
Resserré, plein, compact, comme un corps bien battu,
Il ne résonne pas au choc de la vertu !

Oui, ce chemin joyeux nous conduit à la honte,
Jamais le voyageur trompé ne le remonte
Une fois engagé, d'un aiguillon fatal
Le destin pousse, excite, et précipite au mal ;
Et d'ailleurs, la richesse à marcher nous engage
Le cœur se fait à tout ; plus le but du voyage
Approche, plus les yeux, plus l'âme, plus le cœur
Se sont accoutumés à voir le déshonneur !
Un pas précède un pas, graduant sa misère
L'aveuglement saisit, et l'âme s'oblitére
Perd tous les sentiments qu'en naissant, dans son sein
Le hasard enferma de son aveugle main !

Cet insensible état rit d'une âme subtile !
Le chemin est si doux, la route est si facile,
Les coteaux sont rians, et le contentement
Embrasse tout entier, vous saisit tellement,
Qu'une fois arrivé dans la fatale plaine,
Vous ne connaissez plus le destin qui vous mène !
Vous touchez sans penser ! Vous êtes en ces lieux
Comme un homme aveugle qui tomberait des Cieux,
Vous avez oublié le départ du voyage,
Et dans cet état simple où votre être entier nage,
Vous n'avez souvenance en votre esprit content
D'aucun chemin premier ; pour vous les jours, le temps
Commencent à rouler des moments uniformes
Et vous ne vivez plus, et toutes les réformes
Les changements subits, bouleversements affreux
Qui brisent par leur choc et la terre et les cieux
Ne frappent pas votre âme, et de leur existence
Vous n'avez souvenir ; comme à votre naissance
Vous êtes revenu ! — Mais alors homme fait
De la fatalité trop dangereux effet
Comment renaître au monde, et comment de votre être,
Diriger les écarts, vous n'êtes plus le maître !
Le destin a conduit vos pas, et tout est dit !
Que votre nom plus tard soit funeste et maudit
Qu'il bouleverse la terre et les cieux et les ondes,
Qu'il entasse en riant les mondes sur les mondes
Qu'il couvre l'univers de tristes orphelins,
Qu'importe ! allez toujours ! — maudits soient les destins !

Voilà donc cette route, et voilà du voyage
Le terme ténébreux ! — Voilà donc où le sage,
Le téméraire, tous doivent aveuglément
Mener leur passion ; — là, point d'entêtement !
De la fatalité, comprenons la puissance ;
Elle nous prend les pieds dès la première enfance,
Nous enlace, nous tient de ses chaînes de fer,

Nous mène droit au ciel, ou nous mène à l'enfer !

L'autre chemin diffère au but qu'il nous prépare !
Sans le destin fatal, il aurait de Tyndare
Senti les sages pas fouler le vert gazon !
Au départ aussi lui, son joyeux horizon
Se montre au voyageur ! — il est là ! qu'il choisisse !
Comme un gladiateur en entrant dans la lice,
L'endroit qui lui fera le pied plus assuré !
Il lui faut donc choisir au hasard ! — préparé
D'avance à tout souffrir, qu'il poursuive sa route
Les yeux fermés ! — d'ailleurs, que servirait le doute ?
Le bandeau du destin qui recouvre ses yeux
L'empêche forcément de se guider aux cieux.

Mais à peine des pas l'imprudente conduite
A-t-elle du chemin mesuré la poursuite
Que l'aspect aussitôt change du tout au tout.
Un coude de la route est ouvert ; — là, debout,
Étonné détrompé, d'une humeur inquiète,
Comme pétrifié, le voyageur s'arrête.
Ce ne sont plus ces champs, ces guirlandes de fleurs
Dont le ruisseau s'enlace aux plus vives couleurs !
Plus de trésors ouverts à la main voyageuse,
Plus d'ombrage discret, de route si joyeuse
Plus d'oasis aimés, où le repos vermeil
Goûte la douce nuit mêlée au doux soleil !
Non ! la route n'a plus son tapis de verdure,
Et l'œil n'aperçoit plus la riante nature,
Et lorsque fatigué du pénible chemin
Le pauvre voyageur veut reposer sa main,
Plus de ces lits si verts de feuillage et de mousse
Qui font trouver la nuit plus limpide et plus douce !
Mais bien un sentier rude aux cailloux déchirants,
Qui rappellent au cœur la dureté des temps ;
Le chemin sillonné de la boiteuse ornière

Fait chanceler le pied dans sa rudesse amère !
Le voyageur plié sous le poids du fardeau
Demande en vain au ciel l'infecte mare d'eau !
Rien ! rien qu'un soleil qui vous brûle la tête,
Et verse à pleins rayons la brûlante tempête !
Fait éclater le crâne, et l'embrase ; partout
L'ardente aridité, partout ! — à moitié fou
Se traînant sur ses mains que déchire la ronce
Sans qu'à ses yeux jamais le terme ne s'annonce,
Haletant, égaré, demi-nu, harassé,
Se retrouvant sans cesse au même écueil passé,
Déchirant ses genoux, déchirant son visage,
Dans l'éternel ennui d'un éternel naufrage
L'âme semblable au corps, enchaînée à ces coups
Que le ciel irrité déchaîne en son courroux,
Le cœur tout déchiré des épines, des larmes,
Débordant d'amertume, et de crainte et d'alarmes,
Usant l'urne des pleurs jusqu'à tarir son cours,
Sans cesse se levant, et retombant toujours,
Tel est le voyageur de la seconde voie !
Son dos trop surchargé souffre, se brise, et ploie !

Pauvre homme ! en ces douleurs qui dessèchent les yeux,
Hélas ! aucun rayon qui descende des Cieux !
Il est seul, toujours seul, et de la providence
Le don doux bon ami, la fragile espérance,
Compagne du malheur qui réchauffe le sein
Ainsi que d'un ami la main dans notre main,
Ne vient pas ranimer sa marche et sa tristesse ;
Non ! rien autour de lui ne se hâte, et s'empresse ;
Un but trop éloigné, but qu'il n'aperçoit pas,
Ne le peut exciter, précipiter ses pas !
Nul vœu n'est fait pour lui ! nul Dieu bon et propice
N'étendra sur sa tête un manteau de justice,
Nul dieu ne pansera le sang de ses genoux,
Et nul follet aimé, mensonge parfois doux

Présentant à son œil le charme du mirage,
Ne lui rapprochera le terme du voyage !
Non, non ! il faut qu'il souffre, et qu'il souffre long-temps ;
Que sans cesse ses pas rétrogrades et lents,
Redoublent son chagrin, ravivent sa blessure,
Stygmatisant son front des coups et de l'injure,
Qu'il vieillisse à la peine, et qu'il pleure ses maux !
Ce n'est pas tout pourtant, aux pierres des tombeaux
Il heurte à chaque pas sa lourde et rude chaîne.
Dans ce chemin de deuil la mort domine en reine
Elle est là ; de sa faux elle abat en priant
Le pauvre voyageur, le malheureux passant ;
Dans sa course il remue aux angles de la route
Des cadavres sans vie ! En sa tristesse, il doute
S'ils dorment, s'ils sont morts d'un trépas éternel ;
Il demande leur sort, lève les yeux au ciel ;
Cependant de sa main qui tremble d'espérance,
Il relève les morts, et de sa bienfaisance
Veut ranimer en vain les cadavres glacés !
Tous sont morts ! l'un, hier ! l'autre à souffert assez !
Ces cadavres nombreux font la route pénible
Le voyageur chagrin, car son cœur est sensible,
S'arrête, mais en vain ! la mort sait bien frapper.
Alors, il sent son cœur en pleurs se détremper !
Comme le nautonier dont la première audace
Parcourut dans son vol l'Océan et l'espace,
Il lui faudrait un cœur couvert d'un triple airain !
Pour défier les coups de l'injuste destin.
Mais non, pour ranimer son âme qui succombe,
Il n'a que son regard qui tombe sur la tombe
Et le ciel l'entourant dans son linceul tout noir
Refuse même au cœur le consolant espoir !

Enfin le voyageur marche, marche et s'avance
Vers le but ; le chemin est désastreux immense

Et de la route aussi le perpétuel heurt
Prolonge à l'infini l'éternelle longueur.
On brise là son cœur, on altère sa vie
À chaque instant du jour de malheurs poursuivie !
On vieillit promptement lorsqu'on est malheureux.
Et la tête blanchit de ses rares cheveux
La sage rareté, la fragile couronne
Que le ciel, au moment qu'il l'effeuille, abandonne !
Mais dans le corps cassé, sous l'excès des douleurs,
Dans les yeux desséchés par les arides pleurs,
Dans la tête voutée, à la marche tremblante,
Dans les pas incertains, et dans la route lente,
Dans cet ensemble enfin différent au départ
Qui marque le respect au beau front du vieillard
Le prévoyant destin, pour toute récompense
Fruit mûr de la vieillesse, a mis l'expérience
L'expérience, ô dieu ! cette rude leçon
Qui s'apprend seulement en un noir horizon !
Fruit qui ne germe pas sans pluie et sans tourmente,
Dont la frêle croissance est invisible lente,
Et qui ne fleurira qu'au front plein de chagrin
Front tout chargé de ride, et de coups du destin !
Qui seulement alors se retourne et qui pense
Il faut avoir vieilli ! — telle est l'expérience
Dans l'âme du vieillard ! le fruit si précieux
L'automne l'a donné, quand les jours pluvieux
Ont passé sur sa tête, et dans son sein, son âme
Fait germer la sagesse, ineffable dictame !

Tels sont donc les travaux du chemin où la mort
A pris les malheureux voués au triste sort ;
Au terme de la route et du triste voyage,
L'homme sort vieux, cassé, les cheveux blancs, mais sage.
S'il n'a plus la vigueur l'ardeur et la beauté,
S'il n'a pas les trésors et leur impureté,
S'il n'a pu ramasser aux fossés de la voie

Ces plaisirs, ces remords où tout le cœur se noie
S'il n'a plus à jouir de tout ce vain plaisir,
S'il ne semble n'avoir que le temps de mourir,
S'il n'a pas ces trésors qui produisent l'ivresse,
Le vieillard est joyeux, car il a la sagesse !

Les voilà ces deux buts ! Voilà leur parité !
L'un donne la sagesse, avec la pauvreté ;
L'autre donne la honte, et l'or pendant la vie ;
L'un pendant des longs jours à suscité l'envie
L'autre à laissé jouir en tous lieux, en tous temps,
Des plaisirs, des trésors, des richesses, des sens !
Le ciel nous a jetés aux horreurs de ce monde !
Il ne veut pourtant pas que notre esprit confonde,
De la honte et l'honneur le sentier tortueux !
Consultez avant tout de la raison les yeux !
Ils ne trompent jamais ; leur connaissance est sûre ;
La raison vient du ciel ; plus loin que la nature,
Elle porte un regard, un rayon de soleil
Qui maître, traversant de son éclat vermeil,
Le nuage qui veut obscurcir sa lumière,
Jette de sa chaleur le bonheur à la terre.
Ce flambeau luit toujours au sein des ouragans !
Que peuvent contre lui les orages, les vents ?
Dans le ciel allumé par une main céleste,
Origine de Dieu que l'univers atteste,
De ce feu qu'aux grands jours le Seigneur éveilla,
Miroir qui réfléchit sa splendeur, son éclat,
Qui dans la nuit des temps d'une flamme si pure
Où sa route éclaira l'aveugle créature
Marcha devant ses yeux comme l'esprit de Dieu,
Lui montra le danger qui menace en tout lieu,
Indiqua de l'écueil la difficile passe,
Ce feu venu du ciel que nul éclat n'efface
Est né de cette nue à la double lueur,

Lumineuse en la nuit en sa propice ardeur
Le jour, visible à tous en sa splendeur aimée
Montant vers le Zénith, en colonne, en fumée,
Nouveau fil conducteur que Dieu tenait du ciel
Qui dans les flots des mers conduisit Israël.
Voilà sur cette terre, à l'aspect si perfide
Votre ange gardien, sage, sûr, prudent guide !

Consultez la raison ; c'est le grand mot de Dieu !
Toujours entre deux maux choisissant le milieu,
De sa main ferme et sûre entraînant votre vie
Au milieu des périls dont elle est poursuivie,
Préservant sa mollesse, et sa fragilité
Elle saura la mettre en lieu de sûreté !
Voici ce que dit Dieu : de votre destinée
Les chemins sont ouverts, une fois amenée
Au sein de ce carrefour, que la droite raison
Dirige son regard au lointain horizon !
Oui ! pour un œil distrait les routes sont égales ;
Leurs beautés et leurs pleurs lui sembleront fatales
Ou bien d'un trop grand cercle, embrassant vaguement
Le trouble périmètre, il aura mollement
Le vain aspect des lieux ! quelques instants tranquille,
Au double carrefour portez un œil habile
Vous en reconnaîtrez les beautés les défauts,
Nous ne sonderez pas un abyme de maux ;
Pesez, examinez ; le compas et l'équerre
Sont là pour mesurer les chemins de la terre
La balance que Dieu mit dans votre raison
S'incline sûrement vers le sûr horizon !
Vous avez en vous même, en votre conscience
De quoi vous faire heureux, jugement et prudence
Et ne m'accusez pas, moi, votre père à tous,
Vous jetant ici-bas, de me moquer de vous !

Voilà ce que Dieu dit, et voilà sa justice ;

Sans doute, nous serons mis en un lieu propice,
Nous serons reposés, et notre esprit serein
Portera sur les faits un jugement pur, sain ;
Nous pourrons mesurer d'une exacte mesure,
Et scruter lentement la trompeuse nature ;
Dieu nous aura donné pour pointer chaque pas
Pour en marquer la place un de ses sûrs compas !

Ô ! pauvre humanité, dont la triste espérance
N'a pour se reposer que la folle prudence !
Tourne éternellement au cercle vicieux
Qui retient ses regards, et l'éloigne des cieux
Tu crois pouvoir, hélas ! sortant d'un affreux doute
Pouvoir tout mesurer avant d'entrer en route,
En sortir en vainqueur, faire honneur à ton nom,
Et d'homme aller au ciel par ta volonté — Non !!

Non ta raison à toi n'est qu'un phare indocile
Pour les yeux d'un aveugle une flamme inutile,
Ton esprit ne pourra guider tes faibles pas,
Ni ta raison non plus ! non ! car tu n'en a pas !!

Non, non ! l'homme ici bas, sans réflexion même,
Jeté sur l'océan qu'un autre homme blasphème,
Sans connaître le but, sans regarder le port
Doit trancher le seul lien qui tient sa barque au bord.
Il est là, sans idée, et sans savoir des choses,
Il ignore de tout les effets et les causes,
Pareil à cet aveugle, à qui le long sommeil
De la nuit se termine, et qui voit le soleil !
Il est seul, loin de tous, flottant, et solitaire
Courant au gré des flots, il a perdu la terre
Sans boussole certaine, et sans pilote sûr,
Il vogue, et ne sait pas quel est son sort futur.
Sans gouvernail tenu sur l'océan immense
L'esquif dérive seul, et sans rechercher l'anse,

Et quand la nuit enfin vient obscurcir ses yeux,
Il est seul ; sa raison ne sait pas lire aux cieux ;
Cependant le vent souffle et ses rudes colères
Troublent villes et champs, brusquent les mers, les terres,
Semblable en ses fureurs aux fureurs du canon
Aux tempêtes du peuple, alors qu'il a dit : non !
Et la plaine liquide, en plein calme naguère ;
Lève ses flots brulants ; ses vagues en colère
Hérissent jusqu'au ciel leurs replis furieux,
Et le flot, renforçant son cours tumultueux,
Recourbant dans ses sauts l'écume de sa crête
Jette tout ce qu'il a d'éclairs et de tempête !

Être trop misérable ! la justice du ciel
T'a donc ainsi lancé sur l'océan de fiel !
Te voila faible et nu, sur la plaine du monde,
Et la nuit t'obscurcit, et le vent crie et gronde
Et tu n'as pas pour toi, pour mener ton destin,
La notion des mers, le calme du marin !
Tu ne peux ignorant ce qui te prend en traître
Du perfide élément te rendre ferme maître
Tu ne peux combinant les voiles et les vents
Te servir pour marcher des contraires autans !
Ramener au chemin ta barque qui s'incline,
Et flatter, en cédant, la colère marine !
Te voila seul pourtant ! Si devant toi l'écueil
Se dresse, en aboyant dans cette nuit de deuil
Comment le fuiras-tu ? — Si la route est mauvaise,
Qui te l'indiquera ? Si tu crains la falaise,
Enfant, tu tomberas de Charybde en Scylla !
De la fatalité ! des ouragans ! voila
Le début du voyage, et du début, pauvre homme
Tout le reste dépend ! Cependant voila comme
Le destin t'a conduit, le destin t'a traité,
En te frappant d'abord de sombre cécité !
Auras-tu donc choisi la route la meilleure ?

Auras-tu jalonné ce chemin où l'on pleure ?
Qu'on appelle la vie ? Auras-tu bien compris
La route qu'il faut suivre ? où jamais de tes cris
L'Écho sourd ne rendra l'implorante prière,
Alors que l'âme à bout se tord, se désespère ?
Auras-tu calculé la charge du destin ?
L'auras-tu mesurée au pénible chemin ?
En auras-tu pressé ta téméraire épaule ?
Ou bien futile et vain, comme un enfant d'école
Qui pour se supputer la force du moment,
La soulève, et retombe épuisé de l'instant ?

Pauvre homme ! je te plains ; mais ma justice amère
N'ira pas reprocher au tigre sa colère
Lorsque la faim aiguise, entre ses longues dents
Sa langue qui n'a pas léché depuis long-temps !
À l'ours sa fureur horrible, sanguinaire,
À la hyène des bois, sa sanglante tanière,
Au serpent ses replis doubles, fallacieux,
Qui serrent sa victime en lui trompant les yeux,
À l'homme, son esprit, sa pensée, et son âme,
Fut-elle incendiaire, incestueuse, infâme !!

XII

Sonnet.
d'après Kerner.

Sur deux nobles cercueils deux noms se laissent lire ;
Dans un Othmar le grand, Othmar roi tout-puissant,
Se tient le sceptre en main, comme un roi qui descend
Le front haut et superbe, au sein du noir empire ;

Dans l'autre est endormi du sommeil pâissant
Un homme dont la main agite encor la lyre,
Poète, aux nobles chants, qui mollement soupire
Le doux hymne de mort, de son plus tendre accent.

Le royaume est en feu ; les cris brûlants de guerre,
Ont soulevé les cœurs, ont ébranlé la terre,
Et le sceptre d'Othmar n'est plus qu'un sceptre d'or ;

Mais l'amiable paix règne, où règne une âme tendre ;
Les sons mélodieux de la harpe qui dort
Au paisible vallon se font toujours entendre.

XIII

*C'est qu'elle est belle en son désordre
Quand elle tombe, les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre
En criant des mots inconnus !
(Alfred de Musset)*

Connaissez-vous mon Andalouse,
Plus belle que les plus beaux jours,
Folle amante, plus folle épouse,
Dans ses amours, toute jalouse,
Toute lascive en ses amours !

Vrai dieu ! de ce que j'ai dans l'âme,
Eussé-je l'enfer sous mes pas,
Car un mot d'amour de ma dame
A seul allumé cette flamme,
Mon âme ne se plaindra pas !

C'est que ma belle amante est belle,
Lorsqu'elle se mire en mes yeux !
L'étoile ne luit pas tant qu'elle,
Et quand sa douce voix m'appelle,
Je crois qu'on m'appelle des Cieux !

C'est que sa taille souple et fine
Ondule en tendre mouvement,
Et parfois de si fière mine,
Que sa tête qui me fascine
Éblouit comme un diamant !

C'est que la belle créature
Déroule les flots ondoyants

D'une si noire chevelure
Qu'on la couvre, je vous jure,
De baisers tout impatients !

C'est que son œil sous sa paupière
Lance un rayon voluptueux,
Qui fait bouillir en mon artère,
Tout ce que Vénus de Cythère
Dans son sein attise de feux !

C'est que sur ses lèvres de rose
Le sourire de nuit, de jour
Brille comme une fleur éclosé
Et quand sur mon cœur il se pose,
Il le fait palpiter d'amour !

C'est que lorsqu'elle m'abandonne
Sa blanche main pour la baiser,
Que le ciel se déchaîne et tonne,
Que m'importe, — Dieu me pardonne,
Il ne peut autant m'embraser !

C'est que sa bouche bien-aimée
Laisse tomber comme une fleur
Douce haleine parfumée,
Et que son haleine embaumée
Rendrait aux roses leur couleur !

C'est que sa profonde pensée
Vient se peindre en son beau regard,
Et que son âme est caressée,
Comme la douce fiancée
Quand l'amant vient le soir bien tard !

Allons l'amour, les chants, l'ivresse !
Il faut jouir de la beauté !

Amie ! oh que je te caresse !
Que je te rende, ô ma maîtresse,
Palpitante de volupté !

Oh ! viens ! viens toute frémissante,
Qu'importe qu'il faille mourir,
Si je te vois toute expirante
Sous mes baisers, ma belle amante,
Si nous mourons dans le plaisir !

XIV

En l'âme, il est souvent de mortelles douleurs,
Et sans qu'on y résiste,
L'œil se voile parfois de trop faciles pleurs...
J'étais triste, oh ! bien triste !

J'allais toujours pleurant, et l'aveugle destin
De ma marche incertaine
Guidait les pauvres pas, du matin au matin,
Dans une aride plaine !

D'un langoureux chagrin, l'idée au linceul noir
Entourait ma paupière !
Hélas ! je me disais : « Ne faut-il jamais voir
L'amante qui m'est chère ! »

J'avais senti bientôt dans son pénible essor,
Languissante et flétrie,
Et sans avoir coulé des jours de soie et d'or
S'évanouir ma vie !

Ma vie ! — Est-ce là vivre ! en un sommeil
Sans cœur et sans parole,
Être comme la fleur, qui, veuve du soleil,
Se penche et s'étiole !

Ce qui mettait, hélas ! sur mon front enflammé
L'ennui, la haine même,
Mon dieu ! c'est que jamais un cœur, cœur bien aimé
Ne n'avait dit : « je t'aime ! »

Aussi, jour de bonheur, jour de paix dans les cieux,

Jour d'enivrante ivresse,
Où ce tendre mot pose au front d'un bienheureux,
Cette tendre caresse !

C'est comme un fol oiseau qui s'en va tout aimant,
à bien des cœurs rebelle,
Passe, s'arrête, va, revient, et doucement
Nous effleure de l'aîle !

Zéphirs, vous dont l'haleine a surpris la senteur
À la naissante rose !
Étoile du ciel bleu, vous dont la fraîche ardeur
Semble une fleur éclore !

Soleil, flambeau de Dieu, lune à l'éclat si pur,
Protectrice amoureuse,
Ruisselantes beautés de l'éternel azur,
Heure folle, joyeuse,

Corolle de la fleur, premier rayon de mai,
Beaux bois, verdure unie,
Vous, où l'amour répand parfum plus parfumé
Que l'encens d'Arménie,

Tous, tous, vous passerez, sans tirer de mon cœur
Un doux son d'allégresse,
Il n'est plus fait pour vous, il a trop de bonheur
De plaisir et d'ivresse !

Pour mon regard distrait, non, non, vous n'avez pas
De rayons et de roses !
Un mot d'amour ! — un mot qui se parle tout-bas !
Est-il plus douces choses !

On l'a fait résonner à mon cœur, en soupir
De si tendre manie,

Que je me disais : « puis-je entendre sans mourir
Mot d'amour d'Herminie. »

XV

J'aime ces doux oiseaux, qui promènent dans l'air
Leur vie et leur amour, et plus prompts que l'éclair,
 Qui s'envolent ensemble !
J'aime la fleur des champs, que l'on cueille au matin,
Et que le soir, au bal, on pose sur son sein
 Qui d'enivrement tremble !

J'aime les tourbillons des danses, des plaisirs,
Les fêtes, la toilette, et les tendres désirs
 Qui s'éveillent dans l'âme !
J'aime l'ange gardien qui dirige mes pas,
Qui me presse la main, et me donne tout bas
 Pour les maux un dictame !

J'aime du triste saule, au soir muet du jour,
La tête chaude encor, pleine d'ombre et d'amour,
 Qui se penche et qui pense !
J'aime la main de Dieu, laissant sur notre cœur
Tomber en souriant cette amoureuse fleur
 Qu'on nomme l'espérance !

J'aime le doux orchestre, en larmes, gémissant
Qui verse sur mon âme un langoureux accent,
 Une triste harmonie !
J'aime seule écouter le langage des cieux
Qui parlent à la terre, et l'emplissent de feux
 De soleil et de vie

J'aime aux bords de la mer, regardant le ciel bleu,
Qui renferme en son sein la puissance de Dieu,
 M'asseoir toute pensive !

J'aime à suivre parfois en des rêves dorés
Mon âme qui va perdre en des flots azurés
Sa pensée inactive !

J'aime l'effort secret du cœur, qui doucement
S'agite, la pensée au doux tressaillement,
Que l'on sent en soi-même !
Mieux que l'arbre, l'oiseau, la fleur qui plaît aux yeux,
Le saule tout en pleurs, l'espérance des Cieux...
J'aime celui qui m'aime.

XVI

Lorsque l'hiver arrive, et sa triste tourmente,
Lorsque des aquilons la fureur desséchante
Vient brûler dans les bois les feuillages épars,
Et jaunir la forêt qui fait mal aux regards ;
Quand revêtant sa robe éclatante de neige
La terre ouvre son sein au moelleux qui l'assiège,
Et couvrant de ses pleurs la nature aux abois,
Exhale tristement sa soupirante voix,
Le pauvre laboureur à l'âme moins glacée,
Au cœur qui se réchauffe à l'ardente pensée
De son pain à gagner, de ses fils à nourrir
De chasser de leur âme un éternel soupir,
S'en va silencieux, la pelle sur l'épaule
Chercher de son travail le prix qui le console ;
Que la pluie en tombant glace ses pauvres bras
Que le givre glissant fasse hésiter son pas,
Que le vent soulevant la glèbe lourde et dure
L'en couvre de débris, lui coupe la figure
Qu'il ne puisse échauffer ses bras contre ses flancs
Qu'il gèle comme un arbre aux rameaux secs et blancs
Qu'importe, il restera ! Le pain de sa journée
Est là ! Sa nourriture est à peine gagnée
Par ses rudes travaux, et dut-il en mourir,
Il est là, car il a sa famille à nourrir.

Puis l'hiver au printemps cèdera la nature,
L'arbre reverdira, tout reprendra figure,
La fleur épanouie, en fuyant les frimas
Reprendra son odeur, sa splendeur, ses éclats !
La terre réchauffée à la chaleur féconde
Couvrera dans son sein les richesses du monde ;

L'espérance du pain, tout frêle encor, le bled
Percera son écorce, et de l'attentif pied
Réclamant la prudence, enduira la campagne
D'un verdoyant gazon ; l'activité se gagne,
Le travail est un jeu, marche et s'entend au loin,
Domine, anime tout, et devient un besoin ;
Le laboureur penché sur l'ardente charrue
Entr'ouvre de son soc la terre sèche et nue,
Et dirigeant les bœufs de l'actif aiguillon
Ouvre, et laisse à sa suite un tortueux sillon,
Puis balançant dans l'air une main exercée
Sème la folle graine en la terre tracée,
Poussière que le ciel féconde d'un rayon
Rayon d'où germera l'espérance au sillon ;

Alors l'été revient ; sa marche fécondante
Arrache tout au sein de la terre brûlante ;
La plaine est haute et verte en herbes, en roseaux
Et livre sa richesse au tranchant de la faux ;
Le champ, le digne orgueil de l'utile nature
Laisse emporter au loin sa féconde dorure ;
La faucille s'agite, et reluit au soleil ;
La gerbe sous ses coups penche son front vermeil ;
Les chariots surchargés sous le poids des richesses,
S'avancent lentement accablé de largesses ;
Le soir a rappelé les paysans au hameau,
Le cœur joyeux, chantant un refrain peu nouveau ;
Ils marchent ; chaque pas met au cœur plus de joie
Et tandis que les bœufs traînant le char qui ploie,
S'arrêtent gravement aux chants des moissonneurs,
Tandis que l'aiguillon, le sceptre des honneurs
S'allonge innocemment sur leurs flancs que soulève
D'un mouvement égal une abondante sève,
Que le cœur rayonnant confiant et joyeux,
Le moissonneur distrait laissé arrêter ses bœufs,
Et l'œil plein d'un plaisir doux, muet mais sans bornes,

S'appuie indolemment à leurs paisibles cornes,
Le gai ménétrier sur le bord du chemin
N'ayant aucun souci d'hier, ni de demain,
Enfle et presse à la fois son aigre cornemuse ;
Un paysan à la danse unit l'adroite ruse,
De la serpe tranchante, il s'entoure en chantant
La tourne et la brandit, sûr de son mouvement ;
Cependant sur le char, joyeuses, plus tranquilles,
Les femmes à l'œil doux, aux sourires mobiles
Soutiennent leurs enfants qui regardent ces jeux ;
L'horizon est vermeil, et les cœurs sont heureux.
Puis après un moment la marche recommence
Pour s'arrêter encor et reprendre la danse ;
Le lendemain matin, content, frais, et dispos,
Le laboureur revient à ses féconds travaux.

Puis l'automne à son tour règne sur la campagne
De ses raisins vermeils il couvre la montagne
Met ses fruits doux et murs aux arbres surchargés
Couronne en souriant même les plus agés
Et les faisant ployer du poids de ses largesses,
D'un printemps enchanteur accomplit les promesses.
Du raisin au pressoir les grains si liquoreux
Déversent à l'envi le vin trop généreux ;
Et le paysan remplit ses greniers de futailles,
Comme se préparant à des jours de bataille ;
Il sait que l'abondance et les fruits de l'été,
Mettront à son hiver quelque joyeuseté !

De ses rudes travaux, voilà la récompense ;
Sans se plaindre l'hiver, il souffre sa souffrance.

XVII

Voyageur fatigué qui passes par la route
Où d'autres malheureux passèrent avant toi,
La sueur de ton front ruisselle goutte à goutte
Retiens tes pas ; écoute ;
Écoute-moi !

Triste déshérité des plaisirs de ce monde,
Mon pauvre aveugle, arrête ! — au mal prédestiné
N'as-tu pas souvent dit en ta douleur profonde
Au tonnerre de Dieu, qui sur ta tête gronde,
Pourquoi suis-je né ?

Pourquoi ? — Sur cette pierre ou je repose à l'ombre,
Sur cette pierre où je m'assieds,
Voyageur fatigué de tes courses sans nombre,
Repose un peu tes pieds !

Pourquoi ! — je te comprends ; en ta peine inouïe
Souvent tu t'entretins seule avec ta raison,
Et tu mis, recherchant ta joie évanouie
Ta main sur ton front.

Pourquoi donc vivre en proie à l'éternelle envie
User d'ennuyeux jours au sein de vains désirs,
Par l'aiguillon du mal sans cesse poursuivie
De son vase brisé voir s'écouler sa vie
Et la sentir s'éteindre en larmes et soupirs !

Voyageur fatigué qui passes par la route
Où d'autres malheureux passèrent avant toi,
La sueur de ton front ruisselle goutte à goutte,

Retiens, retiens tes pas ; écoute ;
Écoute-moi !

Crois-tu que je suis là, dressant une embuscade
Au passant attardé, ténébreux assassin,
Portant l'effroi dans la peuplade,
Et la mort dans la main ?

Trois fois non ! — Voyageur attardé, les ténèbres
S'accroissent ; de ton cœur la confiance fuit ;
Au loin, n'entends-tu pas tous ces sanglots funèbres
Ces soupirs étouffés qu'on entend dans la nuit,
Quand toute ombre fait du bruit

Lentement, lentement sous ta marche les lieues
Ont fatigué tes pas du soir jusques au soir,
Et tu n'as pas trouvé ces fleurs vertes et bleues
Qui charment le chemin, et qu'on appelle espoir ?

As-tu peur ? Souffres-tu ? — ta charge est-elle lourde ?
Tes pieds sont-ils meurtris aux angles des cailloux ?
Es-tu sans goutte d'eau dans le fond de ta gourde ?
Brisas-tu ta poitrine, usas-tu tes genoux,
À prier, en grinçant, la divinité sourde ?

Vis-tu comme un balthazar
Au champ où le ciel te parque,
Triste jouet du hasard !
Ou bien conjurant la Parque,
De ta Laure seul monarque,
Chantes-tu comme Pétrarque ?
Ou portes-tu dans ta barque
La fortune de César
Pour que le vent la remarque ?

S'il avait pu du remord

Fuir l'attentive vigie,
Ce roi fut frappé du sort,
Dans sa scandaleuse orgie !
Devant la triste effigie
Pleure la sombre élégie
Aux bras où se réfugie
César, il trouve la mort
Aux mains de Brutus rougie !

Car tu souffres, m'entends-tu ?
Reste, que je te soulage !
Crois-tu que ce soit vertu
De résister à l'orage,
De rouler, Sysiphe en nage,
Sans cesse le roc sauvage
Qui, par le celeste outrage
Tombe toujours abattu
Sur le sable de la plage ?

Passant, viens dans mes bras,
Arrête un peu ta marche,
Car le désert trompeur, s'allonge sous tes pas ;
Si tu laisses partir la colombe de l'arche,
Elle reviendra bientôt, hélas !

Je suis ici pour toi ; regarde cette pierre ;
Épient ta fatigue, ami je veille ici ;
À moi seul en ce monde adresse ta prière,
J'écoute, je réponds, je guéris ; me voici !

Quand j'ôte le fardeau de l'épaule épuisée,
Je laisse au voyageur un éternel repos !
Je ne te rendrai pas ta charge déposée
Pour retourner encor à tes mêmes travaux !

Ne te souviens-tu pas ? — au sein de ta souffrance,

Tu tournas vers les cieux un regard irrité
Dis ! — N'accusas-tu pas l'injuste providence
De t'avoir ici-bas jeté !

Ne valait-il pas mieux à ce néant mystique
Rester, que de tenter un bonheur chimérique
Et n'être jamais né !
Dieu trop grand et puissant, pourquoi m'avoir fait homme ?
M'avoir donné le jour ? — Viens, et tu seras comme
S'il ne te l'avait pas donné !!

D'autres se sont couché au sein du lit de marbre,
Et se sont endormis d'un sommeil éternel !
Ils sont là, plus pressés que les feuilles de l'arbre,
Les sables de la mer, et les oiseaux du ciel !

Entres-y, voyageur ; il est de larges places !
Les grands et les petits n'y sont pas à l'étroit !
Tu coudoiras des grands, et je veux que tu fasses
Dans ta marche, craquer les ossements d'un roi !
Crois-moi !

Où se reposer mieux qu'au lit noir de la tombe !
Il n'est rien par delà, rien ! c'est le dernier port,
Où la barque s'arrête, et d'où l'ancre retombe
Dans l'océan sans fin de l'éternelle mort !
Entre, car dans son ombre, il n'est plus rien qui pèse ;
Loin de toi l'existence, et sa fatalité !
Entre, mon fils, suis-moi ; les morts dorment à l'aise
Dans le néant de l'Éternité.

XVIII

Compliments.

Allons ! un compliment ! les nouvelles années
Le veulent ! — aujourd'hui ! peut-on complimenter ?
Avez-vous, dites-moi, quelques fleurs non fanées
Qu'en bouquet, dans ce jour, je vous puisse apporter ?

Des souhaits ! — Vous goûtez un bonheur sans mélange !
Peut-on couler des jours plus heureux et plus doux
Que ceux que le soleil, comme votre bon ange,
En cette belle année a fait briller pour vous !

Pour vous, que désirer, vous dont le cœur se noie
Dans un plaisir si vrai qu'il n'a jamais cessé ;
Sinon que vous voyez d'un œil rempli de joie
Dans un doux avenir revivre le passé !

Bravo ! Vous avez vu votre sûre fortune
S'accumuler, s'accroître en dépit des méchants
Vous avez vu des gens assurer que la lune
Pouvait facilement se prendre avec les dents.

Bravo ! Vous avez vu le pouvoir arbitraire
Injustement raidir les rênes de l'État !
Vous avez vu pleurant, pleurant ! la pauvre mère
Trembler de voir son fils partir comme soldat !

Bravo, vous avez vu gaspiller les finances,
Et vous avez payé ces voleurs haut placés
Qui pour mener grand train leurs sales indigences,

Et vous marcher dessus, n'avaient jamais assez !

Bravo ! Vous avez vu d'indignes journalistes,
Insatiables Dracon, au pays rougissant
Jeter insolemment leurs déshonnêtes listes,
Que la haine écrivit, mais en lettres de sang !

Bravo ! Vous avez vu d'infâmes circulaires,
Aux pâles habitants, qui frémissent encor
Mettre la torche en flamme aux mains incendiaires,
Et menacer la France, et de vol et de mort.

Bravo ! Vous avez vu s'étendre la ruine
Sur vos femmes, vos fils, vos parents, vos amis,
Et vos pères, fuyant la dévorante mine,
Aller chercher refuge au sein des ennemis !

Bravo ! Vous avez vu des fourbes interprètes
Promener un niveau qui penchait d'un côté,
Vous avez vu des gens fouler aux pieds vos têtes,
En proclamant bien haut la noble égalité !

Bravo ! Vous avez vu les plus horribles guerres,
Hisser le drapeau rouge au mur ensanglanté,
Français, et par milliers, ivres et fous, vos frères
S'entrégorger au nom de la fraternité !

Bravo ! Vous avez vu de ces boursiers fétides
Noirs, sales, surgir les médiocrités,
Et sous leurs vils décrets, lâches, liberticides,
En riant, écraser vos propres libertés !

Bravo ! Vous avez vu couronner la sottise,
Nommer opinion un sot entêtement,
Gloire, un peu de faveur avec bassesse acquise,

Honorer, saluer chaque déguisement !

Bravo ! Vous avez vu la divine puissance
Méprisée en faveur d'un pouvoir inconnu,
Vu le premier brigand trafiquer de la France
Et la perdre ! — Voilà ce que vous avez vu !

Mais vous n'avez pas vu de prospérités ceinte
Vous semant sans grand bruit ses mystérieux effets
Et conduite par Dieu, la Liberté si sainte,
Dans sa marche prudente enfanter le progrès !

Non ! vous n'avez pas vu la paix douce et tranquille
Les lumières de tous en son sein recevoir
Et jetant d'heureux jours à son peuple docile,
Doubler votre bonheur, en doublant votre espoir !

La république n'est qu'une fille publique,
Gens d'en haut, et bien plus, à ce point sans pudeur !
Qu'elle vous raccrochait pour mener sa boutique
Et qu'elle vous payait, vous, ses entreteneurs !

Soyez gais et contents ! Tressaillez dans vos âmes !
Car vous aurez vu, nobles cœurs, aujourd'hui
L'infamie, à la main des gens les plus infâmes !
Oui ! vous aurez vu mil huit cent quarante huit !

Au loin, les compliments ! Ce serait un mensonge !
Taisez-vous, devant Dieu, Dieu que vous profanez !
Vous avez dans le cœur un ver qui vous le ronge,
L'égoïsme ! il est là ! Français ! vous en mourrez !

Vous habillez votre âme avec l'indifférence !
Vous buvez à l'envi ce glacial poison !
Mais ne pas s'émouvoir aux malheurs de la France,
C'est un crime, Français, de haute trahison !

Oh ! que vous êtes beaux, quand devant l'infamie
Vous vous agenouillez ! Nous savons ce que vaut
Votre approbation ! Quand votre bouche crie,
Quand vous battez des mains, bravo, bravo ! bravo !!

Arrière, compliments ! Que le cœur se réveille
Et prie avec ferveur ! Que nous puissions enfin
Foulant, foulant aux pieds décembre de la veille,
Montrer avec orgueil Janvier du lendemain !

Français, nous dirons tous que Dieu fait condescendre
Aux larmes, aux souhaits de ses enfants aimés,
Si la nouvelle année en bonheur peut nous rendre
Tout ce que de malheurs l'ancienne a renfermés !!

Décembre 1848.

XIX

Chanson.

Avec ce punch, voyons la politique !
Chassons au loin ses lugubres ennuis !
Donnons nos jours à notre république,
Mais à l'amour donnons toutes nos nuits !
Drinn, drinn, etc.

Que vous soyez ou non bonapartiste,
À nos festins, rendez-vous et buvez,
Et que chacun dans son vote persiste
Si tous, en chœur, pour ce soir vous chantez
Drinn, drinn, etc.

Si votre amie est toujours amoureuse,
Laissez nommer ministres, président !
La politique est-elle aussi joyeuse
Qu'un doux baiser qu'on vous donne en disant
Drinn, drinn, etc.

Mais si l'émeute accablait la patrie,
Sur nos fusils, frères, nous sauterions,
Et délivrant La liberté chérie,
À ses genoux, vainqueurs nous chanterions
Drinn, drinn, etc.

Devant ce punch aux enivrantes flammes,
Par ce serment que le cœur soit lié !
Jurons amour à l'amour de nos dames,

À nos amis, jurons amitié !!
Drinn, drinn, etc.

XX

À ma sœur le jour de sa première communion.

Jeunes enfants de Dieu, vous dont l'âme si pure
Toute joyeuse encor des dons qu'elle a reçus
Fait doucement briller votre heureuse figure
De joie et de bonheur, comme un enfant jésus !

Vous qui pareils à l'Ange ami de votre enfance,
Sous son aile abrités, marchant du même pas,
Partagez avec lui son voile d'innocence,
Voile que le péché ne déchirera pas !

Vous dont l'œil tout ému d'une tremblante ivresse
En secret a versé près de Jésus des pleurs,
Larmes que Dieu recueille, et qu'aux jours de tristesse,
Il donne pour calmer de cuisantes douleurs !

Vous dont Jésus parlait en son saint Évangile,
Lorsque, divin docteur de préceptes touchants,
Il disait, confondant un orgueil indocile :
« Laissez venir à moi tous ces petits enfants ! »

Priez pour vos parents, pour leur bonheur sur terre !
Il vous ont tant aimés qu'il vous doit être doux
De parler avec Dieu, d'un père, d'une mère !
Dieu, qu'ils vous ont instruit à prier à genoux !

Priez, si vous avez un frère qui voyage
Et s'il n'a que Dieu seul pour guider son retour !
Priez et le Seigneur dissipera l'orage !
Et le Seigneur rendra ce frère à votre amour !

Priez, enfants, priez ! — Bien douce est la prière
Qui vient de l'innocence et qui monte au ciel bleu !
Priez pour vos parents, votre sœur, votre frère,
Et sur eux veillera la tendresse de Dieu !

XXI

Au général Cambronne.

Gloire au héros soldat, au général, au brave
Qui fait de la victoire une éternelle esclave,
 Quand son cœur est français,
Quand il est si fidèle à sa noble devise,
Qu'il réponde : toujours ! à l'honneur, et qu'il dise
 À la honte : jamais !

Le sabre vaut le sceptre, et la gloire le trône,
Lorsque, vainqueur illustre, on s'appelle Cambronne,
 Et qu'à ce noble nom
L'histoire, déroulant ses pages héroïques,
Nous montre des d'Assas, aux exploits homériques,
 Le digne compagnon !

Il est de ces beaux cris que les siècles entendent
Qui dans le cœur de tous comme un torrent s'épandent,
 Féconds, glorieux mots,
Qui jetés à l'armée, au sein de la bataille,
Font des pauvres soldats courbés sous la mitraille,
 D'invincibles héros !

Ces terribles élans qui s'échappent de l'âme,
Bondissent dans les rangs, brûlent comme la flamme,
 Raniment les blessés,
Partent comme un boulet sous l'effort de la poudre,
Et qui dans leur fureur, semblables à la foudre,
 Par Dieu seul sont lancés.

Nous en savons de toi ! car sommé de te rendre,

Quand ton bras affaibli ne pouvait te défendre,
Que morts ou dispersés,
Tes braves, de leur corps jonchaient l'humide plaine,
Que l'honneur, haletant, épuisé, hors d'haleine,
Te criait : c'est assez !

Tu presses sur ton cœur ardent à la victoire
De ton drapeau brisé tous les lambeaux de gloire
Arrachés aux combats !
Baïonnettes, boulets, rien, rien ne te retarde !
Cambronne, et tu réponds, en t'élançant : « La garde
Meurt, et ne se rend pas ! »

Nous ne t'oublions pas, car nos jeunes années,
À ces nobles récits sans cesse ramenées,
Connurent tes hauts faits !
Et nos mères, berçant nos ennuis de l'enfance,
Nous chantaient, en chantant la gloire de la France,
Le général nantais !

Nous ne l'oublierons pas ; tout faibles que nous sommes,
Nous ne savons montrer au brave entre les hommes
Un dédain déloyal !
Ta mémoire de bronze, ainsi que ta statue,
A, défiant du temps la haine confondue,
Nos cœurs pour piédestal !

Et nous, si quelque jour un tribun sanguinaire,
Voulait à ses arrêts dictés par la colère,
Nous forcer d'obéir
Instruits par toi, Cambronne, à ne jamais se rendre,
Nous marcherions à lui ! nous saurions nous défendre,
Ou nous saurions mourir !

À M^{lle} M. Tronson.

XXII

La jeune fille.

Sonnet.

Cachée au sein des nuits, des astres, qu'à foison
Dieu sema dans le ciel pour sourire à la terre,
Une étoile surtout, au seuil de la maison
Luit, et répand sur elle une douce lumière !

C'est une jeune fille, à l'aimable raison.
Elle est modeste, plait, mais sans chercher à plaire ;
Elle vit en silence, et l'amour de sa mère,
Les soins de l'intérieur, font tout son horizon ;

Son cœur pour consoler prend une part des peines ;
Ses caresses jamais importunes, ni vaines,
Arrêtent sûrement les larmes dans les yeux ;

La paisible gaité sur son visage brille ;
Tous l'aiment à l'envi ; c'est un ange des Cieux
Dont le Seigneur a fait l'ange de la famille !

XXIII

Bonheur domestique.

Sonnet.

Il est des gens pour qui le bonheur est sur terre !
Ils font notre malheur, vivant gais et contents !
J'aimais, comme l'on aime aux âges innocents,
Une charmante fille, à la prunelle altière !

Un noble, un gentleman, par ses écus sonnants,
A ravi cette fille à mon amour sincère !
Près d'elle, il vit heureux ! entre sa ménagère,
Ses chiens, et ses chevaux, il partage son temps !

Il s'enivre souvent du blanc jus de la treille,
Qui, de son bras galant brutalement éveille
L'insolente vigueur sur sa chère moitié !

Il caresse des fils dont il se croit le père,
Faits de compte à demi par la douce amitié... !
Il est des gens pour qui le bonheur est sur terre.

XXIV

Sonnet.

Quand par le dur hiver tristement ramenée
La neige aux longs flocons tombe, et blanchit le toit,
Laissez geindre du temps la face enchifrenée.
Par nos nombreux fagots, rendez-moi l'âtre étroit !

Par le rêveur oisif, la douce après-dînée !
Les pieds sur les chenets, il songe, il rêve, il croit
Au bonheur ! — il ne veut devant sa cheminée
Qu'un voltaire bien doux, pouvant railler le froid !

Il tisonne son feu du bout de sa pincette ;
La flamme s'élargit, comme une étoile jette
L'étincelle que l'œil dans l'ombre fixe et suit ;

Il lui semble alors voir les astres du soir poindre ;
L'illusion redouble ; heureux ! il pense joindre
À la chaleur du jour le charme de la nuit !

XXV

Sonnet.

Catinetta mia ^[1], la vie est une fleur
Garde de l'effeuiller d'une main trop rapide,
Et ne va pas plonger ton âme dans ce vide,
Qu'à la fin, en fuyant, nous laisse le bonheur !

En riant, le plaisir à l'abyme te guide,
Dérobe chaque jour une feuille à ton cœur ;
Au fond de ce calice où l'ivresse réside,
Comme une larme tremble, et veille la douleur !

Oh ! tu regretteras ta jeunesse en allée ;
Abattant de sa faux cette rose étiolée,
Le temps, ton ennemi, ne te la rendra pas !

Mais il la jetera se flétrir dans le vase...
Et le passant hâté, sans détourner son pas,
Passe, et d'un pied distrait la repousse ; et l'écrase !

1. [↑] Il s'agit du texte *raturé*. À défaut de pouvoir transcrire le repentir au dessus, le texte initial a été préféré. Le repentir serait à déchiffrer *aussi*. [Note Wikisource]

XXVI

Sonnet.

Vous êtes jeune et belle, et vos lèvres rieuses
N'ont que charmants souris tout fraîchement éclos ;
Le temps sonne pour vous ses heures folles, joyeuses
Qui vont se succédant comme les flots aux flots.

L'amour pour vos plaisirs rend plus voluptueuses
Ces langueurs qui s'en vont en de tendres sanglots ;
La fortune, les ris, et les choses heureuses,
Catinetta mia, voilà quels sont vos lots !

Quand vous prendrez le deuil d'une prompte jeunesse,
Et que vous sentirez les doigts de la vieillesse
De jours d'or et de soie, hélas ! brouiller le fil !

Quand tout vous fera mal, et le bonheur des autres,
Ces plaisirs enivrants qui ne sont plus les vôtres,
Tout, jusqu'au souvenir ? — Que vous restera-t-il ?

XXVI

Sonnet.

Oui croyez-moi m'amie, je vous dis, prenez garde !
Fuyez tous ces plaisirs, car ils sont inconstants,
Et, bien qu'à vous frapper le malheur encor tarde,
Il viendra ! — La douleur est compagne du temps !

Quand le cœur est si laid qu'il se voile et se farde,
Il sent que la misère est de tous les instants !
Les larmes, et la faim, et ces maux attristants,
Qui font, Catinetta, qu'à peine, on vous regarde !

Assez, amie, assez ! Car rien n'est triste à voir
Comme une pauvre fille en pleurs, et jeune encore,
Que le passé poursuit, que le présent dévore,

Dont l'avenir se perd dans un horizon noir !
Avoir vécu d'amour, et mourir de tristesse !
Oh ! que vous payez cher, quelques moments d'ivresse !

XXVII

Comme la jeune vigne aux vieux frontons romains,
 Mes brunes jeunes filles,
Sans soucis dans le cœur, entrelacez vos mains,
 Dans les vertes charmilles ;

Bientôt, l'époux viendra, frêles roses d'un jour,
 Au cœur facile et tendre,
Tout bas, il vous dira des mots secrets d'amour
 Qu'il vous fera comprendre !

Comprendre ! — Il est très beau ! des enivrants exploits,
 Son âme fut trempée ;
Il porte son pays, sa fortune et ses lois
 Au bout de son épée !

La mort ! — ah ! si vraiment, vous redoutiez la mort
 Mes brunes jeunes filles,
Dites, n'auriez-vous pas quelque secret remords
 Sous les vertes charmilles ?

Lorsque tout reposait, et reposait sans bruit,
 À l'ombre de la terre
Qu'on n'entendait plus rien dans cette douce nuit
 Profonde et solitaire,

Et que vous soupiriez tendrement et bien bas
 Aux regards de la lune,
On entendit bientôt un léger bruit de pas,
 Et l'on vit de vous l'une,

L'une, dont les grands yeux sont noirs, et le sein blanc
Comme la blanche neige,
Aller, puis revenir, et reprendre en tremblant
Son amoureux manège,

Puis, elle disparut ! — Qui pourrait retenir
Mes brunes jeunes filles !
Mais pourquoi vous laisser seules, sans revenir
Sous les vertes charmilles ?

Pourquoi ? Vous ne savez ! — On vous vit doucement
Disparaître comme elle,
Et seul, on entendit appeler son amant
La triste Philomèle !

Le Silence revint à l'heure de minuit,
Aux regards de la lune,
Sous l'azur étoilé, bleu manteau de la nuit,
Il n'en resta pas une !

Pas une ! Où fûtes-vous ? Pour l'amoureux transport,
Il est un beau jeune homme,
On oublie en ses bras et la vie et la mort,
En tremblant, on le nomme !

Pas une ! — Où fûtes-vous ? Et la danse, et les ris
Et les vins de l'Espagne
Ne vous retiendraient pas, car vous avez compris,
Qu'auprès, sur la montagne,

À l'heure, où les amours volent en souriant,
Et de leurs chaudes ailes
Rasent l'âme qui va pleurant, hélas ! priant
Aux modestes chapelles,

À l'heure où pour l'ivresse, et ses nobles ardeurs

Le cœur s'apprête et s'ouvre
Et sous un voile aimé, fatigue, maux, douleur,
Les enferme et les couvre !

Il est un noble époux qui ne peut apaiser
Sa vive impatience,
Et qui veut, près de vous, dans un lascif baiser
Mourir de jouissance !

On dit, et je ne sais le mot de l'avenir
Qui pèse sur nos têtes,
Que notre dernière heure, hélas ! devra venir
Au milieu de nos fêtes,

Que nous devons quitter, au sein de nos plaisirs
Nos joyeuses amies
Qu'il nous faudra changer en plaintes nos soupirs,
Voir pleurer nos orgies !

L'Océan infini couvre et recouvre tout
De ses ondes immenses
Et cache dans son sein large, écumeux à bout
De terribles démences !

Avec vous aux yeux noirs, vous mes brunes houris
Pour votre flanc qui ploie,
Le tendre enchaînement de vos jeux et vos ris
Où notre âme se noie,

Sans rien craindre du ciel, rien craindre de l'enfer.
Le blasphème à la bouche
Excite, déchirant dans mes transports de fer
Les draps blancs de ta couche,

Mon cœur contre ton cœur, mes bras entrelacés
Sur ton sein que je presse,

Ma lèvre sur ta lèvre, et n'ayant pas assez
D'ivresse dans l'ivresse,

Moquant, bafouant Dieu, ses indignes terreurs,
Bafouant Satan même
Entassant nos deux horreurs avec horreurs,
Toi que j'aime et qui m'aime,

Nous nous embarquerions sur ce qui couvre tout
De ses ondes immenses,
L'océan qui contient, large, écumeuse, à bout
Tant de folles demences !

Et nous ririons toujours, et nous ririons encor
Aux brunes jeunes filles.
Quand on rit quand un songe aux terreurs de la mort,
Sous les vertes charmilles

Comme on rit, quand pressé de folles voluptés,
Que l'on te déshabille,
Amie, et que l'on se plonge en ces demi-clartés,
Qui font que ton sein brille,

Et nous mesurerions la mer et ses horreurs
Et ses bruyantes plaines,
Ma belle, comme si de terribles fureurs
Elles n'étaient pas pleines,

Comme si les Zéphirs, propices à nos vœux
Tendaient la voile heureuse,
Comme si ses éclairs n'embrasaient pas de feux
Sa vague hauteur rieuse.

XXVIII

La Vie.

Le passé n'est pas, mais il peut se peindre,
Et dans un vivant souvenir se voir ;
L'avenir n'est pas, mais il peut se feindre
Sous les traits brillants d'un crédule espoir !
Le présent seul est, mais soudain s'élance
Semblable à l'éclair, au sein du néant !
Ainsi l'existence est exactement
Un espoir, un point, une souvenance !

1886

Triolets

1

Cet intrigant de Dubilloy !
Ce n'est qu'(un) radical pour rire !
Ton intérêt, c'est là ta loi !
Cet intrigant de Dubilloy !
Il finira, de vous à moi,
En préfet d'un troisième Empire !
Cet intrigant de Dubilloy !
Ce n'est qu'un radical pour rire !

2

Hurrah pour Frédéric Petit,
Le Grand Électeur de la Somme !
Véritable chef de parti,
Hurrah pour Frédéric Petit !
C'est bien sur le roc qu'il bâtit,
Il est ce qu'on appelle un homme !
Hurrah pour Frédéric Petit
Le Grand Électeur de la Somme !

3

Mon ami monsieur Bequery
Est certes le meilleur des hommes !
Et si parfois il est aigri,
Mon ami monsieur Bequery,
C'est qu'il pense à Jules Ferry
Ainsi qu'au temps triste où nous sommes !
Mon ami monsieur Bequery
Est certes le meilleur des hommes !

4

Mon vieux camarade Édouard Gand !
Est, dit-on, un pêcheur insigne !
D'ailleurs, toujours jeune et fringant,
Mon vieux camarade Édouard Gand !
Entre nous, jamais l'intrigant
N'a pris un poisson à la ligne...
Mon vieux camarade Édouard Gand
Est, dit-on, un pêcheur insigne !

5

Au docteur Lenoël

Il est de si joyeuse humeur,
Qu'on n'y peut trouver à redire !
Puis, si zélé, si bon docteur !
Il est de si joyeuse humeur,

Que s'il vous soigne et si l'on meurt,
Ce ne peut être que de rire !...
Il est de si joyeuse humeur
Qu'on n'y peut trouver à redire !

6

L'habile docteur Peulevé !
De son nom ne soyez pas dupe !
Puisqu'il est si vite arrivé,
L'habile docteur Peulevé
Croyez qu'il s'est beaucoup levé
Pour atteindre au rang qu'il occupe !
L'habile docteur Peulevé !
De son nom ne soyez pas dupe !

7

Quelle besogne a le docteur Froment !
Faire enfermer les fous de tous les âges
Qu'on lui signale en ce département !
Quelle besogne a le docteur Froment !
Il aurait fait plus vite assurément
Au lieu des fous, s'il enfermait les sages !...
Quelle besogne a le docteur Froment !
Faire enfermer les fous de tous les âges !

Au docteur Boussavit

Ce jeune et brave aide-major
 À la peine jamais ne boude !
 Il a déjà deux galons d'or,
 Ce jeune et brave aide-major !
 Il en aura bien plus encor,
 Ils lui monteront jusqu'au coude !
 Ce jeune et brave aide-major
 À la peine jamais ne boude !

C'est Gédéon, l'homme qui rit,
 Qui rit de tout ce qui fait rire,
 Quand il dessine ou qu'il écrit,
 C'est Gédéon, l'homme qui rit !
 Il montrerait bien plus d'esprit,
 S'il se prenait pour point de mire !
 C'est Gédéon, l'homme qui rit,
 Qui rit de tout ce qui fait rire !

Vous le voulez, Monsieur Laurent,
 Que je vous donne un autographe !
 Ce n'est pas un cadeau bien grand !
 Vous le voulez, Monsieur Laurent !

Alors j'y mets, — car je me rends, —
Ma signature et mon paraphe !
Vous le voulez, Monsieur Laurent,
Acceptez donc mon autographe !

11

Notre interminable Roger
Parle de tout sans rien connaître !
Mais qui pourrait l'en corriger,
Notre interminable Roger !
Apte d'ailleurs à tout juger
Autant que l'enfant qui va naître...
Notre interminable Roger
Parle de tout sans rien connaître !

12

Monsieur Julien au teint si frais
Est un homme des plus aimables !
Charmant, de loin comme de près,
Monsieur Julien au teint si frais !
Si j'étais femme, je ferais
Pour lui des choses... très blâmables !
Monsieur Julien au teint si frais
Est un homme des plus aimables !

13

Voyez Madame Devailly
Quand elle joue à la roulette !
On viendrait tout exprès d'Ailly
Pour voir Madame Devailly !
Un certain soir, elle a failli,
Gagnant deux sols, perdre la tête !...
Voyez Madame Devailly
Quand elle joue à la roulette !

14

Mon cher ami de Jancigny,
Le temps est beau, la route est belle !
Voulez-vous venir à Cagny,
Mon cher ami de Jancigny.
Si vous préférez Picquigny,
Je ne vous serai point rebelle
Mon cher ami de Jancigny,
Le temps est beau, la route est belle !

15

Tenez-le bien par le milieu
Le fléau de votre balance,
Ô juge de paix Decaïeu,
Tenez-le bien par le milieu !
Et soyez raide comme un pieu
Pour vaincre votre somnolence ! —
Tenez-le bien par le milieu,
Le fléau de votre balance !

À Alex. Dumas

Si par erreur j'ai mis Bignon,
C'est Brébant que j'ai voulu dire !
Ami, ne m'en veuillez pas, non,
Si par erreur j'ai mis Bignon !
Et pardonnez, puisque ce nom
Vous a forcé de me récrire...
Si par erreur j'ai mis Bignon,
C'est Brébant que j'ai voulu dire !

À Michel Vion le Chevelu,
Au professeur, au phonographe,
Au Conseiller toujours élu,
À Michel Vion le Chevelu,
Je porte un toast absolu :
Au massacreur de l'orthographe !...
À Michel Vion le Chevelu,
Au professeur, au phonographe !

Le premier président Dauphin
Se serait fait Orléaniste
Comme il s'est fait républicain,
Le premier président Dauphin,

S'il n'eût trouvé beaucoup plus fin
De rester simple Dauphiniste...
Le premier président Dauphin
Est tout simplement Dauphiniste !

19

Au président Obry

On l'a donc nommé président,
Pour qu'il se taise, le pauvre homme !
Ah ! quel avocat abondant !
On l'a donc nommé président !
Et lorsqu'il plaidait, cependant,
On s'endormait d'un si bon somme !
On l'a donc nommé président,
Pour qu'il se taise, le pauvre homme !

20

Avez-vous vu la mère Obry
Quand elle fait sa présidente
Et vous prend son air renchéri ?
Avez-vous vu la mère Obry ?
Dans tout Amiens ce n'est qu'un cri :
Quelle matrone outrecuidante !
Avez-vous vu la mère Obry ?
Quand elle fait sa présidente ?

Regardez bien monsieur Caron
 Passer vers une heure et demie.
 Il est gros, gras, gris, court et rond.
 Regardez bien monsieur Caron
 Très malins ceux qui le verront
 Sans sa canne et son parapluie !
 Regardez bien monsieur Caron
 Passer vers une heure et demie.

Au premier président Daussy
 J'écris de ma meilleure plume,
 Et pourtant lui promettre ceci
 Au premier président Daussy :
 C'est que je lui dirai merci,
 S'il veut bien lire ce volume.
 Au premier président Daussy
 J'écris de ma meilleure plume.

Il s'enflamme comme un briquet,
 Si peu qu'une femme le touche,
 Monsieur le directeur Hequet !
 Il s'enflamme comme un briquet.
 Aussi vous devinez ce qu'est

Ce galant homme point farouche !
Il s'enflamme comme un briquet
Si peu qu'une femme le touche !

24

Ci-gît le conseiller Feutry
Que nous venons de mettre en terre,
Et sur la tombe il est écrit :
Ci-gît le conseiller Feutry,
Qui n'avait jamais tant d'esprit
Que lorsqu'il voulait bien se taire.
Ci-gît le conseiller Feutry
Que nous venons de mettre en terre.

25

Pleurons, pleurons monsieur Sibut
Qu'on envoya faire lan laire,
Lui si solennel au début !
Pleurons, pleurons, monsieur Sibut !
C'est ainsi qu'on met au rebut
Tout objet qui cesse de plaire !
Pleurons, pleurons, monsieur Sibut
Qu'on envoya faire lan laire !

26

Voici venir monsieur Labbé
Avec la chambre de commerce
Dont il est le suprême bey,
Voici venir monsieur Labbé.
Il ne s'est jamais trop gobé
Dans les fonctions qu'il exerce.
Voici venir monsieur Labbé
Avec la chambre de commerce.

27

Voici le procureur Melcot
Le fameux retrousseur de cottes !
Satyre amoureux comme un cõt
Voici le procureur Melcot.
Combien, sans payer son écot,
Il a mis à mal de Mascottes !
Voici le procureur Melcot
Le fameux retrousseur de cottes !

28

C'est pour l'illustre Colonna
Que j'entrouvre ma boîte aux rimes
Et que je chante un hossanah !
C'est pour l'illustre Colonna.
Mais quel tête Dieu lui donna
La tête de nos bons vieux grimes !
C'est pour l'illustre Colonna
Que j'entrouvre ma boîte aux rimes !

Nous enterrons Denis Galet
 Mort dix ans avant d'être en terre.
 Du moins, c'est bien ce qu'il semblait.
 Nous enterrons Denis Galet
 Lequel n'a, quand il le fallait,
 Jamais su parler ou se taire.
 Nous enterrons Denis Galet
 Mort dix ans avant d'être en terre.

Pleurons sur Eugène Gallet,
 Car le pauvre homme est bien malade !
 À se droguer, il se complaît...
 Pleurons sur Eugène Gallet.
 Qu'on le mette au jus, ou au lait
 Ce n'est rien qu'une reculade !
 Pleurons sur Eugène Gallet,
 Car le pauvre homme est bien malade !

Monsieur Auguste Devailly
 Est un homme extraordinaire
 Aimable, gai, bien accueilli,
 Monsieur Auguste Devailly !
 N'a-t-il pas l'air d'un bon bailli
 Qui doit devenir centenaire ?

Monsieur Auguste Devailly
Est un homme extraordinaire

32

C'est à notre adjoint que je bois,
À monsieur Decaix dit l'Aimable.
Et je serai compris, je crois.
C'est à notre adjoint que je bois.
Qui tous les trente deux du mois
Consent à se montrer affable...
C'est à notre adjoint que je bois,
À monsieur Decaix dit l'Aimable.

33

Féragu le conservateur
A tort de conserver sa place,
Car il n'est pas à la hauteur,
Féragu le conservateur.
Mais, un beau jour, si, par malheur,
Notre commission se lasse
Féragu le conservateur
Ne conservera pas sa place.

34

Voyez passer dans le quartier
Ce gigantesque hippopotame !

C'est le beau Bijou tout entier
Qu'on voit passer dans le quartier.
Quel succès pour un charcutier
S'il le vendait au Kilogramme !...
Voyez passer dans le quartier
Ce gigantesque hippopotame !

35

Cozette (Honoré-Florimond)
Brave homme, excellente nature,
Est né non loin du port d'Ancont,
Cozette (Honoré-Florimond)
Il peut être assuré de mon
Vote pour sa candidature,
Cozette (Honoré-Florimond)
Brave homme, excellente nature.

36

Notre adjoint monsieur Catelain
Pour ses fraisiers a fait école.
Il est connu jusque dans l'Ain,
Notre adjoint, monsieur Catelain.
Aussi personne ne se plaint
Qu'il ait le Mérite Agricole.
Notre adjoint monsieur Catelain
Pour ses fraisiers à fait école.

Monsieur Ponche est un franc Picard
 Dont le petit nom est Narcisse.
 Ne vous en étonnez pas, car
 Monsieur Ponche est un franc Picard.
 Il file la laine avec art
 Non sans y trouver bénéfice.
 Monsieur Ponche est un franc Picard
 Dont le petit nom est Narcisse.

Allons, trotte, saute, Ricquier
 Avec tes monuments en croupe,
 Et moque-toi du boutiquier !
 Allons, trotte, saute, Ricquier !
 Sur son front un toupet altier
 En fait un Ricquier à la houe !
 Allons, trotte, saute, Ricquier,
 Avec tes monuments en croupe !

Notre préfet Allain-Targé
 Est un grand marchand d'eau bénite.
 Rien qu'à le voir il est jugé
 Notre préfet Allain-Targé.
 On est largement aspergé,
 Mais cela sèche tout de suite.

Notre préfet Allain-Targé
Est un grand marchand d'eau bénite.

40

Avec ses quatre galons d'or
Je trouve Pourcelle superbe.
Superbe même quand il dort
Avec ses quatre galons d'or !
Commandant de la territor...
Il est bête à manger de l'herbe !
Avec ses quatre galons d'or
Je trouve Pourcelle superbe !

41

Il est cocu, le sous-préfet,
Et quand on l'est, c'est pour la vie !
Comme il devait l'être en effet
Il est cocu, le sous-préfet !
Que voulez-vous ? C'est sitôt fait
Lorsque madame en meurt d'envie !
Il est cocu, le sous-préfet...
Et quand on l'est, c'est pour la vie !

42

Voici monsieur Adéodat
Toujours prêt à partir en guerre

Contre les budgets de l'État.
Voici monsieur Adéodat
Notre candide candidat
Auquel ça ne réussit guère !
Voici Monsieur Adéodat
Toujours prêt à partir en guerre !

43

Très solennel, maître Dubois
Ferme les yeux, ouvre la bouche...
C'est d'abord un son de hautbois.
Très solennel, maître Dubois.
Puis, tonitruant de la voix,
Il rugit, éclate, farouche...
Très solennel, maître Dubois
Ouvre les yeux, ferme le bouche...

44

Qu'il est assommant, ce Boudon
Sur toutes choses il ergote !
Il caresse comme un chardon !
Qu'il est ennuyeux, ce Boudon !
C'est pourquoi je demande donc,
S'il s'approche, qu'on le ligotte !
Qu'il est assommant, ce Boudon
Sur toutes choses il ergote !

Salut au président Hatté !
 Je l'admire, lorsqu'il préside
 Avec tant de solennité.
 Salut au président Hatté
 Qu'il tienne sa société
 Et ne lui lâche pas la bride !
 Salut au président Hatté.
 Je l'admire, lorsqu'il préside !

Puisard est l'époux d'Anica.
 Bien qu'il ne soit pas à la fête,
 Non jamais il ne lui manqua !
 Puisard est l'époux d'Anica.
 D'ailleurs, en dot elle lui flanqua
 Un bois qu'il porte sur le tête...
 Puisard est l'époux d'Anica.
 Et ce n'est pas être à la fête !

Notre gros abbé Froideval
 En se promenant tangué et roule
 Depuis l'amont jusqu'à l'aval,
 Notre gros abbé Froideval
 Il a, de comme aumonier naval
 Gardé ce mouvement de houle.

Notre gros abbé Froideval
En se promenant tangué et roule.

48

Monsieur Levasseur président
Se donne une importance énorme.
On ne peut être plus pédant,
Monsieur Levasseur président.
Et ses jugements, cependant,
Presque tous la Cour les réforme...
Monsieur Levasseur président
Se donne une importance énorme.

49

Quille est un ancien gabarier
Et Machu son inséparable
Était coiffeur de son métier.
Quille est un ancien gabarier.
Tous deux, traversant leur quartier,
Causent en étalant leur rable...
Quille est un ancien gabarier
Et Machu son inséparable.

50

Il me paraît manquer d'entrain,
Ce bon sous-préfet que l'on raille,

Est-ce que madame Morin ?...
Il me paraît manquer d'entrain,
Tandis qu'elle est bien dans le train...
La joli train où l'on déraille...
Il me paraît manquer d'entrain
Ce bon sous-préfet que l'on raille !

51

Comme juge d'instruction
Thorel est l'une des plus capables.
Ce qu'il y met de passion,
Comme juge d'instruction
Pour lui toute la question
Est de trouver les gens coupables !
Comme juge d'instruction
Thorel est l'une des plus capables.

52

L'horrible citoyen Fiquet
C'est le sectarisme fait homme !
En vérité voilà ce qu'est
L'horrible citoyen Fiquet !
Non moins roquet que perroquet,
Vrai type de bête de Somme !
L'horrible citoyen Fiquet
C'est le sectarisme fait homme !

À la morphine

Sonnet.

Prends, s'il le faut, docteur, les ailes de Mercure
Pour m'apporter plus tôt ton baume précieux !
Le moment est venu de faire la piqûre
Qui, de ce lit d'enfer, m'enlève vers les cieux.

Merci, docteur, merci ! qu'importe que la cure
Maintenant se prolonge en des jours ennuyeux !
Le divin baume est là, si divin qu'Épicure
Aurait dû l'inventer pour l'usage des Dieux !

Je le sens qui circule en moi, qui me pénètre !
De l'esprit et du corps ineffable bien-être,
c'est le calme absolu dans la sérénité.

Ah ! perce-moi cent fois de ton aiguille fine
Et je te bénirai cent fois, Sainte Morphine,
Dont Esculape eût fait une Divinité.

John Playne.

1

John Playne, on peut l'en croire,
Est complètement soûl !
Il n'a cessé de boire
Jusqu'à son dernier sou !

Dam'! deux heures de stage
Au fond d'un cabaret,
En faut-il davantage
Pour absorber son prêt ?

Bah ! dans une marée
Il le rattrapera,
Et brute invétérée,
Il recommencera.

D'ailleurs, c'est l'habitude
Des pêcheurs de Kormer,
Ils font un métier rude !...
Allons, John Playne, en mer !

2

Le bateau de John Playne
Se grée en étalier
Avec foc et misaine.

Il a nom Saint-Hélier.

Mais que John se dépêche
De retourner à bord !
Les chaloupes de pêche
Sont déjà loin du port !

C'est que la mer est prompte
À descendre à présent !
À peine si l'on compte
Deux heures de jusant !

Donc si John ne se hâte
De partir au plus tôt,
Et si le temps se gâte
C'est fait de son bateau.

3

Ciel mauvais et nuit sombre !
Déjà le vent s'abat
Comme un vautour dans l'ombre
John de ses yeux de chat

Regarde et puis s'approche...
Qu'est-ce donc ? Il entend
Comme un choc sur la roche !
Vingt Dieux ! Il était temps !

C'est son bateau qui roule
Au risque de remplir,
Et qu'un gros coup de houle
Pourrait bien démolir !

Aussi John Playne grogne
Et jure entre ses dents.
C'est toute une besogne
Que de sauter dedans !

Tant pis ! c'est bien sa faute
S'il s'en va par le fond !
Mais John est brave ! il saute
Et s'embarque d'un bond.

Avant qu'il ne s'équipe,
Non sans quelque hoquet,
Il allume sa pipe
Au feu de son briquet.

Puis alors il se grée,
Car le temps sera froid,
Sa capote cirée,
Ses bottes, son suroît,

Et même il s'enveloppe
D'un vieux plaid en lambeau ;
Puis, prenant son écope,
Il vide son bateau.

Cela fait, il redresse
Son mât, non sans effort !
Mais John a de l'adresse,
John Playne est très fort.

Il pèse sur la drisse
Pour installer son foc.
D'un bras solide il hisse
Sa vieille voile à bloc.

Puis il largue l'amarre
Qu'il ramène à l'avant,
Et la main sur la barre,
Il s'abandonne au vent.

Mais devant le Calvaire
Quand il passe, je crois,
Que l'ivrogne a dû faire
Le signe de la Croix.

4

La baie a deux bons milles
Du port au pied des Bancs.
Des passes difficiles,
De sinueux rubans !

C'est comme un labyrinthe
Où, même en plein midi,
On ne va pas sans crainte,
Eût-on le cœur hardi.

Mais, John, c'est son affaire.
Bras vigoureux, œil sûr,
Il sait ce qu'il faut faire
Et se dirige sur

Le cap que l'on voit poindre
Au pied du vieux fanal.
Là, le courant est moindre
Qu'à travers le chenal

John largue sa voile

Qu'il desserre d'un cran,
Et sous cette autre allure
Laisse porter en grand.

Bon ! le feu de marée
Vient de s'effacer ! C'est
Que John est à l'entrée
Des passes du Nord-Est.

Endroit reconnaissable,
Car il est au tournant
De la pointe de sable,
À gauche !... Et, maintenant,

Qu'il tourne son écoute
À son taquet de fer...
John est en bonne route,
John Playne en pleine mer !

5

En avant, c'est le vide,
Vide farouche et noir !
Et sans l'éclair livide
On n'y pourrait rien voir.

Le vent là-haut fait rage
Mais ne tardera pas,
Sous le poids de l'orage
À se jeter en bas.

En effet, la rafale
Se déchaîne dans l'air

Se rabaisse et s'affale
Presque au ras de la mer.

6

Mais John a son idée,
C'est de gagner au vent
Rien que d'une bordée
Comme il l'a fait souvent.

Il a toute sa toile
Bien qu'il vente grand frais,
Il a bordé sa voile
Et s'élève au plus près.

C'est miracle, à vrai dire,
S'il ne s'est pas perdu
Mais John ne fait qu'en rire...
Enfin il est rendu,

Et, bien que la tempête
Soit redoutable alors,
Qu'importe ! John s'entête...
Son chalut est dehors.

Maintenant que sa chaîne
Est raidie et qu'il a
Son filet à la traîne, —
Tout marin sait cela, —

Le bateau va, travaille
Tout seul, sans embarder
Et même sans qu'il faille

Un instant le guider.

Aussi, la tête lourde,
L'œil à demi louchant
John a saisi sa gourde
Et puis, la débouchant,

Il la porte à sa bouche,
Il la presse, il la tord,
Et, sans forces, se couche
À l'arrière, ivre mort !

Oui ! dors, la panse pleine
De gin et de brandvin !
Ce n'est plus le John Playne,
Ce n'est que le John plein !

7

A peine quelques nues
Dans le ciel du matin,
Fuyantes et ténues !
Le soleil a bon teint.

Il fera beau ! N'empêche
Que par cet affreux temps
Les chaloupes de pêche
Auront eu leur content !

Qu'importe ! À la rentrée
Nul ne manque ! On a fait
Une bonne marée !
Donc hurrah ! C'est parfait !

Ah ! comme l'on oublie
Le danger qui n'est plus !
Aussi, chacun rallie
La baie avec le flux.

On force et l'on se hâte !
Les voilà bord à bord !
C'est comme une régata
À l'arrivée au port !

8

Tiens ! Qu'est-ce qui se passe ?
Le premier en avant
Soudain fait volte-face,
Pour revenir au vent !

Les autres en arrière
Manœuvrent tour à tour
De la même manière
Sans songer au retour.

Est-ce que par l'orage
Quelque bateau surpris,
La nuit, a fait naufrage ?
En voit-on les débris ?

Un objet flotte au large
Là-bas ! C'est un devoir,
Ne fut-ce qu'une barge,
Un canot, d'aller voir !

On se hâte ! On arrive...
Un bateau de Kromer
Est là, seul, qui dérive,
Chaviré, quille en l'air !

9

Vite ! que l'on se presse !
Il faut hisser d'abord
Le chalut qui ne cesse
De peser sur le bord.

C'est à quoi l'on travaille,
Mais il est tellement
Lourd, qu'il faut maille à maille
Le haler lentement !

Mais enfin, il approche !
À l'aide de palans
Par le fond on le croche...
Un cadavre est dedans !

Et cette épave humaine
Arrachée à la mer,
C'est lui, c'est John Playne,
Le pêcheur de Kromer !

10

Son bateau, sans nul doute,
A lui-même livré

Pris de travers en route
Sous voile a chaviré.

Ce qui mène à comprendre
Pourquoi, comme un mulet
L'ivrogne s'est fait prendre
Dans son propre filet.

Ah ! quelle horrible vue !
Il est gonflé, ce corps,
Et, malgré tant d'eau bue,
Il semble être ivre encor !

11

Achevez la besogne,
Pêcheurs, il faut rentrer
Ce misérable ivrogne
Au port, et l'enterrer !

Et là, j'aime à le croire,
Vous saurez le mettre où
Il ne pourra plus boire !...
Mais creusez bien le trou !

Ainsi finit John Playne,
John Playne de Kromer !
Pêcheurs, la mer est pleine
Allons, pêcheurs, en mer !

Le Coq.

C'est environ à trois cent vingt cinq pieds.
Un vieux nid dont les petits sont épiés
Par l'œil perçant de quelque oiseau de proie
S'épanouit aux brises de suroïe, —
Peut-être même à trois cent trente pieds.

L'oiseau de proie, — un émouchet, sans doute, —
A vu le nid car il change de route.
Puis, tout autour, le vorace larron
Commence par décrire un vaste rond...
Oui ! Oui ! C'est bien un émouchet, nul doute.

Quant aux petits, eux, ce sont des choucas.
Leurs père et mère, en quête d'un repas,
Trop loin déjà ne peuvent les entendre
Ni revenir à temps pour les défendre.
Ils sont là six ou sept petits choucas.

L'émouchet donne un rapide coup d'aile
Vers cette proie, il se rapproche d'elle
Et de son vol l'orbe se rétrécit.
Le bec ouvert, la serre ouverte aussi,
Il fond enfin d'un rapide coup d'aile.

Soudain, d'en bas, on entend comme un choc.
Le nid est-il brisé ? Non ! Le vieux coq,
Pris par le vent, tournant de queue en tête
A durement frappé du bec la bête
Qui n'a pas pu se garer de ce choc.

Et l'émouchet, cassé de l'aile droite,

Est rejeté loin du nid qu'il convoite,
Il tombe et s'est aussitôt achevé
En se brisant en bas sur le pavé,
Car il était cassé de l'aile droite.

Où les choucas avaient-ils donc leur nid ?
Là-haut, tout droit vers le zénith
Où va pointant la flèche magistrale
Qui montre au loin la vieille cathédrale...
Oui, c'est là-haut qu'ils ont juché leur nid.

Entre les bras de la croix que domine
Le coq de cuivre, à la superbe mine,
Sur ses ergots perchés, le bec ouvert
Aux rudes vents, l'été comme l'hiver,
Depuis mille ans, c'est là qu'il domine !

C'est environ à trois cent vingt cinq pieds
Qu'il veille ainsi, gardant les nids épiés,
Sur les choucas, compagnons ordinaires
De ce vieux coq, comme lui centenaires, —
Peut-être même à trois cent trente pieds.

Nox.

La nuit qui remplissait l'espace,
Passe
Avec son voile aérien.
C'était ma compagne fidèle !
Maintenant, que reste-t-il d'elle ?
Rien.

Et pourtant, combien je préfère
Faire
Dormant

Ment !

Où peut-on trouver de meilleures
Heures
Que dans son vol silencieux !
Aussi, fussiez-vous sans étoiles,
Cachez-vous dans ses sombres voiles,
Cieux !

C'est que la nuit fait, même en rêve,
Trêve
À nos maux les plus attristants,
Et qu'elle sait
Mettre un terme à l'interminable
Temps.

Aussi, le temps, fléau de l'homme,
Comme
Il s'efface devant la nuit !
Comme l'on sent qu'il a peur d'elle

Et qui son vol à tire d'aile
Fuit !

Que le temps, hydre renaissante,
Sente
De notre bras !
De cette monstrueuse bête
Qui chaque coup tranche une tête
Ras !

Et si la besogne trop dure
Dure
Trop longtemps pour toi
Frère invite
Celle qui peut t'aider, invite
Moi !

Pour abattre l'hydre en furie,
Crie !
La nuit entendra tes clameurs.
« Je suis à toi, te dira-t-elle,
Et si tu me veux éternelle,
Meurs ! »

Feu Follet.

Ce feu fantasque, insaisissable,
Qui, dans l'ombre voltige et luit,
Et qui, même pendant la nuit,
Ni sur la mer, ni sur le sable,
Ne laisse de traces après lui.

Ce feu toujours prêt à s'éteindre,
Tour à tour blanc, vert ou violet,
Pour reconnaître ce qu'il est,
Il faudrait le pouvoir atteindre !
Atteignez donc un feu follet !

On dit que c'est, chose certaine,
Un peu d'hydrogène du sol,
J'aime mieux croire qu'en son vol,
Il vient d'une étoile lointaine,
De Wega, de la Lyre ou d'Algol.

Mais n'est-ce pas plutôt l'haleine
D'un sylphe, d'un djinn, d'un lutin,
Qui brille la nuit et s'éteint,
Lorsque se réveille la plaine
Aux rayons joyeux du matin,

Ou la lueur de la lanterne
Du long spectre qui va s'asseoir
Sur la chaume du vieux pressoir,
Quand la lune blafarde et terne
Se lève à l'horizon du soir ?

Peut-être l'âme lumineuse

D'une folle qui va cherchant
La paix loin du monde méchant,
Et passe comme une glaneuse
Qui n'a rien trouvé dans son champ !

Serait-ce un effet de mirage
Sur l'horizon déjà moins clair
Produit par un trouble de l'air,
Ou, vers la fin de quelque orage,
Le reste d'un dernier éclair ?

Est-ce la lueur d'un bolide,
Véritable jouet icarien ?
Qui dans son cours aérien
Était lumineux et solide,
Et dont il ne reste plus rien,

Ou sur les champs dont il éclaire
D'un pâle reflet le sillon,
Quelque mystérieux rayon
Tombé d'une aurore polaire,
Triste et nocturne papillon ?

Serait-ce en ces heures funèbres
Où les vivants dorment, lassés,
Le pavillon aux plis froissés
Qu'ici-bas l'ange des ténèbres
Arbore au nom des trépassés ?

Ou bien, pendant les nuits trop sombres,
Lorsque le moment est venu,
Est-ce le signal convenu
Que la terre, du sein des ombres,
Envoie au ciel vers l'inconnu,

Et qui, comme un feu de marée,

Aux Esprits errant à travers
Les vagues espaces ouverts
Indique la céleste entrée
Des ports de l'immense Univers ?

Mais si c'est l'ardente étincelle
Qui sur son front porte l'Amour
Quand il parcourt le monde pour
Essayer de rencontrer Celle
Qui doit le fixer sans retour,

Prends garde à ton cœur, jeune fille,
Et si tu l'aperçois là-bas,
Laisse-le seul à ses ébats !
Oui ! prends garde ! ce feu qui brille
S'éteint vite et ne brûle pas !

Qui que tu sois, éclair, souffle, âme,
Pour bien pénétrer tes secrets
Ô feu fantasque, je voudrais
Un jour m'absorber dans ta flamme !
Alors, partout je te suivrais,

Lorsque sur la cime des arbres,
Tu viens te poser, souffle ailé,
Ou, discrètement appelé,
Lorsque tu caresses les marbres
Du cimetière désolé,

Quand dans nos vieilles cathédrales
Tu viens parfois te frapper aux
Saints coloriés de leurs vitraux
Ou que des cryptes sépulcrales
Tu glisses hors des soupiraux,

Lorsque vers minuit tu t'accroches

Aux ruines du vieux manoir
Qui domine les hautes roches
Et sur le ciel paraît tout noir,

Ou quand tu rôdes sur les lisses
Du navire battu de flanc
Sous les coups de typhon hurlant
Et que dans les agrès tu glisses
Ainsi qu'un lumineux goéland !

Et l'union serait complète
Si le destin, un jour, voulait
Que je pusse, comme il me plaît,
Naître avec toi, flamme follette,
Mourir avec toi, feu follet !

Au marquis Gravina, Rome

Salut au mont Etna, volcan qui nous fascine
Lorsque ses feux changeants empourprent l'horizon
Du verdoyant rivage où s'arrondit Messine
À peine si son flanc vaguement se dessine
Sous le manteau neigeux de sa blanche toison !

Moins loin de lui s'étend l'antique Syracuse
D'où sa cime ondulante est plus visible aux yeux.
De là, majestueux et superbe, il accuse
Plus nettement le front de son cratère qu'use
Le flambeau dont il tord la flamme dans les cieux !

Mais c'est surtout du port où s'endort la tartane,
C'est de votre cité, marquis de Gravina,
Qu'il apparaît sublime ! Oui, de votre Catane
Indolemment couchée ainsi qu'une sultane
Aux genoux frémissants de son Sultan l'Etna !

I

Hésitation.

À une jeune personne à la noble tournure, aux yeux grands et noirs.

Celle que j'aime a de grands yeux
Sous de brunes prunelles ;
Celle que j'aime sous les cieux
Est la belle des belles.
Elle dore, embellit mes jours,
Oh ! si j'étais à même,
Mon Dieu, je voudrais voir toujours
Celle que j'aime.

Celle que j'aime est douce à voir,
Il est doux de l'entendre ;
Sa vue au cœur fixe l'espoir
Que sa voix fait comprendre.
Son amour sera-t-il pour moi,
Pour moi seul, pour moi-même ?
Si j'aime, c'est que je la vois
Celle que j'aime.

Auprès d'elle, hélas ! je ressens
Une émotion douce ;
Absente, vers elle en mes sens
Quelque chose me pousse.
Pour moi dans le fond de son cœur
S'il en était de même... ?
Aurait-elle un regard trompeur,
Celle que j'aime ?

Celle que j'aime, hélas ! hélas !
À son tour m'aime-t-elle ?
Je ne sais ; je ne lui dis pas
Que son œuil étincelle.
Est-ce pour moi qu'il brille ainsi ?
Félicité suprême !...
Ailleurs l'enflamme-t-elle aussi,
Celle que j'aime ?

Si trompant ma naïveté
Par son hypocrisie,
Elle se sert de sa beauté
Pour me briser ma vie !
Son cœur peut-il être si noir ?
Oh ! non ; c'est un blasphème !
Un blasphème !... il ne faut que voir
Celle que j'aime.

Non, non, amour, amour à nous
Car en te faisant femme,
Dieu, je lui rends grâce à genoux,
Te donna de mon âme.
Accours ! je m'attache à tes pas
Dans mon ardeur extrême...
Peut-être, elle ne m'aime pas,
Celle que j'aime.

II

Paraphrase du Psaume 129

Oh ! mon Dieu, c'est vers vous du profond de l'abyme,
Que je m'écrie, et que je pleure !
Écoutez ; c'est la voix de la triste victime,
Vous, le Seigneur des Seigneurs !

Rendez-moi, s'il vous plaît, votre oreille attentive,
Entendez-moi dans tous les lieux,
La prière jamais ne fut intempestive
En montant au Seigneur des Cieux.

Ah ! si vous mesurez votre sainte justice
À la grandeur de nos péchés,
Qui peut briser ses liens ? Si vous n'êtes propice
Par qui seront-ils détachés ?

Qui pourrait subsister devant votre présence ?
Seigneur ! Seigneur ! écoutez-moi !
Si j'ai dans vos bontés placé mon espérance,
C'est à cause de votre loi.

Avec bien grands désirs je l'attends ; je confie
En vos paroles tout mon cœur ;
Vos promesses, mon Dieu, nous rendront à la vie !
Ô mon âme, attends le Seigneur !

Et que, depuis le soir jusqu'au jour qui commence,
Israël inclinant ses pleurs
Lève ses tristes mains, porte son espérance

Vers Dieu qui calme les douleurs ;

Car le Seigneur est grand, et sa miséricorde.

Descendra pour nous racheter,

Et la grâce abondante qu'à nos cœurs il accorde,

Vers le ciel viendra nous hâter.

Il soulage Israël de la profonde peine

Qui lui faisait verser ses pleurs.

Israël chantera, délivré de sa chaîne,

Un hymne au Seigneur des Seigneurs.

III

Damoiselle et Damoiseau.

À Madame C. D.

Gentille pastourelle
Brillait comme une fleur ;
Parfum s'exhalait d'elle,
Mais parfum de fraîcheur.
Simple par excellence,
Depuis première enfance,
Si belle, s'ignorait :
De même, violette
Se cache, mais rejette
Cet arôme qui plaît !

Un jour, beau jour de fête
Passa dans le hameau,
Près la gentille fillette
Très mignon damoiseau.
Marchait en grand silence,
Car moindre outrecuidance
Loin de lui s'enfuyait ;
Était modeste et sage :
En faut-il davantage
Pour damoiseau parfait !

Si charmante bluettes
Séduit ; ne sait pourquoi :
Il se retourne, arrête
Le pas du palefroy.
Damoiseau la regarde,

Son cœur veut mettre en garde ;
Mais déjà ne le peut :
Quand amour nous enflamme
Alors, alors notre âme
Ne fait pas ce que veut.

Il repasse et repasse,
Et toujours en son cœur
Sent faiblir son audace,
Sent croître son ardeur.
Enfin, il interpelle :
« Vous, gente damoiselle,
« Acceptez-vous amour ?
« Qu'à votre gentillesse
« Je mesure tendresse
« De nuit comme de jour ? »

Mais fillette honteuse
Et s'émeut et rougit ;
En son âme joyeuse
Pourtant, elle sourit :
« Seigneur, répondit-elle,
« Suis libre damoiselle,
« Êtes noble ; êtes bon ;
« Parents me sont encore,
« Mais parents que j'honore,
« Ayez permission ! »

Était si bonne, aimable,
Et lui si généreux !
Réponse favorable
Vint couronner leurs vœux.
L'amant à sa fillette
Fit galante amourette ;
Plus la considérait,

Que plus la voyait belle,
Et que vertu nouvelle
Chaque jour lui trouvait.

Mais retard quand on aime
Devient un long tourment,
Et le moment suprême
Venait bien lentement.
Enfin beau jour arrive,
Déjà touche à la rive
La barque des amours :
Y monte damoiselle...
Lui détache nacelle...
Voguez, voguez toujours !

IV

Acrostiche.

Hélas ! je l'ai donné mon cœur faible et sans armes,
Et j'ai fié mon âme entière en ta bonté :
Regarde : je n'ai plus que la joie et les larmes,
Marques d'amour, hélas ! ou d'infidélité.
Il te faut décider ce que ton cœur t'inspire ;
Ne va pas épargner ma joie ou mes douleurs !...
Il me reste pour toi pour t'aimer un sourire...
Et c'est pour ton refus que j'ai gardé mes pleurs !

V

J'ai donc mal entendu, car j'ai l'oreille dure,
Quoi vous me demander de réciter des vers !
Je n'aurais pas fini ma tâche ; je vous jure
Quand j'en remplirais l'univers.

Mais, mon dieu, les salons retentissent encore
De compliments flatteurs faits en grand appareil
Tout rit aux mariés, et la nouvelle aurore
a du sourire à leur réveil.

Restons silencieux, laissons à la nature
Le soin de célébrer leur joie et leur bonheur ;
Ses chants seront plus vrais, sa voix sera plus pure,
Elle séduira mieux le cœur.

Que dirais-je en effet ? Leurs vertus sont si belles,
Qu'en vain je tacherais de vous les esquisser ;
Les vers les plus charmants paliraient auprès d'elles ;
Je ne dois pas même essayer.

Ils forment en eux d'eux une si noble idylle,
Il est tant d'harmonie en leur charmant rapport,
Que si je prends ma lyre, hélas ! peine inutile,
Je ne puis la mettre d'accord.

Oui, pour les célébrer, métaphore hardie
Resterait inférieure à la réalité ;
On verrait se traîner, même la poésie
Au dessous de la vérité.

Le plus fécond auteur en tentant cet ouvrage

Épuiserait sa vie et sa verve, et ses chants ;
C'est que ses bornes sont plus lointaines que l'âge,
Et sont plus longues que le temps.

Par nos chants importuns et leur vaine abondance
Gardons de les troubler ; et puis de jour en jour,
Vous verrez qu'au bonheur, il suffit du silence,
Du recueillement à l'amour.

VI

Le Cancan.

Sonnet... c'est un sonnet.

molière. (misanthrope.)

Sonnet.

J'ai souvent du jeune homme admiré le cancan ;
Je l'ai vu s'agiter à l'instar de la canne,
Voler plus promptement que les soldats du Khan,
Plus vite que le plomb fuyant la sarbacane ;

J'ai souvent entendu des vieilles le cancan,
Qui sournois dit son mot, ferme un œil et ricane,
Puis gronde, et puis s'enflamme, et devient un volcan,
Qui trop souvent hélas ! vomit des coups de canne ;

Eh ! bien, un bon penseur, du haut du Vatican,
Sans mettre son esprit trop longtemps au carcan,
Peut dire, sans laisser matière à la chicane :

Le cancan, c'est la vie ! ici, dans Astrakan,
Qu'on soit femme, homme, Turc, Français, Russe, Anglican ;
Vieux... on fait des cancans ; et jeune... l'on cancane !

VII

L'attente du Simoun.

Ballade.

Au fond de la Suisse sauvage,
Cette légende a vu le jour ;
Retenez-la ; pour que chaque âge
D'un crime évite le retour.
Regardez-moi bien : je m'apprête
Mes amis, à la retracer...
Songez qu'il faut courber la tête,
Quand le Simoun vient à passer.

Pendant des nuits froides et sombres,
Jeanne errait en rêvant d'amour ;
Elle errait parmi les décombres
De la vielle et noirâtre tour,
À l'heure où le sommeil se prête
Aux humains qu'il veut délasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Car un beau gars du voisinage,
Brave, de tous les autres roi,
Avait à force de courage
Conquis sa promesse et sa foi ;
Elle l'aimait, se faisait fête
En amour de le surpasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Or elle allait à la tour noire
Pensait à l'ami de son cœur ;
Elle était chaste, on peut m'en croire,
Et ne cherchait pas son vainqueur,
Plus rouge qu'une rouge crête,
Lorsqu'il parlait de l'embrasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Jeanne ne se tenait pas d'aise ;
C'était la veille de l'hymen,
Ce beau jour où rien ne nous pèse ;
Jeanne pensait au lendemain.
Alors à la pauvre fillette,
N'est-il pas permis de penser ?...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

La tour est noire et la nuit brune ;
Au travers de sombres créneaux
Le rayon d'argent de la lune
Fait saillir d'antiques arceaux.
On eût dit comme un blanc squelette
Qui semble au vent se balancer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

L'ombre joue avec la lumière
L'efface et revient tour à tour,
Anime les spectres de pierre
Formés des angles de la tour.
Bientôt on entend sur le faîte
Les sombres corbeaux croasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Mais rien ne peut émouvoir Jeanne,
Nul bruit ne saurait la troubler,
Ce n'est pas d'un objet profane,
C'est d'amour qu'elle doit trembler ;
Voyez : son oreille est muette,
Et tout lui semble s'effacer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Rêvant à l'amant qu'elle adore,
Elle est immobile et sans peur ;
Elle veut l'aimer plus encore,
Plus ne tiendrait pas en son cœur !
Soudain voilà qu'elle s'arrête ;
L'effroi viendrait-il la chasser ?
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Trois hommes, trois brigands, sans doute,
Vers la tour à pas incertains
S'avancent en quittant la route :
Jeanne les croit des assassins.
Leurs pas que l'écho lui répète,
D'angoisses viennent la glacer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Ils paraissent à la crevasse,
Des ruines digne portail ;
La rude épine l'embarrasse ;
Tout est un sombre épouvantail.
Derrière un pilier inquiète
Jeanne à pas sourds va se placer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Des trois l'un est une victime ;
Pendant qu'il lutte et se débat
Car il sait qu'il est un abyme
Dans la tour ; horrible combat !
Sur les murs la lune indiscreète
Des monstres s'amuse à tracer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Le vent souffle, souffle en sa trompe,
Les brigands combattent toujours ;
Sans que rien ne les interrompe,
Du crime ils poursuivent le cours ;
La victime dans la tempête
Se sent à l'instant terrasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Le vent redouble ; la bourrasque
Enlève du cou d'un brigand
Un mouchoir qui s'envole et masque
La lune et son rayon d'argent.
Au pied de Jeanne elle le jette ;
Jeanne n'ose le ramasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Le brigand n'y peut prendre pas garde,
La foudre à ses pieds peut courir,
Sans qu'il se détourne et regarde
La mort dont il pouvait mourir.
Maintenant la victime est prête ;
Et les pierres vont s'amasser...
Mes compagnons, courbez la tête,

Le Simoun mortel va passer.

Jeanne de frayeur presque morte,
Au bord de l'abyme voit pencher
La victime qu'un brigand porte,
Et qu'il va bientôt y lâcher ;
Dans l'abyme, Jeanne défaite
Entend les pierres s'entasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Les brigands gagnent la campagne ;
Jeanne s'empare du mouchoir ;
Aveugle, l'horreur l'accompagne,
Elle court au risque de choir ;
Tout pour elle en sang se reflète ;
Elle fuit sans croire avancer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Enfin, éperdue, elle arrive...
La lune termine son tour ;
Le jour montre sa lueur vive :
On mariait Jeanne en ce jour.
Le violon, la clarinette
Tous devaient nous faire danser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Jeanne se lève avec l'aurore,
Dit à sa couche un triste adieu,
S'incline ; elle peut dire encore
Une prière vierge à Dieu ;
Puis lentement Jeanne s'apprête,
Et de son mieux va se lacer...
Mes compagnons, courbez la tête,

Le Simoun mortel va passer.

Son gars de son côté s'habille,
Tout en jasant de son bonheur ;
Le feu dans sa prunelle brille ;
Il est beau, bien fait, plein d'ardeur ;
Il est longtemps à sa toilette...
L'habit neuf qu'il faut endosser !...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Jeanne s'achève ; vers l'Église,
Conduite par ses bons parents ;
Jeanne de son trouble est remise ;
Nous la pressons tous de nos rangs ;
On voit luire sur sa gorgerette
La fleur qui dut la fiancer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

Le futur s'avance et se place
Près de Jeanne toute en douleurs ;
Ils se regardent face à face,
Et Jeanne redouble ses pleurs.
La cérémonie était prête,
On vit le prêtre s'avancer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun mortel va passer.

L'époux passe au doigt de son ange
L'anneau béni ; mais dans son sein
Jeanne prend et rend en échange...
Dieu ! le mouchoir de l'assassin !
Doux présent où sa main discrète
Pour lui son nom voulut tracer...
Mes compagnons, courbez la tête,

Le Simoun mortel va passer.

Le traître fuit ; quitte la place
Troublé de crainte et de terreur ;
De ses lèvres qu'un poison glace,
Jeanne rend grâce à son Seigneur.
Elle tombe pâle et défaite ;
Ah ! Jeanne vient de trépasser...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun est prêt de passer.

Dans les environs de Lucerne,
On voit un spectre chaque nuit,
Prier auprès d'une caverne :
Un tombeau tout en flamme y luit.
Le spectre dans ce feu se jette ;
Une main le fait s'y lancer...
Mes compagnons, courbez la tête,
Le Simoun sur vous va passer !

Chaque nuit, nouvelle souffrance !
Mais il ne peut pas en mourir !
Il brûle, mais sans l'espérance
Quelque jour de ne plus souffrir !
Il doit aux cris de la chouette,
Le lendemain recommencer !...
Mes compagnons, courbez la tête,
Car le Simoun vient de passer !

VIII

Jupiter et Lédæ.

Jadis de Jupiter l'amoureuse grandeur
Ne pouvant triompher d'une simple mortelle,
D'un beau cygne empruntant l'innocente candeur,
Aux bords de l'Eurotas vint trouver la rebelle ;

Des Naïades sondant l'humide profondeur,
Contre l'amour d'un Dieu trop faible sentinelle,
L'imprudente Lédæ se baignait ; plein d'ardeur,
Le cygne la trompa tout en jouant près d'elle.

IX

La Vapeur.

Sonnet

Maintenant la vapeur est à l'ordre du jour.
Tout marche par son aide ! Est-ce un bien pour le monde ?
Pour bien choisir sur terre où toute chose abonde,
Faut-il donc se hâter, lorsqu'on en fait le tour.

On vole désormais sur la terre et sur l'onde ;
On fait sans y penser l'aller et le retour ;
On singe le soleil qui lorsqu'il fait sa ronde,
Mesure en une nuit le céleste séjour.

Ce ne peut être un bien que dans ces temps de guerre,
Où sont anéantis ces hommes qui naguère
Marchaient contre la mort sans reproche et sans peur,

Si trompant l'ennemi par sa subtile ruse,
Refaisant des guerriers autant que l'on en use,
L'amour toutes les nuits marchait à la vapeur !

X

L'Oméopathie.

Sonnet

Les fougueux partisans du savant Hippocrate
Voient avec trop d'horreur ces médecins nouveaux,
Qui donnent pour guérir ce qui cause les maux,
Et se sont décorés du mot : Oméopathe !

Les anciens médecins de colère ponceaux
Veulent les transformer en sujets d'Harpocrate !
Pour leur mettre une corde en guise de cravate,
Ils cherchent en hurlant des gibets, des bourreaux !

Oh ! ne vous pressez pas, médecins trop barbares !
Ne vous comportez pas comme de vrais tartares !
Le remords vous viendrait ensuite sans retour !

La question est-elle assez approfondie ?
Ne faut-il pas traiter sic quelque maladie ?
Comment peut-on guérir l'amour ? Avec l'amour !

XI

La fille de l'air.

À Herminie

Je suis blonde et charmante,
Ailée et transparente,
Sylphe, follet léger, je suis fille de l'air,
Que puis-je avoir à craindre ?
Une nuit de m'éteindre ?
Qu'importe de mourir comme meurt un éclair !

Je vole sur la nue ;
Aux mortels inconnue,
Je dispute en riant la vitesse aux zéphirs !
Il n'est point de tempête
Qui pende sur ma tête ;
Je plane, et n'entends plus des trop lointains soupirs.

Je vais où va l'aurore ;
On me retrouve encore
Aux mers où tout en feu se plonge le soleil !
Quand son tour le ramène,
Prompte, sans perdre haleine,
je le joins, et c'est moi qu'on salue au réveil.

Qui suis-je ? où suis-je ? où vais-je ?
N'ayant pour tout cortège
Que les oiseaux de l'air, les étoiles aux cieux ?
Je ne sais ; mais tranquille
Aux penses indocile,
Je m'envole au zénith, au fronton radieux !

Parfois je suis contrainte ;
Mais c'est la molle étreinte
De l'amour qui me berce en ses vives ardeurs !
J'en connais tous les charmes ;
J'en ignore les larmes,
Et toujours en riant, je vais de fleurs en fleurs.

Vive, alerte et folâtre
De l'air pur idolâtre
Je vole avec Iris aux couleurs sans pareil ;
Souvent je me dérobe,
Dans les plis de sa robe
Faites d'un clair tissu des rayons du soleil.

Souvent dans mon voyage,
Je rencontre au passage
Une âme qui s'envole au céleste séjour ;
Je ne puis, bonne et tendre,
Lorsqu'elle peut m'entendre,
Ne pas lui souhaiter vers moi le gai retour !

Des échos la tristesse
M'apprend que l'allégresse,
Ne règne pas toujours aux choses d'ici-bas,
Et que parfois la guerre
Va remuer la terre.
La faim, le froid, la soif ! qu'on ne m'en parle pas !

Si jadis quelque chose
Me venait ; de la rose
C'était le doux parfum que le vent m'apportait !
Je croyais, pauvre folle,
La rose, le symbole
Du bonheur que la terre à mes yeux présentait !

La terre par l'espace
Dans l'ordre qu'elle trace
Traîne trop de malheurs et de peine en son vol ;
Le bruit souvent l'atteste,
Son spectacle est funeste,
Et certes ne vaut pas un détour de mon col !

Pourquoi m'occuper d'elle,
Je suis jeune, et suis belle
Mes lèvres sont de rose, et mes yeux sont d'azur :
À mes traits si limpides
L'honneur mettrait des rides ;
La terre ternirait l'éclat de mon ciel pur !

Parfois vive et folette,
Poursuivant la comète,
Dans l'espace inconnu nous prenons notre essor !
À mon front je mesure
Sa blonde chevelure
Qui traîne dans les airs un ardent sillon d'or !

Lorsque je me promène,
Pour qu'elle m'entretienne,
Pourquoi pas de compagne aux mots doux et vermeils ?
Quoi ! n'en aurais-je aucune ?
Ah ! pardon, j'ai la lune,
L'étoile, la planète, et mes mille soleils !

J'ai quelquefois des anges,
Car leurs saintes phalanges,
Je les suis en priant ; plus prompte que l'éclair ;
Sans leur porter envie,
Je préfère ma vie :
Rien n'est si doux aux sens que de nager dans l'air.

Si le sommeil me gagne,

Ma couche m'accompagne,
Couverte d'un manteau brodé de bleus saphirs ;
Dans des flots de lumière,
Je ferme ma paupière,
Laissant flotter ma robe entr'ouverte aux zéphirs.

XII.

L'attente.

Oh ! si c'était vrai !!

Villanelle.

Je suis dans la douce attente ;
Au nocturne rendez-vous,
Je guette ma belle amante ;

La lune amoureuse argente
Le gazon flexible et doux ;
Je suis dans la douce attente ;

L'ombre tiède et frémissante
Se prépare à point pour nous ;
Je guette ma belle amante ;

De sa beauté ravissante
Déjà je me sens jaloux ;
Je suis dans la douce attente ;

Il lui faudra quitter tante,
Père, mère, sœur, époux !
Je guette ma belle amante ;

Bien couverte de sa mante,
Elle doit les tromper tous ;
Je suis dans la douce attente ;

Dans ce bosquet d'amarante,
Il ne faut pas de verrous !
Je guette ma belle amante ;

Elle arrive diligente !...
Je la contemple à genoux !
Dans une bien douce attente
J'ai guetté ma belle amante !

XIII.

*À une demoiselle que j'aime et qui fait tout ce qu'elle peut pour ne pas le
savoir !!*

Ma douce amante, pourquoi,
Alors que je me réveille,
Ta bouche pure et vermeille
Que tu viens pencher vers moi,
Se clôt-elle à mon oreille ?

Serait-ce pas un baiser,
Quelquefois je le suppose,
Que de tes lèvres de rose
Tu voudrais sur moi poser
Secrètement et pour cause ?

Ou plutôt à mon chevet,
Retenant ta fraîche haleine,
Crains-tu que je ne surprenne
Dans ton cœur quelque secret
Qu'il me dérobe avec peine ?

Mais pour guérir ta douleur,
Car ta souffrance me touche
Quand l'ombre ceint notre couche,
Dépose l'un dans mon cœur,
Pose l'autre sur ma bouche !

XIV

Le silence dans une église.

(Sonnet)

Au levant de la nef, penchant son humide urne,
La nuit laisse tomber l'ombre triste du soir ;
Chasse insensiblement l'humble clarté diurne ;
Et la voûte s'endort sur le pilier tout noir ;

Le silence entre seul sous l'arceau taciturne,
L'ogive aux vitraux bruns ne se laisse plus voir ;
L'autel froid se revêt de sa robe nocturne ;
L'orgue s'éteint ; tout dort dans le sacré dortoir !

Dans le silence, un pas résonne sur la dalle ;
Tout s'éveille, et le son élargit sa spirale,
L'orgue gémit, l'autel tressaille de ce bruit ;

Le pilier le répète en sa cavité sombre ;
La voûte le redit, et s'agite dans l'ombre ;...
Puis tout s'éteint, tout meurt, et retombe en la nuit !

XV

La sixième ville de France.

(O tempora ! o mores !)

Sonnet.

Un quartier neuf et présentable
Entre bon nombre de hideux
Des sots bâtissant sur le sable
En affaire peu scrupuleux ;

De science un peuple incapable,
À son endroit toujours crasseux
Quelques milliers de cerveaux creux
D'une bêtise indécrottable ;

De riz, sucre, un peuple marchand,
Sachant bien compter son argent,
Qui le jour, la nuit le tourmente ;

Le sexe en général fort laid,
Un clergé nul, un sot préfet,
Pas de fontaines : c'est là Nante !!!

XVI

Plutus premier, roi de France.

Sonnet.

Dans l'ancien temps, Plutus, le grand dieu des richesses,
Ne portant ses faveurs qu'aux gens religieux,
Afin de découvrir sans erreur les adresses,
Chose possible alors, avait d'excellents yeux ;

Plus tard se laissant prendre aux trompeuses caresses,
Des hommes criminels, vils et fallacieux,
Plutus devint aveugle : aux hommes odieux
Ainsi qu'aux bons dès lors, il versa ses largesses ;

En France maintenant l'or et l'argent sont rois,
Plutus règne en maître, et seul bâtit des lois ;
Sur le trône à son tour il prend rang dans l'histoire :

Mais depuis qu'il est roi, Plutus se transformant,
N'est certes plus aveugle et voit parfaitement :
Car seuls les méchants ont la fortune et la gloire !

XVII

Ton esprit qui désarme
Par ses détours heureux
Tous ces auteurs fameux,
Me charme !

Ta beauté qu'on doit suivre
D'un murmure flatteur
Tendre contemplateur,
M'enivre !

Plus que ta douce vue,
Que ton esprit vainqueur,
Ton amour dans mon cœur
Me tue !

XVIII

Rondeau Redoublé.

*Comprends-tu bien, Marie,
Être à nous deux un monde, un ciel une patrie,
Vivre ignorés de tous dans un lieu de ton choix
Y cacher un bonheur à faire envie aux rois —
Oh ! ce serait le ciel ! — En veux-tu ?*

V. Hugo (Marion Delorme)

J'eus de l'amour bien vrai pour Herminie,
Elle inspirait de tendres sentiments ;
Si sa vertu ne se fût pas ternie,
Elle entendrait encor mes doux serments !

J'ai bien passé d'agréables moments
Dans son aimable et fine compagnie ;
Lui confiant ma joie et mes tourments,
J'eus de l'amour bien vrai pour Herminie !

Près d'elle pur et sans monotonie
Le temps fuyait entre mille agréments,
À qui voyait sa charmante manie
Elle inspirait de tendres sentiments !

Je repoussais tous ces faux jugements
Dont l'entourait la vile calomnie ;
Je lui serais le plus pur des amants,
Si sa vertu ne se fût pas ternie !

Elle a rompu notre tendre harmonie,
Pourtant je l'aime, hélas ! pour châtiments,
Prêt à toujours souffrir sa tyrannie,
Elle entendrait encore mes doux serments.

Envoi.

Quoique pour moi ses affreux traitements,
Et le mépris d'un amour qu'elle nie,
Pour la haïr soient assez d'aliments,
Puis-je oublier qu'hélas ! pour Herminie,
J'eus de l'amour !

XIX

Naissance de la Corruption.

Le pouvoir appauvri, sans foyer, sans fortune,
Réduit même à coucher au glacial clair de lune,
Affaibli par la lutte, et le rude combat
Des systèmes divers qui tracassaient l'état,
Des desseins ténébreux, des sentiments contraires,
De ces opinions tenaces, arbitraires,
De ces projets sans force, avant terme venus,
Contrefaits, rabougris, manqués et biscornus,
À refaire, enfants dont une faible couronne
Accouche chaque jour, avait quitté le trône ;
Il allait mendier quelque gîte et du pain,
Pour reposer son corps, pour assouvir sa faim.
La nuit était piquante, une perçante pluie
Du pouvoir traversait l'indiscret parapluie !
Où coucher ? que manger ? faudrait-il donc mourir ?
Une idée accourut à lui soudain s'offrir.
Il dirigea ses pas vers cette bonne armée
Par le zèle et l'argent à la fois animée,
Qui peuple chaque jour de chefs et de commis,
De sous-chefs, d'aspirants, plus ou moins bons amis,
De facteurs, de portiers et de surnuméraires,
Les bureaux, cabinets, chambres des ministères.
Cette foule appointée allait se mettre au lit,
En bonnet de percale, en blanc manteau de nuit,
Et ses longs cheveux noirs, enlevés avec grâce,
Sur la table nocturne étaient mis à leur place.
Soudain elle s'arrête, apercevant son chef,
Et d'abord craint d'avoir commis quelque grief.

Mais vite elle revient, met les chaises en ordre,
Ramène sur son sein sa toilette en désordre,
Présente à son Pouvoir le repos d'un fauteuil,
Pour lui plaire offre tout, son chat, son écureuil ;
Comme une tendre épouse, au cœur plein de services
Des coups d'opinion baise les cicatrices,
Zélée, officieuse, apporte le dîner.
Le Pouvoir dévora ; sans du tout s'étonner
Elle fit desservir, puis pria son bon maître
Ce que d'elle il voulait de lui faire connaître,
Pour lui rendre service, en tout, elle s'offrit.
Le pouvoir sans argent, sans secours et sans lit,
D'une nuit demanda la faveur presque insigne !
D'un honneur aussi grand se trouvant trop indigne,
Elle rougit d'abord ; puis enfin la raison
Vint prendre le dessus ; par là, son horizon
Pourrait bien s'agrandir ! avant tout, il faut plaire !
Il faut servir ses chefs ! quel moyen de leur faire
La cour, tout en secret, à coup sûr, et sans bruit
Pouvait être meilleur que d'offrir pour la nuit,
Au pouvoir mendiant, sans gîte et sans asyle,
Un bon lit ! c'est d'ailleurs sans être trop servile !
Ma foi, la bonne armée offrit à son Seigneur,
Son bien, son toit, son feu, son lit et son honneur
Le lendemain matin, le Pouvoir plein de joie
S'en fut ; aussi joyeuse, aux vieilles plumes d'oie,
La paresseuse armée, en donnant un tantin,
Revint un peu plus tard le lendemain matin.
Le pouvoir enrichi se carra de plus belle ;
Pourquoi ? Je n'en sais rien ! mais voici la nouvelle,
Que l'on apprend malgré grande discrétion :
Juste neuf mois après naît la Corruption !

XX

Le cabinet du 29 octobre.

Un citoyen disait tout triste :
La France marche aux attentats !
Qui s'en ferait l'apologiste,
Peindrait un baigneur de forçats !
Mais que le cabinet on peigne
Ainsi par imitation
Qu'importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Pourtant notre France oublieuse
De sa puissance d'autrefois,
Ne se montre plus envieuse
Au dehors d'imposer ses lois !
— Mais que l'ennemi la contraigne ;
À céder sa possession,
Qu'importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Les places d'honneurs et de gloire
Ne sont point au plus diligent !
Et l'on circonvient la victoire
Dans quelques sacs d'or et d'argent !
— Que le mauvais richard se saigne
Pour obtenir l'élection,
Qu'importe ? Le cabinet règne !
En avant la corruption.

À chaque moment on dénonce,

Des vols, injustices, forfaits !
Le pouvoir pour toute réponse,
Sur eux tient fermés les volets !
— Qu’ainsi la lumière il éteigne,
Et sa participation,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Il est certain que pour la presse
Luit l’heure de la liberté !
Le journal l’écrase sans cesse
Et n’a pas peur d’être arrêté !
— En l’arrétant ! tout bas qu’il craigne
Une juste accusation,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Mais pour apaiser la tempête,
Que le ministère entêté
N’ordonne-t-il la moindre enquête,
Pour mettre au jour la vérité ?
— Mais s’il craint qu’elle ne l’atteigne,
Jusqu’en sa prostitution,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Si la lumière ne se montre
Avant qu’il ne vienne à crouler,
Tombé, qu’un jour on le rencontre,
Nous lui montrerons à voler !
— Pourvu qu’on épargne l’enseigne
Jusques à sa démission,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Afin de prolonger sa vie,

Il doubla sa mauvaise foi !
La France est à jamais trahie !
Son trône ne vaut plus un roi !
— Que de scélérats il se ceigne
Pour fuir la condamnation,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption.

Mais ces trois procès de finance,
Ne les a-t-il donc poursuivis
Que parce qu’il savait d’avance
Qu’il n’y serait pas compromis ?
— S’il désire qu’on lui dépeigne
Sa future punition,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Du roi méprisable parole,
Le ministère encor longtemps,
Du pays fera-t-il l’école
Du mensonge et des faux fuyants ?
— Qu’il faille pour l’honneur, qu’il daigne,
Faire prompte abdication,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Si le roi tient à cet organe,
Pour longtemps il est cimenté !
Le roi vient de sauter sa canne,
Symbole de longévité !
— À fin de vivre, s’il dédaigne
De la France l’opinion,
Qu’importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Pour mieux cacher son injustice,

Pour mieux déguiser sa noirceur,
Si l'on en croit son frontispice,
Il est d'une entière blancheur !
— Mais que par malheur il déteigne,
Lorsque pleut l'imprécation,
Qu'importe ! le cabinet règne !
En avant la corruption !

Mais la France marche au naufrage,
Sous ce ministère brigand !
On étouffe la voix du sage,
Sans jamais relever son gant !
— Ah ! bah ! que la France se plaigne,
En voyant sa submersion,
Qu'importe ! le cabinet règne !
En avant la Corruption !

1847.

XXI

À Herminie.

À mettre dans un billet doux.

Tu dis que mon amour s'efface,
Et que mon cœur se fait tout noir,
Que pour toi je deviens de glace ;
Mon âme, amie, est un miroir
Qui réfléchit ce qui s'y passe !...
Regarde, tu pourras t'y voir !

XXII

Je te vois tout en larmes ;
Dis-moi, mon bel enfant,
D'où viennent tes alarmes ?
Ce que l'on te défend ?

Ta peine est bien amère !
Pour apaiser tes pleurs,
Veux-tu toutes ces fleurs
Ou les bras de ta mère ?

XXIII

Quel aveugle !

M^r X.

Si vous trouvez le dieu Mercure,
Ami, dites-lui de ma part,
Que contre tout vol il m'assure,
Ce soir, je dois rentrer fort tard
Et je craindrais quelque aventure !

M^r Z.

Je sais que ce roi des voleurs
Eût pu jadis vous satisfaire,
Car il était souvent des leurs ;
Mais est-ce qu'il n'est point en terre ?
Ne comptez pas sur ses faveurs !

M^r X.

En terre ? votre claivoyance
Aujourd'hui se trouve en défaut ?
Allez-vous tomber en enfance ?
Mais levez donc les yeux en haut !
C'est lui qui règne sur la France !

XXIV

À la potence !

Rondeau.

À la potence où tant de gens hideux
Qui pour le crime avaient fait parler d'eux
Ont terminé leur vie ithyphallique
Pour honorer la morale publique
Ne faut-il pas les pendre deux par deux,
Ces haut placés, corrupteurs monstrueux,
Et faire aller ce ministère affreux
Qui de la France ouvertement trafique,
À la potence ?
Dans l'ancien temps, on chassait les lépreux !
Faut-il garder ces hommes frauduleux,
Qui maniant leur morale élastique,
Font des brigands en ordre politique ?
Non pas, Français, attachons tous ces gueux
À la potence !

XXV

Affaire Praslin.

Sonnet.

Un crime sans pareil vient déffrayer la terre
De ses affreux détails, lugubre vérité !
La France, son théâtre, épanchant sa colère
Sur ce forfait tout plein de sang, de lâcheté !

Un grand ! un pair ! un duc ! scélérat, adultère,
A, par sa concubine à ce meurtre excité,
Tué sa femme pure, et de neuf enfants mère ;
Que sa punition soit dans l'éternité !

Ô France ! tu t'émeus ! tu gémis sur ce crime,
Tu maudis l'assassin, tu pleures sa victime,
Invoquant contre lui du ciel la juste loi !

Et tu ne t'émeus pas, pour châtier toi-même,
Ton vil gouvernement qui te joue et blasphème !
Qui tua son épouse, et c'est la bonne foi !

XXVI

Un bien vieil habit !

Ô mes amis, ma douleur est extrême,
Je ne puis plus porter ce vieil habit !
Lorsqu'on est noble, il est dur tout de même,
En soi de voir un si grand déficit !
J'en suis, hélas ! au dernier exemplaire,
Un grand malheur sur nous tous a fondu !
Notre tailleur ne peut plus nous en faire,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Voyez autour la crasse qui le borde !
Dans les salons puis-je paraître ainsi !
Mon habit est usé jusqu'à la corde !
Un trou par là, deux accrocs par ici !
Voyez de plus la fragile doublure
Qui pour partir ne l'a pas attendu !
Il va falloir faire triste figure,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

De plus il est déchiré par derrière,
Sur le devant, les manches, le côté ;
Son pan unique appelle en vain son frère,
De son amour violemment écarté !
J'entends son cri de douleur, de tristesse,
Jusqu'à présent, je l'ai seul entendu !
Mais je vois bien qu'il peut crier sans cesse,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Je vais, bien sûr, faire quelque brioche :

Dans mes discours je vais être arrêté !
Je n'aurai plus avec moi, dans ma poche,
Car au travers on voit l'immensité !
Ce calepin si fidèle et commode,
Où je trouvais de l'esprit tout pondue !
Pas de tailleur qui me le raccommode,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Comment aussi voulez-vous que j'attache
Sur cet habit, infâme délateur,
Qui sous ses trous, ma honte à peine cache,
Tous mes cordons, toutes mes croix d'honneur !
Honneur trop lourd, non pour ma conscience,
Mais pour l'habit dont le drap s'est fendu !
Je n'aurai plus aucune révérence,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Ce vieil habit pour lequel je sanglote,
Fut trop souvent, hélas, éclaboussé,
Souvent aussi promené dans la crotte !
Vite il s'usa pour être trop brossé !
Il fallait bien enlever cette honte,
Et ce fumier sur le drap répandu !
Il va falloir essuyer ce mécompte,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Souvent aussi pour un projet injuste,
Secrètement cet habit s'est prêté !
Quoique l'on soit d'un drap souple et robuste,
On perd bientôt son lustre et sa beauté !
Peut-être encor, il serait un digne hôte,
Si tant de fois, il ne s'était vendu !
Je vais porter la peine de ma faute,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Le siècle enfin qui toutes lois transgresse,

Vient d'élever tous ces petits bourgeois !
Pour distinguer notre antique noblesse
Nous n'avions plus que l'habit d'autrefois !
Le frottement du bourgeois prolétaire
À cet état indigne l'a rendu !
On nous a fait une loi somptuaire,
Car le secret de l'étoffe est perdu !

En me voyant à nu, de près, sans masque
La foule qui naguère m'adorait,
Me raillera, si changeante et fantasque !
Quel monstre affreux ! ce noble, qu'il est laid !
Faute d'habit ! Dieu ! je me désespère !
Par de tels chiens être harcelé, mordu !
Pour son poids d'or on ne peut m'en refaire
Car le secret de l'étoffe est perdu !

Pleure, marquis, comte, baron, duc, prince,
Pleure, bientôt, tu verras sur tes os
Le vêtement d'un cuistre de province !
Tu sentiras que ça brûle le dos !
L'habit seul fait l'homme aristocratique !
Tu seras dans la foule confondu !
Plus de tailleur qui jamais t'en fabrique !
Car le secret pour toujours est perdu !

1847.

XXVII

Lay.

(Un lay qui l'est.)

Courir après la gloire,
Ce fantôme illusoire,
 Ce pic,
C'est bien follement croire
Grimper une glissoire
 À pic !
C'est nier le purgatoire
Au sein d'un consistoire
 Public !
C'est sans un vomitoire
Le mortel poison boire
 D'aspic
C'est à son auditoire
Souhaiter le déboire
 D'un tic,
Et c'est d'un géant voire
Soulever l'écritoire
 Sans cric.

XXVIII

Le monde n'est qu'un grand billard,
Où le joueur le plus habile,
Gouvernant la bille indocile
Qu'il dirige dans son écart,
Gagne l'adversaire débile.

Souvent il manque par hasard
Le coup de tous le plus facile ;
Mais si sa fortune vacille,
Soudain, le feu de son regard
La fixe et la rend immobile.

Le perdant qui grince des dents
Devant l'ennemi qui le coule
Souvent abandonne la foule ;
Jetant sa queue aux quatre vents,
Du fleuve il se livre à la houle !

La fortune de bien des gens
À cette universelle poule,
Sur le tapis hasardeux roule,
Et par d'imprévus contretemps
Dans la blouse se perd, s'écroule !

XXIX

Chanson de gabiers.

À Paul.

Joyeux matelots
Qui cherchez la dune
Au milieu des flots,
Montez dans la hune !

En montant à bord,
Vous voyez naguère,
En pleurs sur le port
Une tendre mère.

De sa faible main
Salut elle donne
À son fils marin,
Qui part, l'abandonne.

Puis dans son adieu
À la sainte Vierge
Elle fait le vœu
De brûler un cierge,

Si son pauvre fils
Sauvé de l'orage,
Revient au pays,
Revient au rivage,

Puis chaque matin
Après sa prière,

Elle dit : demain
Il verra sa mère !

Joyeux matelots
Qui cherchez la dune
Au milieu des flots,
Montez à la hune !

Puis avec un œuil
Tout mouillé de larmes,
Le marin en deuil,
Au cour plein d'alarmes,

En quittant le port,
Pour un long voyage,
Vit par le sabord
S'enfuir le rivage.

Sur le haut d'un roc
Vit sa fiancée ;
Son cour fit toc-toc :
Elle était aimée !

De l'aimer autant
Que son bon navire,
Il fit le serment !
Le navire vire !

Joyeux matelots
Qui cherchez la dune
Au milieu des flots,
Montez à la hune !

Que le bâtiment,
Couvert de sa voile
Fasse dans le vent

Bien prendre la toile !

Déployez aussi
Jusqu'à la bonnette,
Un bon vent mugit
Dans la girouette !

Le vent est parfait !
Le navire glisse ;
Du grand perroquet
Halez sur la drisse !

Et pour mieux marcher,
Que la brigantine
Qui fait tant pencher
Sur l'eau nous incline.

Bien ! tout est paré !
Et le capitaine
De joie a juré !
Il était en veine !

Et des quatre doigts
Augmentés du pouce,
Il a douze fois
Calotté le mousse !

Alors tout va bien,
C'est signe de joie
Sous son mât qui tient,
Le navire ploie !

Puisque l'officier
A, de la dunette,
Sûr de son quartier,
Braqué la lunette.

Joyeux matelots,
Qui cherchez la dune
Au milieu des flots,
Montez à la hune !

XXX

Le pouvoir maintenant regrette
Que Praslin sans être jugé
Soit mort ; car il se faisait fête
D'un procès longtemps allongé.
Dans ce moment où l'on accuse,
Il eût détourné les esprits,
Et servi par sa bonne ruse,
Eût obtenu quelques répits.
Par là prévenant l'estocade,
Qu'on se prépare à lui porter !
En cela c'était Alcibiade,
Qu'il semblait vouloir imiter ;
Paris, la France, sa banlieue,
Tournant l'œil d'un autre côté,
C'eût été la fameuse queue
De ce chien de l'antiquité !

XXXI

L'orpheline au couvent.

1

J'étais seule sur terre, encor bien jeune, hélas !
Faible fleur sans racine,
Sans appui, sans parents que je ne connus pas.
Je restais orpheline !

La mort avait frappé, comme frappe un faucheur
Aveugle et sans clémence
Ceux que Dieu me donnait pour me former le cœur,
Pour guider mon enfance !

Seule, j'allais périr, sans soutien, sans secours,
Naissante tourterelle
Sans force, en mon berceau, j'allais dormir toujours,
Car je n'avais pas d'aile !

Mais non ! sur moi veillait la triste charité ;
Sa tendresse éphémère
Allait en m'entraînant dans sa captivité
Me remplacer ma mère !

Si j'étais morte, alors ! je m'envolais au ciel,
Jouer avec les anges,
Accompagner les voix, au pied de l'Éternel,
De leurs saintes phalanges !

Mais non ! pauvre enfant seule, abandonnée aux vents,
La terre me destine,
Prévoyance bien triste, à ces sombres couvents,
Parents de l'orpheline !

Pardonnez, ô mon Dieu ! peut-être en ce moment
Que ma voix vous blasphème !
Mais hélas ! faut-il donc sans un gémissement
Perdre ce que l'on aime !

2

Sous la grille fermée,
Dans le fond du parloir,
Vivant sans être aimée,
Dans l'ennuyeux ouvroir
Ma languissante enfance
Traîna son existence,
Sans goût ni répugnance
Dans un sombre et long soir !

Quelle douleur amère
Se mêle au triste jour,
C'est en vain qu'on espère,
En ce morne séjour !
Jamais l'espoir ne germe,
Pour vous montrer un terme ;
Lorsque l'on nous enferme,
Pleurons, c'est sans retour !

Dans cet humide espace
Tout change et tout pâlit !

Le cœur brûlant s'y glace
Et le corps s'affaiblit !
Jamais on ne réclame,
Le vent éteint la flamme,
L'ennui se mêle à l'âme,
Et le jour à la nuit !
L'ombre au soleil se mêle,
L'épine à toute fleur,
La rose pâle et frêle
Végète sans couleur !
Le ciel orageux gronde,
La brume nous inonde,
Pas de voix qui réponde,
La tristesse est au cœur.

Tout faiblit, agonise
Sous un si sombre ciel,
De Dieu la sainte Église,
Saisit d'un froid mortel,
Et l'eau qui vous asperge,
L'encensoir et le cierge
La niche de la Vierge,
Tout dort avec l'autel !

Ce temps si monotone,
On le passe à souffrir,
Quand le mal abandonne,
On le passe à gémir,
Et toutes ces années
Que l'on voit ramenées,
Ainsi que leurs aînées,
On les passe à mourir !

Je végétais ainsi dans l'ombre et la tristesse !
 Je consacrais ma vie au service de Dieu !
 De mes lèvres tombaient de doux chants d'allégresse !
 En frissonnant dans le Saint lieu !
 Lorsqu'un jour, triste jour ! Je sortais de l'Église,
 On m'entoure toute surprise,
 On m'entraîne loin du couvent !
 Je traverse en courant la ville, la campagne...
 D'une jeune duchesse on me fait la compagne !
 Je suis libre comme le vent !

Mon dieu ! comme le soleil brille,
 Oh ! qu'il fait bon être sous lui !
 Plus de couvent et plus de grille !
 J'ai ma compagne pour appui !
 Il faut admirer la nature,
 Il faut sentir comme elle est pure,
 Lorsqu'on n'a jamais rien connu,
 Il faut apprendre toutes choses,
 Couleur des lys, odeur des roses,
 Avec un esprit ingénu !

Comme cette feuille est perlée,
 Sur son tissu d'un blanc satin !
 Ce sont les gouttes de rosée,
 Qu'elle aspire chaque matin !
 Tous ces oiseaux sous ce feuillage,
 L'ombre tiède des frais bocages

Les prés, les fleurs, les lacs, les champs,
Tout ce parfum que l'on respire,
Tout ce qu'ils paraissent vous dire,
Est-il préférable aux couvents ?

Au lieu de leurs sombres arcades,
Du bruit monotone des pleurs,
J'ai le murmure des cascades,
J'ai l'ombre des arbres en fleurs !
Le soleil en feu qui m'inonde,
Le transparent miroir de l'onde,
Tout cela ne vaut-il pas mieux ?
Pour prier Dieu qui se révèle,
Au lieu de l'étroite chapelle,
J'ai la voûte immense des Cieux !

Et puis ma compagne est si bonne !
Je lui suis une tendre sœur !
Quoique je ne sois pas baronne,
Nous n'avons qu'un même cœur !
Sa mère d'un doux nom m'appelle,
Ma fille ! oh ! je la trouve belle !
Les anges viennent ici-bas !
Je veux lui faire ma prière !
Je veux le soir sur la poussière
Baiser la trace de ses pas !

J'aurais traîné mon existence
Sur les pierres de ce couvent !
Conduite par la Providence,
Elle est venue ! il était temps !
Bientôt, oh ! je me le figure,
J'aurais transformé ma nature
Pour ces natures de douleur !
Ô mes oiseaux, mes fleurs, ma terre,

Mes chants, mon lac, ma sœur, ma mère !
J'ai repris la vie au bonheur !

5

L'hiver ! c'était l'hiver ! dans la bruyante ville,
Quand tout resplendissait de lumière et de bruit,
Quand tout était rempli d'un parfum que distille,
La fleur que l'art dérobe à la glace indocile,
Quand le jour était dans la nuit !

Quand nous nous revêtions de la blanche toilette,
Pour ces bals enivrants que la foule encombraït,
Lorsque longtemps avant, l'attente de la fête,
Faisait tourbillonner notre sang, notre tête,
Tant le plaisir nous transportait !

C'était là le bonheur ! les bals, les chants, la danse !
Ces tourbillons sans fin toujours plus délirants !
L'orchestre qui tantôt mollement vous balance,
Et tantôt vous enlève en sa vive cadence,
De ses sons pressés, haletants !

Tout ce bruit, ce parfum, ce plaisir ! quel spectacle !
Sentir trembler son cœur d'un frisson inconnu,
Chercher à deviner quel trop secret oracle
Vient lui parler tout bas ! ah ! pourquoi ce miracle,
L'ai-je si longtemps méconnu !

Pourquoi loin de ces bals, des danses, de la fête,
Passer des jours obscurs à veiller et souffrir,
Et pourquoi, du bonheur alors qu'on est au faîte,
Un vertige bien doux ne prend-il pas la tête :

Pour en tomber ! et puis mourir !

6

Enfin l'âge avançait ! De ma noble compagne,
L'amour bientôt remplit le cœur fait pour aimer !
Heureux ! trois fois heureux ! cet amant qui le gagne,
 Bienheureux qui put l'enflammer !
Dans les salons brillants que le bonheur décore,
 Des bals retentirent encore
 De leur tourbillon décevant !
Et puis tout s'éteignit ! l'amour de mon amie,
Mon bonheur ! on n'avait plus besoin de ma vie !
 Morte ! Je rentrais au couvent !!

7

Avez-vous bien compris dans vos jours de douleur,
 Tout ce qu'est la tristesse !
Ce qu'est ce souvenir qui mêle son bonheur
 Aux pleurs de la jeunesse !

Il s'approche de vous comme un doux avenir,
 Vous tire par la manche,
Vous sourit, et pourtant ce n'est qu'un souvenir,
 Qui sur nos fronts se penche !

J'étais jeune et bien jeune ! au sein d'un monde d'or
 Je m'avançais sans crainte,
Il faut y renoncer, le perdre ! plus encor !
 Y renoncer sans plainte !

Jeune ! oh ! je le savais ! belles de douces voix,
Des voix de jeunes hommes,
Au sein de tous les bals, au fond de tous les bois
Chantent ce que nous sommes !

Quoi ! malgré mes douleurs, mes peines, mes ennuis,
Mon funèbre délire,
Ceux qui font mon malheur ! pendant mes longues nuits,
Je ne puis les maudire !

Croyez-vous, malheureux ! que l'on n'ait pas un cœur,
Que l'on n'ait rien dans l'âme !
Qu'on puisse sans envie assister au bonheur !
Que l'on ne soit pas femme !

Je n'étais près de vous ! au sein de vos salons
Qu'une vaine poupée !
Pour votre fille un jeu, jeu de toutes saisons,
Elle s'est amusée !

Amusée avec moi ! maintenant que l'hymen
Avec l'amour l'entraîne !
Vous m'avez à sortir insecte de la main !
Oui ! je vois que je gêne !

Ô nobles ! dont l'argent crut payer quelque jour
Un plaisir éphémère !
Vous n'avez pas senti que j'allais sans retour
Laisser une autre mère !

Que dans ces tristes lieux, pleins d'angoisse, de croix !
Où l'horreur me confîne !
J'allais abandonnée, une seconde fois
Me trouver orpheline.

Que mon cœur qui comprit, tranquille en l'avenir

Ces plaisirs pleins de charmes,
En songeant au bonheur qu'il ne peut plus sentir !
Va s'abreuver de larmes !

Je vivais triste, avant que votre cruauté
M'arrachât à mon cloître,
Après tout ce plaisir que par vous j'ai goûté,
Mon malheur va s'accroître !

Je vais jusqu'à la mort au milieu des douleurs
Y végéter sans cesse,
Je n'aurai plus des yeux que pour verser des pleurs,
Qu'un cœur pour la tristesse !

Ô nobles ! certain jour, vous eûtes pitié
De mon obscure vie.
Je sais ce qu'elle vaut ! De notre amitié
Oh ! je vous remercie !

Oh ! mon Dieu, qui pourrait me rendre à l'univers
Et me rendre à sa joie
À tous ses paradis, ses anges, ses concerts !
Que mon âme s'y noie !

Mais non ! il faut pleurer, sans pitié souffrir,
Souffrir sans espérance !
Pour moi, sous ces arceaux où je devrai mourir,
L'éternité commence !

Adieu, mon si beau lac, son ombrage enchanteur,
Et sa verte parure,

L'humidité suffit pour me ternir le cœur,
Me flétrir la figure !

Adieu, mon si bel arbre, et mon brillant soleil,
Et ses astres sans nombre,
Je n'aurai plus besoin de ton regard vermeil,
Il ne faut que de l'ombre !

J'étais seule sur terre, où je ne vivais pas,
Faible fleur sans racine,
Et des nobles cruels, que je connus, hélas !
M'ont refaite orpheline !

XXXII

Le chien fidèle aboie^[1] :
Dans l'eau précipité,
Un pauvre enfant se noie^[2] :
Bientôt à son côté,
Le chien saisit sa proie
Avec avidité !
Et quoique son flanc ploie
Sous ce poids respecté,
À sa mère avec joie
Vivant il l'a porté !
Le chien fidèle aboye ;
Par la mère flatté !

1. [↑] NOTE DE WIKISOURCE : *aboye* corrigé en *aboie*.

2. [↑] NOTE DE WIKISOURCE : *noye* corrigé en *noie*.

XXVI

La Mort.

Sonnet.

Dans ce pauvre village où la vie est amère,
Le triste champ de mort, à l'aspect maladif,
Vient étaler les pleurs du cyprès et de l'if
À l'âme du passant qui pâlit et se serre !

Là, point de ces tombeaux, au chapiteau plaintif,
Où des riches s'endort la gloire mensongère,
Mais de fragiles croix, indice si naïf
De l'endroit où du pauvre a fini la misère !

À la ville où toujours pétille le plaisir,
Où l'abondance obvie au plus simple désir,
La mort n'est certes pas la fin d'un esclavage !

Mais au triste village, où gît l'accablement,
Oh ! la mort ne saurait venir trop promptement !...
Et pourtant à la ville, on meurt comme au village !

XXXIV

Le Koran.

bismillabi rapmani'rrabim.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux !

AL Koran.

Vous tous qui craignez Dieu que Mohammed annonce,
Qui ne vous bornez pas à vivre en Musulman,
Qui prononcez son nom comme il veut qu'on prononce,
Et l'honorez en vrai croyant,
Allah !

Qui fidèles aux lois que le Koran enseigne,
Parlant au côté droit, à tout homme, en tout lieu,
Avez hautement dit, pour la fin qu'on le craigne,
Il n'est de dieu si ce n'est Dieu,
Allah !

Qui toujours évitant la mauvaise parole
Avez dans vos discours gardé l'honnêteté,
Au pauvre avez donné l'aumône qui console,
En respectant sa pauvreté !
Allah !

Qui calmant l'appétit de la concupiscence,
À vos femmes avez su borner vos désirs,
Ou seule à cette esclave acquise par la lance,
Ou par l'argent : pour vos plaisirs,
Allah !

Qui près de la citerne, au désert, sous l'arèque,
Sans jamais regarder vers un autre côté,

Vous êtes tournés vers la Kebla de La Mecque,
Priant avec humilité,
Allah !

Qui laissant aux méchants nommer de noms de femme,
Les anges, en trouvant l'autre monde incertain,
Avez foi dans sa vie, et jamais, chose infâme,
N'avez osé boire du vin,
Allah !

Qui lorsque les méchants courent vers la Géhenne,
Où sans cesse ils mordront le revers de leur main,
Dans la foi du Seigneur, comme un énerghumène,
Avez pris un autre chemin,
Allah !

Sans crainte vous verrez, sur vous, s'avancer l'Heure,
Vous comprendrez que c'est la fin de votre exil,
Et vous retrouverez dans la haute demeure,
Gabriel, Michel, Asraïl ;
Allah !

Vous jouirez de Dieu, dans le ciel, sans étoile,
Sans crainte de mourir, plus rapprochés qu'un arc ;
Vous pourrez l'admirer sans nuage et sans voile,
Divinement assis sur l'Arch ;
Allah !

Là, dans les deux jardins, près des deux sources vives,
Ornés de deux bosquets, dont la feuille bruit,
Vous goûterez, de Dieu les éternels convives,
Deux espèces de chaque fruit ;
Allah !

Là, le bonheur est double, à l'abri du tonnerre,
De la terre et du ciel les plaisirs sont à vous,

L'un des fruits offrira le parfum de la terre,
L'autre du ciel, parfum plus doux !
Allah !

Encore ! — délivrés des peines de ce monde,
Quand vous vous chanterez que le Seigneur est beau,
On fera parmi vous circuler à la ronde,
La coupe prise aux sources d'eau.
Allah !

Encore ! la douce vierge, au sein blanc comme neige,
Aux yeux grands, aux yeux noirs, à l'éternel souris,
Offrira le plaisir, plaisir sans sacrilège,
Sans cesse chaste houris !
Allah !

Plus Belle en sa beauté qu'une belle spelonque,
De son regard modeste, à jamais virginal,
De son teint brillant comme une perle ou sa conque,
De son beau corps presque idéal,
Allah !

Le fidèle, en les cieux aura la jouissance,
Et vivant d'un bonheur plus senti chaque jour,
Il sera nonchalant de cette nonchalance
Qui va si bien au pur amour !
Allah !

Près des brunes houris, sur des tapis de soie
Du parfum de l'ombrage, embaumés et couverts,
D'un éternel plaisir, en savourant la joie,
La tête sur des coussins verts,
Allah !

Leurs époux couleront au sein de la jeunesse,
Des jours tissés d'or fin, comme leur éventail,

Aspirant le plaisir que procure sans cesse
La vierge aux lèvres de corail !
Allah !

Ils pourront approcher la vierge transparente,
Sans craindre pour l'amour de jamais se blaser,
Car la virginité toujours est renaissante
Dans le plaisir, sous le baiser !
Allah !

XXXV

*Là seront de jeunes vierges, au regard
modeste que n'a jamais touchées ni
homme, ni génie.*

AL Koran. Chap. LV. V. 56.

Sonnet.

On voit dans le Koran de superbes tirades,
Où Mahomet promet au croyant délecté,
Dans le ciel, des houris, plus belles que grenades
Et d'un parfum plus pur que ce fruit enchanté !

Le ciel ne donna pas à ces peuples nomades
Des femmes aux yeux doux, à la tendre beauté ;
Comme un bonheur nouveau, Dieu montre à ces peuplades,
Les vierges et l'amour, prix de leur piété !

Pour nous, pour ce bonheur auquel il nous convie,
Dieu ne nous offre pas en l'éternelle vie
Des vierges pour couler des jours d'or et de miel ;

Plus heureux qu'un croyant qui trop longtemps espère,
Nous avons nos houris, nos vierges sur la terre !
À quoi servirait-il de s'envoler au ciel !

XXXVI

Chatterton.

Le Quaker, du haut de l'escalier :
L'a-t-elle vu mourir ? L'a-t-elle vu ?
.
John Bell, avec épouvante :
Eh bien ! eh bien ! Kitty, Kitty ! qu'avez-vous ?
Chatterton, act. 3 scène 9.
Alfred de Vigny.

Sonnet.

Toi, qui voulus en vain soulager ces douleurs,
Verse, grave Quaker, ta prière et tes pleurs !

Kitty Bell a souffert et Kitty Bell est morte
Elle était femme et faible, et pour son pauvre corps,
L'amour était trop vif, son âme était trop forte ;
Mais chaste, Kitty Bell a fini sans remords !
À ses enfants aimés abandonnant sa vie,
N'ayant que leurs chansons pour chants de troubadour,
À l'amour maternel elle bornait l'amour ;
D'autres pensers jamais elle ne fut suivie !

Toi, qui voulus en vain soulager ces douleurs,
Verse, grave Quaker, ta prière et tes pleurs !

Mère, elle fut amante ; à l'amour maternelle,
Qu'elle para dès lors de brûlantes couleurs,
Elle unit l'autre amour, comme une seconde aile,
Mais pour voler, hélas ! vers le champ des douleurs !
Chatterton était pauvre, et sa tête affamée

Se teignait du reflet du feu sacré, divin,
Dont l'éclat passager s'éteint le lendemain,
Mais qui donne à l'amour son essence enflammée,

Toi, qui voulus en vain soulager ces douleurs,
Verse, grave Quaker, ta prière et tes pleurs !

Il était jeune encor ! mais les promptes années
Au matin triste, au jour d'ennui, de désespoir,
Pour lui se mesuraient au nombre des pensées,
Accablantes au cœur, qui n'avaient pas de soir !
Son vers, grave et profond, travaillait en sa tête
Pour lui donner le pain, gagné par sa sueur !
Il aima Kitty Bell ! par la mort, en son cœur
Il éteignit l'amour et l'âme du poète !

Toi, qui voulus en vain soulager ces douleurs,
Verse, grave Quaker, ta prière et tes pleurs !

Chatterton ! Kitty Bell ! La même poésie
Avait frappé vos cœurs de ces brûlants amours !
La mort les a faits purs ! Elle s'en est saisie !
Ce que saisit la mort est fini pour toujours !
Ils s'aimèrent tous deux sans jamais s'en instruire,
Ils souffraient en silence, ils souffraient sans remords !
Un seul instant tous deux, ils purent se le dire !...
Doux moment... ! mais ce fut le moment de la mort !

XXXVII

L'hôpital.

Sonnet.

L'hôpital ! sombre mot qui renferme malheurs !
Cercueil universel où honteuse et souffrante,
La misère roulant sur la rapide pente,
Dans la mort qui la guette enterre ses douleurs !

Là l'égalité règne, et la tête savante,
Vient avec l'ignorant mêler ses doctes pleurs !
On n'est qu'un numéro, dans la salle d'attente !
On n'attend pas longtemps les ensevelisseurs !!

Là, de cruels tourments savent déchirer l'âme,
De l'homme, de l'enfant, du vieillard, de la femme ;
Là, jamais de répit ! jamais le mal ne dort !

Plus de nuit, plus de jour ! éternelle insomnie !
Éternelle souffrance ! éternelle agonie !...
Quand le sommeil vous prend, c'est celui de la mort !

XXXVIII

La Lune.

Sonnet.

Bien des gens en ce monde ont une humeur byzarre,
Et dont on cherche en vain la cause et le secret ;
Sans qu'on sache pourquoi, leur esprit douceret
En un instant hargneux, coléreux se déclare ;

L'un défend une chose, et puis il la permet ;
L'autre Anglais le matin, le soir se fait Tartare
L'un à l'esprit posé devient brouillon, distrait,
L'autre, grand orateur, est muet à la barre ;

L'un change d'habitude aussitôt déjeuner ;
Et l'autre pour le faire attend après dîner ;
Avare, celui-ci prodigue sa fortune ;

L'un progressiste à fond tourne aux conservateurs ;
D'où viennent les reflux et flux de ces humeurs ?
Comme ceux de la mer, n'est-ce pas de la lune ?

XXXIX

L'adieu à une dame.

Sonnet imité de Lord Byron.

Lorsqu'Adam fut chassé de l'Éden enchanteur,
Il s'arrêta devant son entrée interdite,
Puis il maudit son sort, sa faiblesse séduite :
Ce qu'il voyait alors pressentait le malheur.

En promenant au loin sa misère et sa fuite,
Il apprit à porter son fardeau de douleur !
Il soupire un instant, puis il vit et s'agite :
Le mouvement pour lui devient consolateur !...

Vous, dont je n'aurai plus ni l'amour, ni les charmes,
Tel serai-je ! avec vous, je n'avais que des larmes,
Pour ce que je connus, je n'avais que soupirs !

Sans doute, en mon ciel, je me ferai plus sage ;
De la tentation je fuirai le naufrage !...
Pourtant je ne puis voir mon Éden sans désirs !

XL

*Pecator videbitet irasetur, dentibus suis
fremet et tabascet !*

Ps : III.

Sonnet.

Herminie, Herminie ! ^[1] oui, ton cœur est bien tendre ;
Sur terre où l'homme doit sans repos ni sommeil
Combattre, auprès de toi, sous ton regard vermeil,
Je vivrais, calme heureux, si je voulais l'entendre ;

Bien doux est ton amour, bien doux est ton conseil ;
Tu serais mon bon ange, et tu voudrais une prendre
Sous ta garde, Herminie ! et tu voudrais me rendre
Heureux comme l'oiseau, qui s'échauffe au soleil !

L'ange gardien que Dieu nous donna dans ce monde,
À travers les écueils nous guide et nous seconde ;
Ici-bas, notre enfer ! le paradis, au ciel !

Tu me mettrais, amie, à l'abri du tonnerre,
Avec toi, je ferais mon Éden de la terre...
Mais au moment suprême, irais-je vers le ciel ?

1. [↑] Est restitué le début du vers d'origine, dont la correction au-dessus a été barrée par Jules Verne dans la table des matières [Note Wikisource]

XLI

Le Jeudi saint à Ténèbres.

Plorans ploravit in nocte.

J'aime d'un amour saint l'immense cathédrale
Qui porte fièrement sa tête colossale,
Lève sa tour altière où la cloche se plaint,
Et fait frissonner l'air sous son marteau d'airain.
Surtout au crépuscule à ces heures funèbres,
Lorsque le Jeudi saint nous appelle à Ténèbres,
Où la nuit veut en vain, en doublant ses vapeurs
Enchaîner en son sein le grand jour des douleurs,
Où l'âme plus chagrine, et plus mélancolique,
Pressent dans la nature un spectacle tragique,
J'aime à venir entendre au temple triste et noir
Les chants, les cris, les pleurs de l'office du soir.

Tout est regret ! la lune à peine entr'ouvre l'ombre
Jetant un vain regard sur la terre trop sombre ;
Elle en comprend le crime et se revêt de deuil ;
Puis un instant, du ciel demeurant sur le seuil,
Craignant d'en dissiper la ténébreuse teinte,
Elle fuit ; pâlit ; meurt, comme une langue éteinte !
Dans ces nuits de douleur, la tristesse est au ciel,
Le remords sur la terre, et dans l'âme le fiel :
tout gémit, et tout pleure ; en l'univers fixée,
La mort entoure tout de sa froide pensée !

Implorant le seigneur de ses géantes tours,
Élevant jusqu'à lui ses bras larges et lourds,
Le temple se demande, enfin si le silence
Des jours longs, éternels, pour la terre commence

S'il lui faut abaisser devant Dieu qui punit
Sa fierté de marbre, et son orgueil de granit !
À la voir, en la nuit, indécise et sans forme,
De loin, on la prendrait pour un nuage énorme
Qui des pieds, de la tête, à la fois arrêté
Vient confondre la terre avec l'immensité !
On ne distingue plus ces guirlandes de lierre,
Qu'une savante main a brodé sur la pierre,
Ces bas-reliefs fouillés avec science et goût
Dans ce roc entassé qui se tient tout debout !
Ces fleurs, et ces festons, ces crosses naturelles
Qui semblent recouvrir le temple de dentelles,
Et ces monstres empreints de rude cruauté
Se penchant sur l'abyme en toute sûreté.
Non ; pour les admirer alors l'heure est trop brune,
À peine par instants en saisit-on quelque'une,
Quand parfois scintillant sous un pâle reflet,
Elles vacillent comme une flamme au soufflet.
Pour le jour de douleur que la tardive aurore
Du matin souffreteux avec peine évapore,
Qui du Sauveur a vu clouer le saint cercueil,
Le ciel veut mettre un crêpe à la nature en deuil.

Cependant l'aigre son de la grêle crécelle
Au temple noir le soir de son cri nous appelle ;
La cloche ne peut plus soupirer dans les tours
De crainte de troubler la brume de ces jours ;
À ses bruits les plus sourds, à ses glas les plus sombres,
Répondant dans la nuit tressailliraient les ombres.
Triste, vide, en son sein, pour quelque temps encor
Sur le morne battant le temps fuit et s'endort.

La foule en noirs manteaux, en brune houppelande,
Que le zèle divin à Ténèbres demande,
Sur les pavés brumeux que lustre le verglas,

S'avance en appuyant soigneusement son pas ;
À la voir se roulant en silence en la rue,
Au moment où la nuit sur elle est suspendue,
Où l'œil ne peut plus voir que contours indécis
Qui se fondent ensemble en la nuit obscurcis,
Vous diriez dans son lit un fleuve qui déroule
Sans bruit les noirs replis de sa lugubre houle,
Ou bien dans le brouillard un immense serpent
Qui traîne ses anneaux et s'avance en rampant !

De moments en moments, la stridente crécelle,
Dans le silence élève un cri lugubre et grêle ;
Comme un vaste troupeau qu'on renferme au bercail,
La foule disparaît sous le vaste portail.

Quels murs tout délabrés ! quel autel sans dorure,
Dépouillé d'ornements, chandeliers, garniture !
On reconnaît en lui la forme du tombeau !
Mais la tombe elle aussi représente un berceau !
Triste rapprochement ! le sacré tabernacle
Éternellement où vit l'Éternel miracle,
Vide comme un ciboire en entier consommé,
Laisse sa porte ouverte ! à l'entrée, incliné,
Le crucifix s'abaisse, étonné ! cherche encore
La relique sacrée où le Christ s'incorpore !

Oui, oui, le Christ est mort, et ce solennel jour
N'est pas de ses douleurs seulement le retour !
Le divin tabernacle où sa vertu réside
Pour toute âme chrétienne en ce moment est vide !
Il est mort, il est mort, et de sa passion
Le crime rejaillit sur la communion !
Pleurez, pleurez, Chrétiens ; en votre âme fidèle,
L'hostie est morte, hélas ! Le Christ fut mort comme elle !

Cependant de l'office, on entonne les chants,

Tantôt pleins de reproches, ou bien tristes, touchants !
Un office des morts ! — avec la fin du Psaume
Comme au souffle mortel d'un magique fantôme,
Sur le chandelier jaune, aux quinze feux, s'éteint
Un cierge, de la mort symbole trop certain !
L'obscurité s'accroît s'accumule en l'Église ;

Parfois entre deux chants, la sibilante bise
S'engouffre, siffle et gronde à travers les vitraux,
Les fait trembler, grincer. Des frêles chapiteaux
L'acanthé si mobile, agitée et tremblante,
Semble animer sa pierre, et feuille renaissante,
Fait entendre parfois l'osseux bruissement
Du cyprès et de l'if sous le souffle du vent,
Et vient accompagner de ses accords funèbres,
Les pleurs, les grincements, les plaintes de Ténèbres.
Le cœur se sent tout froid, la bise du dehors
Le serre et le contraint comme en de long remords.
Et puis l'orgue reprend, et son bruit qui résonne,
Sous les arceaux brunis s'engouffre, éclate et tonne ;
Les efforts haletants repoussent de son sein
Poitrine de géant, son haleine d'airain.
L'Église s'en emplit, répète son tonnerre ;
On dirait par instants un tremblement de terre ;
Le pilier a gémi, l'ogive en a sauté,
La voûte a retenti dans son obscurité ;
Dans le haut de la tour ou l'écho le répète,
Le saisit, le quintuple, en fait une tempête,
Redoublant son effort, le géant tourmenté
Jette la note énorme, et l'accord indompté,
Puis s'arrête. Le son quelques moments encore,
Se roule, se resserre en la voûte sonore ;
Ce n'est plus ce tonnerre, excitant les échos,
C'est un bruit plus posé, qui résonne en repos !
En diminuant, il s'enfuit doux et tranquille,
Plane un instant encore sur la foule servile,

Rampe autour de l'autel, et se refoule au Chœur...
Le silence reprend et le dernier bruit meurt.

L'antienne se dit ; le triangle de flamme
Qui monte, et qui s'éteint, comme s'éteint une âme,
Resserre les anneaux de son serpent de feux,
Et les psaumes sacrés se resserrent comme eux.

Entendez ! Entendez ! la chapelle gothique,
Écoute en frémissant comme une autre musique.
Les accords en sont doux ; bien loin de ces accents
Qui naguère versaient leurs épouvantements ;
Le son mélancolique a des notes moins graves
L'orgue semble pleurer sur les tristes octaves.
Tout pénètre dans l'âme et la rend toute en pleurs !
Fidèles, écoutez ! c'est le chant des douleurs.

On croit voir entonnant la sombre Litanie
Aux portes de Sion l'inspiré Jérémie ;
Il pleure sur sa ville, et sa dolente voix
Ne fut comprise ni des peuples, ni des rois !
Non ! Non ! Jérusalem était fière et damnée ;
Elle ne pouvait plus saintement ramenée,
Rendre grâce à son Dieu, propice, patient,
Qui l'attendait encor ! pleurait en l'attendant !
Tu ris, Jérusalem ! Ah ! pleure sur toi-même,
Ta bouche impure, hélas ! un nom sacré blasphème !
Change, Jérusalem, l'heure de la douleur
Arrive ! Tourner-toi, Sion, vers ton Seigneur !

Et le peuple priait, et sa tête courbée
Demandait grâce encor ! La note dérobée
S'envolait emportant la prière en les Cieux ;
L'octave gémissait, pleurait d'un œil pieux ;
L'orgue le renvoyait à la voûte hautaine,
La voûte le disait à la tour plus prochaine

De Dieu, la tour à l'ombre, et l'ombre dans le ciel,
Et le ciel la versait au sein de l'Éternel !

Ces cathédrales qui soulèvent les nuages,
Entassements créés à vaste renfort d'âges,
Ces temples si massifs aux prodigieuses tours,
À la tête effrayante, aux pieds larges et lourds,
Aux niches, cavités, réceptacles sans nombre,
À l'ogive légère, en dentelle, sans ombre !
Cette masse multiple arrachée aux grande monts
Qui pourrait écraser des villes dans ses bonds,
Ce grandiose d'art qu'on ne retrouve guère
Que pour Dieu, n'est pourtant qu'un abri de prière ;
Mais la voix du mortel qui supplie et gémit
A pour monter au ciel une échelle en granit !

Le saint office du soir se poursuit et s'avance ;
Le peuple de sa tête, en faisant pénitence,
A frappé quatre fois du temple le pavé,
Et quatre fois en pleurs s'est aussi relevé !
Le chandelier s'éteint ; sa branche supérieure
Seule a gardé son cierge ; en la sainte demeure,
Sa clarté vacillante apparaît comme un œuil
Lumineux qui regarde, hélas ! leur de deuil ;
Puis derrière l'autel, cachant sa solitude,
Le cierge disparaît ; dans une humble attitude,
Le peuple neuf fois chante un Kyrie eleison ;
Puis du miserere s'entend le triste son
Comme un chuchotement de sépulcre et de tombe ;
Tout se tait et tout meurt ! le silence retombe !
Tout à coup au milieu de la glaciale nuit
Bourdonne et retentit un remûement, un bruit !
Le cierge a rapporté sa lugubre lumière ;
Il s'éteint ! de l'office il finit la prière !

Le peuple disparaît dans le linceul du soir ;
Le temple s'est fermé !... plus rien ! rien !... tout est noir !

XLII

Madame C..... !

*Savez-vous quelle est l'incarnation la plus fidèle
du diable sur la terre ? — Vous me répondrez tel
inquisiteur ! tel jésuite ! — eh bien, non ! c'est une
jésuitesse.*

*(Le prêtre, la femme, la famille)
Michelet*

1.

Ô Muse, je t'implore, — et pourtant je puis craindre
Que ta voix se refuse à venir m'inspirer —
Et je ne voudrais pas — dieu le sait — te contraindre ;
Il ne faut aujourd'hui, ni rire, ni pleurer ;
C'est un monstre vivant que je vais ici peindre,
Afin que l'univers puisse enfin l'abhorrer !

2.

Ô divine Clio, la muse de l'histoire,
Oui, — c'est toi que j'appelle et prie au fond du cœur !
— J'ai confiance en toi. — Qu'elle soit blanche ou noire,
Cette narration, ton accent est vainqueur ;
Les plus récalcitrants seront forcés de croire
Sa noirceur, si noire est, — si blanche, sa blancheur !

3.

Je t'invoque aussi toi, déesse Cloacine !!
Le choix de mon sujet m'y pousse et détermine,

Car comme dit jadis l'esclave de Lycus —
Brocanteur des beautés, — nommé Syncerastus,
Dans une verte pièce où Plaute turlupine,
Neque tam luteus, tam cæno conlitus !^[1]

4.

Oh ! descendez sur moi — S'il est vrai que l'on aime,
Alors que l'on est Dieu, que l'on domine au ciel,
Que l'on règne sur l'onde, et qu'on commande même
Aux égouts, — s'il est vrai, dis-je, sur son autel
Que l'on désire voir — jouissance suprême ! —
Immoler ceux que l'on chérit comme un soleil !

5.

Ô Déesses, à vous, je promets et je jure,
— À Clio, d'immoler d'un cœur saint, pur et franc,
Cet illustre Monsieur, l'historien Lefranc !
— Puis, à toi, Cloacine, à toi qui nous épure,
De tuer sur l'autel où finit la torture
Humaine, ce D..... ton cousin odorant !

6.

Nantes est la ville où le soleil a vu naître
Ce monstre que je vais, et de tout mon pouvoir —
Inspiré de Clio —, vous faire bien connaître ;
Je veux que ce récit pour vous soit un miroir,
Et que l'original vous y puisse apparaître !
Que vous disiez — c'est lui ! — si vous pouvez le voir.

7.

Donc, ce monstre naissait, — il est soixante quatre
Ans, à peu près — Pourquoi quelque fort patagon
Ne s'est-il pas trouvé, quand naissait cet emplâtre,
Afin de l'assommer, le battre comme plâtre !!
— Oui, sa mère eut l'envie infâme d'un dragon,
Étant enceinte, — ou de vinaigre à l'estragon !!!

8.

Bref, pas de patagon — et comme à l'ordinaire
L'enfant poussa, grandit : comme pousse un enfant,
— Apprit son oraison, et son abécédaire —
Il ne se passa rien de grave, d'important —
Il vivait, il faisait tout ce que l'on voit faire
Aux petits, — ceux de l'homme et ceux de l'éléphant.

9.

Mais son sexe ? — Quel est-il ? — Vous oubliez son sexe,
Me direz-vous ? — Son sexe, est-il blanc, est-il noir ?
Car nous ne pourrons pas pour lui nous émouvoir,
Si nous l'ignorons ! — Ah ! qu'un accent circonflexe
S'oublie ! eh bien ! mon dieu ! quelque instant, cela vexe !
Et c'est tout, — mais le sexe, il faut bien le savoir !

10.

Son sexe ! son... ah ! diable ! — au fond d'un précipice,
Vous me précipitez ! — Si ma belle lectrice
Y tient, je serais dans la désolation
De lui refuser, — mais me rendre à son caprice,
C'est vraiment me mettre en fausse position !
— Et c'est se jeter dans la gueule du lion ! —

11.

Car, si je le disais, je ne serais qu'un pleutre,
— Un homme sans aveu, sans honneur et sans foi !
— Indigne de porter aucun chapeau de feutre,
— De faire un député — de servir sous un roi. —
Je tairai son sexe, — il n'est pas de bon aloi —
Et puis "monstrum", un monstre, en latin est du neutre !

12.

Avec l'âge, il gagnait en vices, en hauteur ;
Et la méchanceté, la cousine du crime,
Égala, surpassa de sa vile laideur
Tout ce qu'on peut voir de plus jésuitissime,
— Et son esprit hideux, contrefait, cacochyme,
N'inspira bientôt que le dégoût et l'horreur !

13.

Je vous dis maintenant que c'était une femme ! —
J'aurai le cœur plus net — J'en demande pardon,
Mais l'histoire avant tout — Quoique de la belle âme,
— De l'âme avec laquelle une vierge s'enflamme,
Le ciel lui fit hélas ! l'hétéroclite don,
Près du sexe, elle était comme un croquelardon !

14.

Dieu fait bien ce qu'il fait, dit le bon Lafontaine —
Sans scruter la grandeur de ses vastes desseins,
Dit la religion — courbons-nous sous ses mains
Bienfaisantes — Demandez ce qu'il fait qu'il amène
Le melon sur la terre et le gland sur le chêne !

— Sans raisonner, dormons sur nos doux traversins.

15.

Peste ! — sans raisonner ! — Contre ce je proteste —
Pourquoi vouloir en nous éteindre le flambeau
De la raison ? — au fond de la nuit du tombeau,
Enterrer notre esprit ! — Ce serait indigeste !
— Vraiment, parbleu ! sambleu ! vous me le donnez beau !
Et je redis encore comme en commençant : — Peste !

16.

Dieu fait bien ce qu'il fait ! — La femme parmi nous
Est le but vers lequel notre amour, notre vie,
Doivent toujours tourner leurs efforts ! — à genoux
La femme — ange du ciel — devrait être suivie —
Notre âme à sa bonté devrait être ravie.
Et près d'elle, mourir serait un sort trop doux !

17.

Dieu fait bien ce qu'il fait ! — alors que sa main donne
Au monstre dont l'âme est plus noire que le corps,
L'habit du sexe qui de douceur se couronne !
— La femme devient ange à force d'être bonne !
— Lui, lui ! n'a plus pour cœur qu'un morceau de remords !
— Oui ! par instants, le ciel peut avoir quelques torts !

18.

Enfin, elle était femme — il faut la prendre telle !
— À sa naissance, si quelque soleil a lui,
Qu'il rougisse à présent ! — qu'un instant il se cèle !

— Mais non — il reste — Dieu se rit de notre ennui !
— Continuons l'histoire authentique et fidèle
— Sans lui — de ce *monstrum, horrendum, ingens cui...* !^[2]

19.

Elle grandit — d'enfant laid, — elle devint fille —
De fille, demoiselle — et puis — je n'en sais rien !
Où peut-elle arriver ? — bah ! de fil en aiguille,
— Elle devient madame — et dans le beau lien
De l'hymen, se prend les pieds — elle s'entortille,
— Passe à l'état d'un meuble avec un paroissien !

20.

C'était un bien digne homme — et je ne puis comprendre
Comment il se greffa sur un tel églantier !
— Ce fut un bon mari — c'est justice lui rendre —
J'aurais aimé bien mieux au haut d'un châtaignier,
Un beau dimanche, après la grand'messe — me pendre,
— Me faire décrotteur dans la maison Fourier.

21.

Que de l'épouser ! Bien — de ce tendre ménage,
De ce barroque hymen, — de ce triste greffage,
— Pas de fruits que je sache — et j'en suis très certain !
— Le mari se montra-t-il à ce point si sage ?
— Je le concevrais — à moins d'être sacristain,
Je n'aurais pas voulu même baiser sa main !

22.

Du reste — c'est heureux ! — Car de cette mégère,
Les enfants, sans aucun doute, auraient hérité !
— Ils en auraient reçu ce charmant caractère
Tout plein de ridicule et de grossièreté !
C'est heureux ! très heureux ! — qu'on juge par la mère
Ce qu'aurait été, grand Dieu ! sa postérité !

23.

Cette femme — elle était bigote, mais bigote,
Qu'elle usait par an deux chaises, un escabeau !
Qu'elle eût vendu jusqu'à... qu'à son dernier chicot,
Pour sa place à l'Église ; — et même la culotte
De son pauvre mari — Elle l'eût fait capot ! —
Dieu vous sauve à jamais de pareille dévote !

24.

Et son curé ! — vraiment, c'est l'enfant adoré !
— Quel homme ! — N'est-ce pas ? — c'est un homme céleste !
— Et quel esprit lettré ! — pourtant qu'il est modeste ! —
Douce âme ! — bon pasteur ! — Son sermon a duré
Trois heures ! — c'était beau — quel sermon ! sur l'inceste !
— Curé par-ci, curé par-là ! — que de curé !

25.

Ses amis — jugez-en — la disaient bonne, fine,
Superfine — grand dieu ! — lui trouvaient — quelle horreur !
De l'esprit ! — Son mari n'était point Jean Farine —
Au contraire ! — en bons mots il avait du bonheur —
C'était spirituel — Sa femme à la sourdine
Les prenait, s'en paraît sans reproche et sans peur !

26.

Dans ces habits de paon — sans qu'on en fît justice —
Elle se pavanait — mais sa société —
Il faut le dire — était d'une stupidité
Désespérante — près de cette usurpatrice —
Ses amis devaient bien avoir la jaunisse, —
Sachant seulement dire un bénédicité !

27.

Oui — ces amitiés-là — que trop souvent l'on trouve,
Sont des liens bâtards, ne donnant que des fruits
Illégitimes — que l'homme d'honneur réprouve !
— Machine à calomnie, et semblable à la louve,
Qui s'élance et dévore au sein des noires nuits, —
Cette société mord, voilà ses produits !

28.

Bien instruits à cet art si pervers — si subtile —
Élèves assidus de l'assassin Basyle,
Du monstre les amis, vivement stimulés,
Pour ce métier affreux secrètement zélés,
Lançaient leurs traits mortels — paroles d'Évangile —
— Car de la religion, ils s'étaient affublés.

29.

Considérez un peu — ce qu'est l'hypocrisie, —
Sans cesse se masquant de la religion,
Et toujours vous parlant de bonne orthodoxie
— De versets, orémus, patenôtres farcie —
Sa main administrant la bénédiction

Tue au même moment la réputation !

30.

Tels étaient ses amis — et par eux — quoique telle —
Cette femme passait pour très spirituelle —
— Nous pouvons remarquer que la méchanceté —
Prise d'un point de vue et d'un certain côté
Apparaît sous l'aspect d'une vive étincelle —
Et de l'esprit pourtant — c'est l'imbécillité !

31.

Puis ce monstre — de plus — était maître d'école !
— Universelle femme — universelle folle —
On eût dû la loger au fond d'un hôpital,
— Au second au dessous de l'entresol, parole
D'honneur ! — pour enterrer dans le tombeau claustral
Son humeur de tigre — et son esprit de chacal.

32.

Elle allait ramassant un tas de mendiants —
Les enfournait au fond de ses salles méchantes —
Les bourrait d'ignorance — et de futilité ! —
Faisait ses filles de ces pauvres innocentes —
Pour elles rédigeait avec habileté
Les principes pervers de la méchanceté.

33.

Allez ! ce n'est pas tout — il fallait voir pour croire —
— Avec son bonnet blanc, sa robe informe et noire,
— Et ses brins de cheveux comme des repentirs —

Qui s'envolaient au vent de ses jaunes soupirs,
— Alors qu'en sa fureur, se jetant sur l'histoire —
Elle invoquait, priait au ciel les rois martyrs !

34.

Plus ignorante en tout — qu'un bon séminariste,
— Qui d'un grand sérieux est vraiment avariste —
Faisant toujours moins de besogne que de bruit
— Plus sale, j'en suis sûr — qu'un sale chianlit —
Cette femme — elle était Royaliste — Carliste —
C'était un monstre fou — Ne l'avais-je pas dit ?

35.

Oh ! je la vois encor dans sa belle colère,
— Alors que l'on disait comme un fait très certain
Que — sans qu'on sût comment — de l'Henri cinq la mère
Avait fait un enfant ! — (comme au pauvre Vulcain
Vénus en fit jadis) — qui n'avait pas de père
Connu — non pas plus de père que sur ma main !

36.

Dieu ! qu'elle se fâcha ! — Ses lèvres dégoûtantes
Déversaient sur son sein ses fureurs écumantes —
Ses dents — affreux chicots — paraissaient s'envoler —
Ses cheveux hérissés semblaient s'entortiller —
Comme des serpents gris — Ses prunelles bouillantes
S'injectaient d'un sang noir — Cela faisait trembler

37.

D'horreur ! — Elle adorait cette fille publique
Qu'on nommait la Berry — voulait baiser ses pas —
En prenait le parti — traitant de diabolique
Tout ce qu'on disait d'elle ! — Entre nous — et tout bas —
Certes, elle aurait couché — la duchesse impudique —
Pour avoir une armée — avec tous les soldats !

38.

Revenons à la dame — avant qu'une ouvrière
De je ne sais plus où — dans l'anneau de Cypris
Eût lié l'Henri cinq — malgré ses cheveux gris —
Plutôt que de laisser cette race éphémère
Sans enfants — notre dame eût essayé d'en faire
Au prince — plutôt qu'un — même d'en faire dix !!

39.

Mais il n'est plus besoin — Qu'ils s'arrangent ensemble
Sa femme et lui — Pour nous ; revenons — il me semble
Que ce n'est pas tout — Son mari mourut enfin —
Je l'enverrais — bien sûr — au ciel sans examen —
Car sur terre — il trouva, — voulant se mettre à l'amble
De sa femme — un enfer tout le long du chemin !

40.

Sa femme, consolée, a repris ses bastilles —
Et de là — bombardant de ses récits menteurs
Ceux qu'elle peut atteindre, — au milieu des familles,
Elle porte le trouble — et lance les malheurs —
Elle fait grands péchés les moindres pécadilles —
Et prépare en riant ses traits diffamateurs. —

41.

Elle vit — elle vit — et porte une couronne
D'immondices, d'horreurs — avec noble fierté —
Elle se tient debout — ainsi qu'une colonne —
Pour montrer de plus loin son inhumanité —
Et ses amis, — pourtant — disent : (Dieu leur pardonne ! —)
Qu'elle doit mourir en odeur de sainteté !!

42.

Qu'on grave sur sa tombe : ici gît : femme — sotte —
Méchante — corruptrice — excentrique bigote —
Vile — menteuse — laide — au cœur loin de la main —
Immonde — détruisant l'honneur de son prochain —
Carliste jusqu'aux os — diabolique — idiote —
Arrêtons-nous ici — J'irais jusqu'à demain !! —

1. [↑](#) [Note Wikisource] — Plaute, *Poenulus* (*Le Carthaginois*, vers 826) : « Pas de borbier plus sale et plus fangeux » (traduction J. Naudet, 1845)
2. [↑](#) [Note Wikisource] — Virgile, *Aeneis* (*Énéide*, livre III, vers 658) : « monstre horrible, (*informe*), immense, à qui (*la lumière a été ravie*) » (traduction M. Villenave et M. Amar, 1859).

XLIII

Monsieur *** a beaucoup d'enfants
Dont il ne s'occupe guère, —
Pas même de temps en temps ;
Les abandonne à leur mère ;
Ce sont les dit-on courants :
Mais, quoique je les revère,
Il s'en mêle, je prétends !...
Il s'occupe de les faire !

XLIV

..... *La lune était sereine et jouait sur les flots !*

La nuit.

Le soleil entraînant dans sa course lointaine
Les brûlantes vapeurs, vers d'autres horizons
Ne devrait déjà plus la neige des toisons
Que les brebis laissaient aux buissons de la plaine.

L'âme était plus tranquille, et l'air était plus doux !
Loin du regard de feu du soleil, l'atmosphère
Des fleurs qui respiraient, à l'ombre de la terre
Exhalait la fraîcheur, et le parfum dissous.

La nuit tranquillement laissant ses tièdes voiles
Confondre des objets les contours indécis,
De moments en moments, dans les cieux obscurcis,
Faisait étinceler de brillantes étoiles.

L'œil les allait chercher, et dans l'azur bruni
Apercevait bientôt leurs nombreuses phalanges ;
Parfois, il croyait voir la main sûre des anges
Allumer les flambeaux de l'espace infini.

Dans leur scintillement, les astres semblaient craindre
De montrer à la nuit leur fragile lueur,
Car elles vacillaient, et changeaient leur couleur,
Comme un feu, quand le vent menace de l'éteindre.

Les étoiles au loin s'enflammaient plus encor ;
Comme une egrette ignée, à l'horizon plus sombre,
Débordaient sur le ciel, et projetaient dans l'ombre
Qui tremblait sous leur vol, une lumière d'or !

Au zénith, s'arrêtait la lune ronde et pâle
Laisant tomber sur terre un paisible rayon ;
Rien n'était aussi doux, aussi pur, aussi blond !
La lune teignait tout de son reflet d'opale.

De même qu'un métal laisse en sa fusion
Échapper et briller comme une girandole
Sa chaleur lumineuse, ainsi d'une auréole
La lune s'entourait dans sa combustion.

Elle était reine au ciel ; sa lumière argentée
Étalait sa splendeur et son rayon si blanc
Traçait jusqu'à la terre une route lactée,
Fait du pâle azur, et des feux de son flanc.

Le ciel adoucissait la fugitive teinte
De sa robe azurée, en fuyant ce foyer,
Brunissait, noircissait, puis allait s'oublier
De l'horizon obscur dans la lointaine enceinte.

Tout dormait en silence en la tranquille nuit ;
Rien ne venait troubler le repos solitaire ;
Sur ses bords éclairés, au sein de la rivière,
Les arbres se penchaient et se miraient sans bruit.

L'onde dormait aussi ; limpide et transparente,
La lune y projetait ses éblouissements ;
Ses rayons brillaient comme un feu de diamants,
Et formaient un brasier au sein de l'eau dormante.

Le coteau du vallon plutôt bruni que noir,

Se dessinait à peine, et de sa teinte obscure
Parfois une lumière au fond d'une ouverture
Comme un œil lumineux se laissait entrevoir.

Du sol indifférent, au sein de la nuit sombre
Une clarté soudaine submergeait l'occident,
Courait sur un toit, comme une plaque d'argent,
Le faisait resplendir et scintiller dans l'ombre.

De temps en temps, au sein du temps silencieux,
De sa gueule d'airain, qui dirige sa note,
Un cor lançant, tantôt de sa voix qui chevrotte,
Un son, clair, aigre, fort, qui s'entendait aux cieux ;

Et tantôt retournant son pavillon mobile,
Vers un autre horizon, on n'entendait dès lors
Comme d'un faible écho que les lointains accords ;
Ce n'était qu'un son doux pour l'oreille docile.

Ou bien, aussi d'un chien le fidèle aboîment,
Qui, répétant au loin sa prompte inquiétude,
Venait parfois troubler la vaste solitude ;
Des grenouilles, c'était l'aigre croassement.

Ou bien l'exacte voix de l'horloge voisine
Qui jetait aux humains le temps sonore et clair ;
Ce temps qui dans la nuit s'enfuit comme l'éclair,
Mais qui souvent, hélas, à pas tardifs chemine !.....

Et cependant la lune en son muet sommeil
De sa lumière pâle, aimée, indifférente,
Arbres, rivière, toits, d'un argent doux argente :
Cette lune qui dort n'a jamais de réveil !

Tous ces bruissements, fourmillements sans nombre,
Ces cris, vifs, éclatants, ou faibles, adoucés,

Cherchent en vain l'écho dans les cieux obscurcis,
Et viennent expirer dans l'immensité sombre !

XLV

À l'hôpital !

Rondeau.

À l'hôpital, hospice des douleurs,
Où la mort est sans goût, et sans frayeurs
Puisque le mal, pas à pas la procure,
Plus d'un poète, à la pâle figure,
S'est éteint, et n'a connu que les pleurs !
Gilbert ! Moreau ! morts, victimes d'erreurs
Dont le génie a seul la meurtrissure

À l'hôpital !!

Mais à ce prix, pour toutes ces horreurs,
Cieux, qui savez mesurer les malheurs
Et le génie à votre créature !
Oh ! Donnez-m'en et gloire et flétrissure ;
Je trouverais, poète, bien des fleurs

À l'hôpital.

XLVI

— *Oh ! les femmes vraiment,
Sont cruelles toujours et rien ne leur plaît comme,
De jouer avec l'âme et la douleur d'un homme.*
Burgraves. (Victor Hugo.)

Ô toi, que mon amour profond et sans mélange
Formé de ton image et de ton souvenir,
Avait su distinguer en l'auguste phalange
Des jeunes beautés dont nous faisons notre ange
Pour nous guider dans l'avenir,

Toi que tout rappelait à mon âme inquiète,
Et dont l'âme sans cesse assise auprès de moi,
Me dérobait du temps, qu'à présent je regrette,
Le cours lent à mes vœux, quand la bouche muette,
Je ne pouvais penser qu'à toi,

Qu'as-tu fait ? — loin de moi, tu fuis, et ton sourire
Vers moi se tourne encor, adorable et moqueur,
Tu sais ce que toujours, tout-puissant, il m'inspire,
Tu l'adresses, hélas ! il me paraît me dire :
Je te quitte de gaîté de cœur !

Tu me railles, méchante, ah ! de ta moquerie,
Si tu voyais combien l'aiguillon me fait mal,
Ce qu'à l'âme, il me met de douleur, de furie !
D'amour ! tu cesserais ta vile fourberie !...
Mais non ! — cela t'est bien égal !

C'est trop te demander — pars, fuis où bon te semble ;
Ailleurs, va-t'en verser la joie et le plaisir ;

Cherche un autre amant ; Dieu fasse qu'il me ressemble !...
Nous pouvions dans l'amour vivre longtemps ensemble...
Seul, dans l'ennui, je vais mourir !

XLVII

Tempête et calme.

L'ombre
Suit
Sombre
Nuit ;
Une
Lune
Brune
Luit.

Tranquille
L'air pur
Distille
L'azur ;
Le sage
Engage
Voyage
Bien sûr !

L'atmosphère
De la fleur
Régénère
La senteur,
S'incorpore,
Évapore
Pour l'aurore
Son odeur.

Parfois la brise

Des verts ormeaux
Passe et se brise
Aux doux rameaux ;
Au fond de l'âme
Qui le réclame
C'est un dictame
Pour tous les maux !

Un point se déclare
Loin de la maison,
Devient une barre ;
C'est une cloison ;
Longue, noire, prompte,
Plus rien ne la dompte,
Elle grandit, monte,
Couvre l'horizon.

L'obscurité s'avance
Et double sa noirceur ;
Sa funeste apparence
Prend et saisit le cœur !
Et tremblant il présage
Que ce sombre nuage
Renferme un gros orage
Dans son énorme horreur.

Au ciel, il n'est plus d'étoiles
Le nuage couvre tout
De ses glaciales voiles ;
Il est là, seul et debout.
Le vent le pousse, l'excite,
Son immensité s'irrite ;
À voir son flanc qui s'agite,
On comprend qu'il est à bout !

Il se replie et s'amoncelle,

Resserre ses vastes haillons,
Contient à peine l'étincelle
Qui l'ouvre de ses aiguillons ;
Le nuage enfin se dilate,
S'entrouvre, se déchire, éclate,
Comme d'une teinte écarlate
Les flots de ses noirs tourbillons.

L'éclair jaillit ; lumière éblouissante
Qui vous aveugle et vous brûle les yeux,
Ne s'éteint pas, la sifflante tourmente
Le fait briller, étinceler bien mieux ;
Il vole ; en sa course muette et vive
L'horrible vent le conduit et l'avive ;
L'éclair prompt, dans sa marche fugitive
Par ses zigzags unit la terre aux cieux.

La foudre part soudain ; elle tempête, tonne
Et l'air est tout rempli de ses longs roulements
Dans le fond des échos, l'immense bruit bourdonne,
Entoure, presse tout de ses cassants craquements.
Elle triple d'efforts ; l'éclair comme la bombe,
Se jette et rebondit sur le toit qui succombe,
Et le tonnerre éclate, et se répète, et tombe,
Prolonge jusqu'aux cieux ses épouvantements.

Un peu plus loin, mais frémissant encore
Dans le ciel noir l'orage se poursuit,
Et de ses feux assombrit et colore
L'obscurité de la sifflante nuit.
Puis par instants des aquilons la houle
S'apaise un peu, le tonnerre s'écoule,
Et puis se tait, et dans le lointain roule
Comme un écho son roulement qui fuit ;

L'éclair aussi devient plus rare

De loin en loin montre ses feux
Ce n'est plus l'affreuse bagarre
Où les vents combattaient entre eux ;
Portant ailleurs sa sombre tête,
L'horreur, l'éclat de la tempête
De plus en plus tarde, s'arrête,
Fuit enfin ses bruyants jeux.

Au ciel le dernier nuage
Est balayé par le vent ;
D'horizon ce grand orage
A changé bien promptement
On ne voit au loin dans l'ombre
Qu'une épaisseur large, sombre,
Qui s'enfuit, et noircit, ombre
Tout dans son déplacement.

La nature est tranquille,
A perdu sa frayeur ;
Elle est douce et docile
Et se refait le cœur
Si le tonnerre gronde
Et de sa voix profonde
Là-bas trouble le monde,
Ici l'on n'a plus peur.

Dans le ciel l'étoile
D'un éclat plus pur
Brille et se dévoile
Au sein de l'azur ;
La nuit dans la trêve,
Qui reprend et rêve
Et qui se relève,
N'a plus rien d'obscur.

La fraîche haleine

Du doux zéphir
Qui se promène
Comme un soupir,
A la sourdine,
La feuille incline,
La pateline,
Et fait plaisir.

La nature
Est encor
Bien plus pure,
Et s'endort ;
Dans l'ivresse
La maîtresse,
Ainsi presse
Un lit d'or.

Toute aise,
La fleur
S'apaise ;
Son cœur
Tranquille
Distille
L'utile
Odeur.

Elle
Fuit,
Belle
Nuit ;
Une
Lune
Brune
Luit.

XLVIII

Le Génie.

Sonnet.

Comme un pur stalactite, œuvre de la nature,
Le génie incompris apparaît à nos yeux.
Il est là, dans l'endroit où l'ont placé les Cieux,
Et d'eux seuls, il reçoit sa vie et sa structure.

Jamais la main de l'homme assez audacieuse
Ne le pourra créer, car son essence est pure,
Et le Dieu tout-puissant le fit à sa figure ;
Le mortel pauvre et laid, pourrait-il faire mieux ?

Il ne se taille pas, ce diamant byzarre,
Et de quelques couleurs dont l'azur le chamarre,
Qu'il reste tel qu'il est, que le fit l'Éternel !

Si l'on veut corriger le brillant stalactite,
Ce n'est plus aussitôt qu'un caillou sans mérite,
Qui ne réfléchit plus les étoiles du ciel.

XLIX

Parodie.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit
Que ma devant moi s'est montrée
Comme au jour d'un hymen pompeusement parée ;
Le bonheur n'avait point altéré sa bonté,
Même elle avait encor cette amabilité
Dont elle eut toujours soin de parer son visage
Pour montrer que la paix règne dans son ménage.
« Ris donc, m'a-t-elle dit, digne de moi,
« Ma fille du destin suivant la douce loi
« Vient de prendre un mari tout aussi bon qu'aimable ;
« Je te plains de ne pas être en un cas semblable,
« ! » puis je la vis près de moi s'avancer
Déjà je lui tendais les mains pour l'embrasser,
Mais je n'ai plus trouvé que quelque chose étrange,
Le vide qu'en fuyant vers le ciel laisse un ange,
Un néant tout obscur, que mes bras désireux
En cherchant vainement se disputaient entre eux !
— Fichtre —. Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune homme ayant plus de dix livres de rente,
Tout aussi sain d'esprit que quand on n'a pas bu.
Sa vue a ranimé mon esprit abattu.
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai reçu dans le dos un rude coup de pied ;
Même il avait, je crois, des clous à son soulier.
— De tant d'objets divers le byzarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraîtra l'ouvrage ;
Et ce coup, tout d'abord aveuglé par ma peur,

Je l'ai pris pour le choc d'un navire à vapeur !!
Mais de ce souvenir, mon âme possédée
A deux fois en dormant senti la même idée ;
Deux fois mon triste dos s'est vu trop menacer
Par ce pied vigoureux tout prêt à le frapper.
Las enfin de penser que je voyais ma vie
Dépendant du vouloir de ce pied, infamie !
Je me levai, je pris mes bottes, puis tel quel,
Je sortis : mais voyez ce qu'est l'esprit mortel.
Par instinct chez ma est ma marche attirée ;
D'implorer son appui, je conçus la pensée ;
J'ai cru qu'elle pourrait avec son air si doux,
De ce pied, quel qu'il fût, apaiser le courroux !
J'entendais à la porte un beau chant de tendresse ;
J'entre, voilà qu'on rit, et la chanson qui cesse,
Ma près de moi s'élance avec bonheur !
Pendant qu'elle parlait, ô surprise, ô terreur !
J'ai vu le long pied dont ma vie est menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée ;
Je l'ai vu son même air, avec son soulier fin,
Son talon, sa semelle, et tous ses clous enfin.
C'est lui-même ; il était auprès de ma
Et c'était le pied du sire de
— La nuit à son amour je rêvais ; lui jaloux
M'avait fait dans le dos sentir tout son courroux.
— Je ne rêverai plus, non, à celle qu'il aime.
Non ! car j'aime mon dos, et d'un amour extrême ;
Je ne veux pas ainsi me faire rompre les os !
Qu'il garde son épouse — et je garde mon dos !

L

Chanson d'argot.

J'commençai par être un pante,
J't'ais, j'crois même un daim huppé ;
Mais c't'état n'a rien qui m'tente,
Et j'grinchis, m f... du pré.

Et d'avant la carline,
Près d'être fauché,
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça fourline.

J'grinchis d'abord quequ'toquante,
J'pris la filoché à Charlot ;
Mais l'fortune était trop lente,
A m'faisait croquer l'marmot.

Et d'avant la carline
Si l'on va t'faucher
D'Meg et d'boulangier
F... toi d'ça, fourline.

Et pis, j'm'embêtai des railles
Qui m'faisaient qu'battre l'autif ;
Mais, malgré toutes ces canailles,
Fallait ben avoir d'l'artif.

Et d'avant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier
F... toi d'ça, fourline.

N'ayant ren dans la gargoine
Pour manger, ni pitancher,
Ni pas mêm' de la tréfouaine,
Que je n'pouvais chiffarder !
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier
F... toi d'ça, fourline.

Comm' rien d'mieux dans la sorbonne
N'aboulait, au lieu d'gouëpeur,
M'f... pas mal et du cône
D'haut ! peg ! je m'fis chourineur.
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, Fourline !

J'avais une têtard' de largue ;
Comm'un'girond' qu'ai était
A s'donnait aux homm', puis nargue,
J'arrivais, on les butait.
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

Je m'lassai de ma gosseline ;
Sur le trimar, je r'froidis
J'm'en fis comme d'une vraie tontine,
Qu'c'était un vrai paradis.
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher
F... toi d'ça, fourline,
D'Meg et d'boulangier.

Bref des g... d'escarp'me prirent,
On avait mangé sur moi !
J'dis qu'c'tait faux, mais ils s'mire'à rire,
J'portai ma tronche à la loi !
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

Les curieux s'moi l'en colère,
Voulaient m'donner à Charlot.
Mon rat d'prison que j'rèvere,
D'moi, fit faire un long fagot.
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

D'pré, sans baiser la camarade,
J'décarrai, je r'commençai
Mais, bah ! grâce à quequ'bavarde,
Su'l'trimar, j'fus en flaque.
Et d'vant la carline
Si l'on veut t'faucher
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

De c'coup, les raill' me mouchèrent,
Comme un vrai bon ferlampier.
Passé singe, ils m'arqu'pincèrent
J'n'eus plus d'crainte de bilarder
Et d'vant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

Malgré m'n'atout, et ma balle
Les curieux n'mont pas manqué ;
J'eus un'bonne fièv'cérébrale
Et mon linge, fut lavé !

Et d'avant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

À l'heure où j'aurai mon compte,
Où l'on m'coup'ra le sifflet,
J'montrerais comme un zig monte,
À l'abbay d'Mont-à-Regret.

Et d'avant la carline,
Si l'on veut t'faucher,
D'Meg et d'boulangier,
F... toi d'ça, fourline.

Hé ! qu'on m'esbign' un'cholette,
À la place du sanglier ;
Bah ! je m'moque de ma muette ;
Dépêchez-vous de m'faucher.

Et d'avant la carline
Si l'on veut t'faucher
D'Meg et d'boulangier
F... toi d'ça, fourline.

LI

Quel cerveau singulier que celui d'un poète !
On n'a pas tous les jours une pareille tête ;
Pour un phrénologiste, elle est un bon morceau :
Un poète bien cher peut vendre son cerveau.

Pour moi si l'apollon à la verte couronne,
Jamais jaune, grand dieu, verte même en automne
— Au cheval — je me trompe — à la lyre d'abord,
Que jamais accordeur ne peut mettre d'accord,
Puisqu'à l'heure qu'il est, suivant sa fantaisie
Chaque mortel peut faire, et fait la poésie !
C'est assez la dessus — au céleste cheval,
Pégase, c'est son nom, palefroy sans égal,
Qui souvent au poete, en lâchant sa ruade
L'a pourtant malgré lui mis en capilotade,
C'est assez la dessus — au char... oh ! le beau char
Char à quatre chevaux ! diable, par Escobar
Je ne m'étonne plus, si le poete en nage
Ne le peut attraper ! Quel énorme voyage !
Quatre chevaux ! de plus quatre chevaux pur sang !
C'est assez la dessus — Tout au commencement
Je disais : si le fils de la fauve Latone
Mère si tendre, si courageuse, si bonne,
Le fils de Jupiter, le brillant Apollon,
Le blond habitant des monts Parnasse, Hélicon,
Pierius, le Pinde, et d'autres — Je commence
À voir que les beaux monts dans notre belle France,
N'étaient pas en assez grand nombre pour fournir
Aux Dieux une maison pour y vivre et mourir !
C'est assez la dessus — Le général des Muses,
L'inventeur sans brevet des aigres cornemuses

Puisque tous les bergers, poètes de ces temps
Jouaient du flageolet — Ce genre d'instruments
Enfanta j'en suis sûr, la rude cornemuse —
L'homme diminuant (la dessus on s'abuse,
On dit que ça n'est pas ; mais il est bien prouvé,
Et sûrement, ce n'est pas moi qui l'ai trouvé !
Qu'on rapetisse). Donc, son souffle par la même,
Ne pouvant plus souffler aux bergères, je t'aime,
(on le disait alors avec la pureté
— Ce qui pouvait se voir — d'un amour cacheté)
Dans ces gros instruments, de la celte vessie
Où l'on presse : je t'envie, en bonne poésie ;
C'est assez la dessus — Je reprends : si l'amant
De la Leucothoe, qu'il aima tendrement,
Qui victime à la fin de la douce Clytie,
(On connaissait déjà l'atroce jalousie)
Fut vivante enterrée (Apollon en encens
La changea) — si l'amant de Daphné... mais je sens
Qu'il faut m'arrêter là, j'en aurais trop à dire.
Une réflexion — au sein de notre empire
Apollon, par exemple, aurait sans trop chercher,
Trouvé bien des beautés, et vraiment pas trop cher !
Cela peut-être eu pu remplacer la montagne ;
C'est assez la dessus — Je crains que l'ennui gagne
En lisant ce récit — Je conclus : — Je dis donc
Si ce Dieu haut placé, ce Phoebus Apollon,
Le fils de Jupiter, l'écuyer de Pégase
Le cocher du soleil (pardonnez cette phrase :
— Le jour qu'il a donné sa voiture à son fils
Nous avons bien manqué d'être tous, tous rôtis !
C'est assez la dessus — L'amant — où donc en suis-je ?
L'histoire ne dit pas que Vénus Callypige
Fut son amante, mais je le dis, entre nous,
Cela pourrait bien être — il faisait les yeux doux
À tant d'autres, vraiment que Vulcain — quelle crase !
Vénus avec Vulcain ! — mais poursuivons ma phrase,

Que Vulcain a bien pu pour la millième fois
Être... mais il avait pris son parti, je crois.
C'est assez la dessus — Si le fils de Latone
M'avait donc départi sa brillante couronne,
Cela conjointement avec Muse Érato,
La muse du poète ici bas — aussitôt.
J'irais sans sourciller, et d'un air un peu crâne,
Chez un phrénologue, et lui vendrais mon crâne !

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Khardan
- Le ciel est par dessus le toit
- Hsarrazin
- Enmerkar
- MarcBot
- 5435ljk!lk!ml
- M0tty
- Zyephyrus
- Levana Taylor
- Cunegonde1
- ThomasBot
- Acélan

- Pyb

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)